Amadeo Bordiga (1899-1970)

Socialiste italien

RUSSIE ET RÉVOLUTION DANS LA THÉORIE MARXISTE

TRADUCTION DE L'ITALIEN
dans la tradition anonyme européenne

Articles parus en 1954 et 1955
dans le journal italien *Il Programma Comunista*.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Amadeo BORDIGA

RUSSIE ET RÉVOLUTION DANS LA THÉORIE MARXISTE.

Articles parus dans le journal italien *Il Programma Comunista*, du n° 21, 11-25 novembre 1954, au n° 8, 22 avril-6 mai 1955. Traduction de l'Italien achevée le 7 mai 2007.

Texte publié avec l'autorisation du traducteur qui préfère publier dans la tradition des traducteurs anonymes européens.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 8 mai 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Table des matières

Partie I.

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE «GRAND-SLAVE»

1. [La «grande» révolution](#)
2. [Deux grandes interprétations](#)
3. [L'interprétation du marxisme](#)
4. [Série des révolutions](#)
5. [Des révolutions qui se chevauchent](#)

6. [Trois aspects de la doctrine marxiste](#)
7. [Aires et périodes de la révolution d'Europe](#)
8. [Essai de sériation des aires](#)
9. [L'aire grand-slave](#)
10. [L'État russe et l'Europe](#)

11. [Marx et le slavisme](#)
12. [La question orientale](#)
13. [La véritable issue en Turquie](#)
14. [Que vienne la guerre !](#)
15. [Sébastopol à l'ordre du jour](#)

16. [Europe et Asie](#)
17. [Le meeting de Martin's hall](#)
18. [Bakounine, le Tsar, le Panslavisme](#)
19. [La Russie de l'intérieur](#)
20. [Plan d'une contre-thèse défaitiste](#)

21. [Les preuves du diable](#)
22. [Consigne d'Engels sur les choses russes](#)
23. [Le travail ingrat](#)

24. [Tableau social de la Russie](#)
25. [Révolution de paysans ?](#)
26. [Critères du matérialisme historique](#)
27. [Agriculture stable et formes politiques](#)
28. [Forme germanique et révolution chrétienne](#)
29. [Forme slave d'organisation de la terre](#)
30. [Domaines et cycles européens et asiatiques](#)
31. [Forme asiatique dense et forme asiatique clairsemée](#)
32. [Quatre itinéraires du capital](#)
33. [La communauté rurale et la Russie](#)
34. [Engels et la philosophie du « Mir ».](#)
35. [Altération historique de la communauté](#)
36. [Le déclin social du moujik](#)
37. [Passé et avenir de la culture collective](#)
38. [Le bilan d'Engels en 1875](#)
39. [Prononciation du verdict](#)
40. [Vingt ans après](#)
41. [Déclin ultérieur du village](#)
42. [La lettre de Marx](#)
43. [Avancée du capitalisme](#)
44. [Le dernier bilan](#)
45. [Le marxisme classique européen - la Russie](#)
46. [Le drame grand-slave](#)
47. [Les perspectives du parti marxiste en Russie](#)

Partie II.

**PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE**

1. Sortie originale de l'« ancien régime »
2. Concordances léonines
3. Tableau social russe jusqu'au XIX^e siècle. L'État.
4. Les classes agraires
5. L'indice des punaises.

6. Les couches de la population agricole
7. Les trois zones russes
8. Réforme ou révolution agraire ?
9. L'avancée du capital
10. Gloire d'Octobre

11. Le développement industriel
12. Quelques chiffres essentiels
13. Indices ferroviaires
14. Volumes de la production
15. Comparaison internationale

16. La statistique des entreprises
17. Composition de la population
18. Force de la classe ouvrière
19. Comparaison avec l'Italie
20. Où va la Russie ?

21. Les mouvements politiques
22. Partis des classes possédantes
23. Partis populaires et partis ouvriers
24. Le marxisme apparaît
25. Critique du populisme

26. Paysans et prolétaires
27. Individualité et communauté
28. Lénine et le populisme

29. [Dissidences externes et internes](#)
30. [« autodélimitations » classiques et russes.](#)
31. [Étagères de la bibliothèque de Charles](#)
32. [Première crise interne : marxisme légal](#)
33. [Contre le strouvisme](#)
34. [Lutte contre l'« économisme »](#)
35. [La révolution monopole bourgeois !](#)
36. [Question d'organisation](#)
37. [Condamnation des « autonomies »](#)
38. [Spontanéité et conscience](#)
39. [Masses et parti](#)
40. [Lutte pour la démocratie et prolétariat.](#)
41. [Formules magiques de Lénine](#)
42. [Le passage difficile](#)
43. [La perspective historique](#)
44. [Lénine et la question agraire](#)
45. [Brève parenthèse historique](#)
46. [Contre-révolution et révolution](#)
47. [La réaction de Stolypine](#)
48. [Marxisme et programme agraire](#)
49. [Nationalisation](#)
50. [Municipalisation](#)
51. [Partage](#)
52. [Coups portés à nouveau en 1913](#)
53. [La question politique](#)
54. [Les termes de l'opposition](#)
55. [Le gouvernement provisoire](#)
56. [La tactique opportuniste](#)
57. [Dictature démocratique bourgeoise](#)
58. [Une comparaison historique](#)
59. [Internationalisme](#)

Partie I.

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE «GRAND-SLAVE»

[Retour à la table des matières](#)

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

1. LA « GRANDE » RÉVOLUTION

[Retour à la table des matières](#)

On pourrait peut-être dire que le mot *révolution* revient trop souvent dans les exposés marxistes ; dans la polémique il était et il est facile de faire allusion au mythe, à la démagogie, à la passion qui ne devrait pas avoir de place dans la science ...

Indiscutablement nous sommes des révolutionnaires et même, dans un sens rigoureux, nous nous référons toujours non seulement à *notre* révolution, mais à toutes les révolutions.

Mais nous ne sommes pas les seuls à être *révolutionnaires* au sens où le révolutionnaire perpétue l'apologie incessante d'une révolution qu'elle soit passée, en acte ou à venir.

Quand, dans ce qui suit, nous cherchons à établir les données objectives du passage de la révolution en Europe à la révolution en Russie (dans cette exposition donc, une autre traitera de la faillite du passage de la révolution, la *nôtre* alors, de Russie en Europe) nous traiterons, que ce soit clair, de *leur* révolution.

Nous l'appelons, quel que soit le pays ou le groupe de pays dont il s'agit, révolution *bourgeoise* ou *capitaliste*. Ils - nos adversaires classiques - l'appellent révolution libérale, démocratique, eux aussi quel que soit le pays, puisqu'ils jurent que tous les pays doivent la traverser s'ils ne l'ont pas déjà fait. Eux et nous pourrions l'appeler, en fonction de son aspect négatif, révolution *antiféodale* ou *antidespotique*. Mais

quand on se réfère à elle, on pense toujours et de tous les côtés à son modèle classique, la révolution française de la fin du XVIII^e siècle, la Révolution par antonomase dans la culture courante, selon la phrase la plus utilisée, la *Grande Révolution*.

Elle ne fut cependant pas la première ni la plus caractéristique et la plus complète des transformations sociales de l'économie : la France d'aujourd'hui est l'un des grands pays capitalistes mais elle n'est pas le plus avancé, tant pour la structure sociale en données statistiques relatives à la composition de la population et à la distribution des revenus que pour la totalité du capital d'entreprise accumulé. Donc elle n'est pas le pays le plus avancé en *puissance*, ni en *masse*. Physiquement, puissance et masse sont les deux facteurs de l'*énergie* : la plus grande quantité d'énergie du capitalisme mondial n'est pas donnée par la France même si nous nous référons à un nombre égal d'habitants pour comparer les différents pays.

Pour le bourgeois et pour le non matérialiste c'est la révolution type, non parce qu'elle aurait été historiquement la première, mais parce qu'elle fut celle qui, dans le domaine de la pensée, exprima d'une manière accomplie les nouvelles idéologies et dans le domaine de l'organisation sociale définit la nouvelle doctrine juridique en l'enseignant au monde. Nous, marxistes, nous ne nions certainement pas l'importance historique de la formation d'une nouvelle théorie sociale que nous ne considérons pas comme le produit d'un peuple ou de certains penseurs mais bien comme l'expression de forces de l'infrastructure opérant dans tout le domaine international et sur un long cours historique.

Il nous apparaît donc fondamental, pour l'étude de la Révolution russe, prévue par tous et attendue au cours d'un siècle, de délimiter les périodes et les espaces dans lesquels se déroula la révolution qui ouvrit la voie à la société capitaliste moderne dans sa pleine expansion, en rappelant ce qui fut dit d'innombrables fois dans la littérature du marxisme, et en rappelant également les nombreuses occasions dans lesquelles nous nous sommes efforcés de contribuer à la remise en ordre de telles notions et de telles données.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

2. DEUX GRANDES INTERPRÉTATIONS

[Retour à la table des matières](#)

Le débat sur ce grand événement historique et sur son appréciation a rempli une longue période de la vie et des races européennes tant que la lutte physique contre la restauration des « vieux régimes » a duré : certains n'auraient jamais voulu cesser un tel débat même quand on vit clairement que la probabilité historique du retour d'un régime précapitaliste était réduite à zéro ; qu'il suffise de rappeler l'obstination avec laquelle on appliqua à nouveau les traits de la révolution classique à la chute des régimes totalitaires bourgeois diffamés en Italie, en Allemagne et en d'autres lieux, déformant ainsi de façon irréparable l'explication du phénomène historique du totalitarisme capitaliste qui déferle dans le monde moderne né au milieu des hymnes à la démocratie et à la liberté personnelle.

Deux grandes interprétations historiques s'affrontèrent et s'opposèrent non seulement à l'époque de la Sainte Alliance et du « sanfedisme » ¹ mais bien plus récemment dans des pays dirigés par des organisations autocratiques, aristocratiques et théocratiques comme justement la Russie, la Turquie, etc. alors qu'une lutte physique et idéologique analogue se déroule actuellement dans les pays hors d'Europe.

¹ Sanfedisme : activité des bandes armées de paysans de l'Italie méridionale, organisées pour la première fois par le cardinal Ruffo dans l'armée de la Sainte Foi pour combattre l'éphémère république parthénopéenne installée à Naples en 1799. Par extension le sanfedisme désigne la réaction féodale.

L'interprétation antirévolutionnaire s'appuyait sur la théorie selon laquelle avec la « révolution chrétienne » (pour eux, révélation chrétienne) toutes les prémisses auraient été données pour l'organisation de la vie de l'espèce humaine tant pour les rapports entre personnes privées que pour le mécanisme public et étatique : la religion et son application éthique et pratique suffisaient à résoudre les problèmes du droit et du pouvoir ; ce que les adversaires appelèrent principe d'autorité et de droit divin. Pour cette interprétation (qui correspond à la défense de la survie d'un type de société humaine construit avec un type de doctrine historique propre, laquelle défend son immanence perpétuelle plutôt que de se demander si l'évolution historique a ou non achevé son cycle) la révolution, la prise de la Bastille, la décapitation de Capet sont des déviations, des crimes, des événements néfastes, manœuvres des puissances infernales ou manifestations de colères et châiment ² des puissances divines.

Les champions de la liberté contre l'autorité, de la raison et de la critique, individuelle d'abord et sociale ensuite, affranchis du respect envers tout ancien principe ou dogme, se proclamaient au contraire arrivés à un nouveau tournant historique dans le cours de la *civilisation*, à une nouvelle *rédemption*, dont les ressources n'étaient pas dans le ciel mais sur la terre et dans la société des êtres pensants elle-même ; ils affirmaient que la nouvelle organisation reposant sur l'égalité des citoyens et sur l'abolition des « ordres » établissait les prémisses de tout le développement historique à venir vers le bien général. Pour une telle conquête, la révolution avait été légitime, avec tous ses excès et toutes ses infamies et il fallait réprimer la contre-révolution restauratrice des privilèges du roi, du noble et du prêtre. Dans le même temps les philosophes et les chefs politiques du libéralisme moderne proclamaient qu'ils avaient rendu inutiles d'ultérieures révolutions une fois que le pouvoir et la direction étaient entre les mains non pas d'hommes singuliers ou de groupes, mais de *tous*, du *peuple* : démocratie qu'il vaudrait mieux appeler *pancratie*, étant donné que dans le terme classique gréco-romain *demos*, le peuple n'est qu'« une partie » de la société, formée des hommes *libres* à l'exclusion des esclaves, et la « civilisation chrétienne » avait *in pri-*

² Conception de Joseph de Maistre.

mis justement mis à bas la « démocratie » et rendu les hommes égaux devant Dieu, hommes que les libéraux dirent avoir rendus égaux devant la « loi ».

Déjà au moins trois générations d'Européens, filles de la Grande Révolution, avaient dû se poser le problème : le bouillonnement des contrastes idéologiques dans la Russie mystérieuse révèle-t-il une lutte entre ces deux doctrines et ces deux forces, ou y a-t-il quelque chose de plus ? Mais personne ne doutait de la venue de la Révolution.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

3. L'INTERPRÉTATION DU MARXISME

[Retour à la table des matières](#)

De même qu'immédiatement après la lutte des trois Ordres - nobles, prêtres et bourgeois - s'avance dans l'histoire le Quatrième, la classe travailleuse moderne, de même il naît une nouvelle interprétation, adverse des deux interprétations classiques, l'interprétation prolétarienne et marxiste ; mais en fait cette dernière n'explique pas et ne justifie pas une Révolution unique, mais toutes les révolutions historiques.

Avant de poursuivre le schéma bien connu, et que nous ne devons pas exposer ici à nouveau, de l'explication classiste et déterministe des révolutions qui correspondent à la substitution d'un mode de production à un autre, prévenons que notre théorie n'est pas celle de la série indéfinie des révolutions, opposée à celle de l'Idéalisation de l'unique Sainte Révolution. En effet nous prévoyons et nous préparons une Révolution qui, quand elle sera devenue mondiale, marquera la fin des Révolutions ; non pas parce que l'on aura réalisé un Destin ou atteint un Idéal de l'Humanité mais parce que l'on aura établi des

conditions matérielles telles que la fin des classes, de la propriété et de l'État.

Une philosophie « naturelle » très moderne veut apporter une « troisième position » dans le conflit ancien entre les partisans d'un univers *fini* dans l'espace et dans le temps, et ceux d'un univers *infini*. Elle se définit « cosmologie panthéiste » et théorise un univers « cyclocréatif ». Nous pourrions l'appeler : doctrine de la création permanente. Elle expose une liste intéressante : les juifs, les chrétiens, les musulmans, Thomas d'Aquin, Pie XII croient l'univers fini dans l'espace et dans le temps. Aristote, Ptolémée, Copernic le croient fini dans l'espace mais sans commencement ni fin dans le temps. Gamow³, un théoricien moderne de la physique, le croit infini dans l'espace mais fini dans le temps alors que Lemaître⁴ le croit fini dans le temps et dans l'espace ; tous les deux acceptent la transmutation d'énergie en matière et vice versa, mais dans leurs équations on arrive à l'énergie nulle à la fin du cycle. Enfin sont partisans de l'infinité de l'univers, tant dans l'espace que dans le temps, certains précurseurs (vraiment puissants eux) : les atomistes grecs (Démocrite, Épicure), Giordano Bruno et enfin ces nouveaux théoriciens du « cyclo-crétionnisme ».

Dans ce dernier la pierre angulaire de l'univers est l'atome d'hydrogène - intéressant : presque la moitié de toute la matière est composée d'hydrogène (un proton), autant d'hélium (deux protons), et le reste représente un pour cent (de trois à 240 protons) - qui passe pour ainsi dire de la forme matière à la forme énergie (la bombe H !) dans la radiation des soleils et, inversement, dans les cataclysmes dans

³ George Gamow, physicien américain d'origine russe, il avança le premier l'hypothèse de l'existence dans l'univers d'un rayonnement thermique fossile, reste de l'explosion initiale.

⁴ Georges Lemaître (1894-1966), prêtre, physicien et astronome belge, il était défenseur de la thèse d'un univers fini en expansion à partir d'un atome primitif - état initial de concentration maximum de la matière - qui aurait explosé. Les conceptions cosmologiques de Lemaître, Gamow mais aussi de Ritter, de Friedmann, de Hoyle, d'Eddington, d'Einstein et d'autres - ainsi que leurs présupposés métaphysico-théologiques - sont étudiées dans le livre de Jacques Merleau-Ponty : *Cosmologies du XX^e siècle*. Cf. également Alexandre Friedmann et Georges Lemaître, *Essais de cosmologie*, Seuil.

lesquels naissent les étoiles. Dans une telle conception complexe tout ce drame se déroule sur la scène de l'univers *manifeste*, mais il y a aussi un univers non manifeste qui serait, si nous nous efforçons de comprendre, celui de l'énergie idéale, d'une *intelligence* cosmique. Ce « pandieu » cosmique crée de façon incessante des parties de matières ou d'énergies (atomes d'hydrogène, de *deutérium* ou hydrogène *lourd*, si l'on peut dire) et il y a des échanges incessants et éternels entre les deux cosmos.

Nous avons cité cet exemple comme un parallèle (de fait le marxisme prend aussi position dans la *philosophie naturelle*, dans son sens approprié ; et une étude sur Épicure - thèse de doctorat du docteur Charles Marx - ou sur l'hermétique Bruno, constituerait une propédeutique splendide) pour établir que notre doctrine des Révolutions n'est pas un « panthéisme révolutionnaire ». Dans l'espace les révolutions peuvent être infinies, à cause de la complexité des organismes sociaux sur la Terre ... et ce d'autant plus si nous pensons - influencés par la comparaison cosmique - comme c'est la mode aux Martiens et à tous les... Planétiens extrasolaires. Dans le temps, la série des révolutions - si nous ne nous trompons pas grossièrement - a un début et une fin : leur série se place entre le communisme primitif et le communisme de notre programme social.

Dans cette série, pour nous, la Grande Révolution des bourgeois n'est qu'un des termes ; nous ne rappellerons pas les classes en jeu, les forces et les rapports de production, fondamentalement connus.

Comment donc une telle série « finie » de Révolutions se présente-t-elle dans l'histoire de la Russie ? Voilà notre thème d'aujourd'hui.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

4. SÉRIE DES RÉVOLUTIONS

[Retour à la table des matières](#)

Donc les rétrogrades, les réactionnaires, les partisans de la répression du dix-huitième siècle et du début du dix-neuvième, si l'on comprend la chose dialectiquement, étaient révolutionnaires exactement au même titre que le sont les bourgeois modernes. Comme eux, ils pensaient que la série des révolutions était finie : ils prenaient pour dernière révolution non pas celle de Cromwell ou de Robespierre, mais celle du Christ (ou si vous voulez, celle du Prophète, du Bouddha). Cette assertion n'est pas seulement objectivement exacte, mais elle l'est également subjectivement pour ambiguë que soit l'utilisation du terme révolution dans la littérature courante.

Pour comprendre combien même le christianisme, devenu une arme contre-révolutionnaire à l'époque de l'Inquisition et de la Restauration, fut une apologie révolutionnaire, il suffit de relire l'Évangile du XXIV^e dimanche après la Pentecôte.

Jésus passe avec ses disciples auprès des murs colossaux du Temple de Jérusalem, après y avoir maudit lors de sa visite, avec de violentes invectives, le régime des Scribes et des Pharisiens, en en pronostiquant la destruction. Les disciples lui montrent avec admiration la puissance de la construction, faite de masses taillées à la perfection et unies sans ciment. Le Maître a pitié de cette admiration des siens pour la manifestation de la civilisation ennemie (analogue à la peur révérencielle que l'opportunisme moderne cultive chez les prolétaires pour les « valeurs » et les monuments de la société capitaliste). Il prononce les mots terribles : Vous voyez cet édifice ? *En vérité je vous le dis : de cet édifice, il ne restera pas pierre sur pierre.*

Les théologiens se disputent sur le passage qui suit celui que nous venons de citer, avec sa description d'événements terribles (car un peuple se soulèvera contre un autre peuple, un royaume contre un autre royaume... mais ce ne sera pas encore la fin... ⁵) pour savoir si Jésus prévoyait la fin du monde ou seulement la fin de l'édifice du Temple qui advint en fait en 70, il fut ruiné par l'incendie provoqué par un légionnaire de Rome qui y lança un tison ardent.

La symbolique contenue dans la doctrine ne se réfère ni au sort contingent de ce monument ni à la fin de l'humanité terrestre ; elle traduit dans le langage adapté à l'époque, la ruine prévue de l'ordre social d'Israël, désormais mûr pour céder la place à un nouveau mode de production. En fait les paroles que l'évangéliste Matthieu met dans la bouche de Jésus sont les mêmes que celles de Daniel, citées dans le passage dont il s'agit, devant les murs de Babylone : le régime préchrétien des Juifs à son âge d'or était à son tour né d'une autre révolution, de la délivrance d'une autre captivité ; le pharisien, monstre d'hypocrisie, écrasé dans l'anathème de Jésus, dérivait à son tour d'une révolution historique ; il n'était pas une personnification du sempiternel esprit du mal, mais le produit d'un procès historique. Ainsi on parvient à lire avec la méthode marxiste les écritures anciennes et très anciennes, bien autrement qu'avec le conformisme hypocrite des prêtres ou qu'avec le scepticisme stérile bourgeois qui fait l'apologie de ses prétendues vérités éternelles.

⁵ Évangile de saint Matthieu, XXIV, 6.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

5. DES RÉVOLUTIONS QUI SE CHEVAUCHENT

[Retour à la table des matières](#)

Il n'est peut-être pas possible d'établir entre l'état naturel du premier animal homme et la société communiste une série fixe de révolutions : le schéma est plusieurs fois traité par Marx, mais jamais de façon rigide ni avec une liste numérotée.

Avant d'établir si un anneau de la chaîne peut être « sauté », on doit relever, comme fait très connu de l'énonciation du marxisme dans des termes fondamentaux, la superposition, l'adossement, de deux révolutions, qui apparaissent n'en faire qu'une seule ; et à ce propos nous parlons souvent de révolutions doubles et mêmes de révolutions non « pures ». Alors que dans une révolution simple les éventualités historiques sont au nombre de deux : l'écroulement de la vieille société ou la répression du mouvement qui lutte pour fonder la nouvelle, dans la révolution bâtarde les développements sont plus complexes : victoire de l'une et de l'autre révolution - et ce serait la révolution en permanence dont parlait la circulaire de la Ligue des Communistes aux travailleurs allemands de 1850 avec la formule que Trotsky fit sienne pour la Russie à partir de 1905 - ; victoire de la première révolution et défaite de la seconde - dont on a des exemples classiques dans l'histoire de France : février 1848 et victoire de l'alliance entre républicains bourgeois et ouvriers sur la monarchie des Orléans, juin 1848 et la féroce répression bourgeoise de l'insurrection prolétarienne contre la république - ; défaite des deux révolutions - comme ce fut le cas en effet en Allemagne en 1848-49, le régime autocratique et terrien restant victorieux en Prusse et dans les autres États ; victoire également dans la lutte immédiate de la seconde révolution, mais extinc-

tion successive et involution de celle-ci, les résultats de la première restant acquis ; procès que nous reconnaissons, comme nous l'avons tant de fois exposé, dans la Russie d'aujourd'hui.

On trouve des exemples de ce processus d'effondrement ⁶ d'une révolution par reculs graduels et refroidissement dans des révolutions simples, notamment celui, que nous avons souvent donné, des républiques communales italiennes, première forme historique de la bourgeoisie au pouvoir ; et l'on a le droit de le distinguer de la chute par la répression armée, comme ce fut le cas par exemple pour la république bourgeoise de Rome en 1849 et la république ouvrière de Paris de 1871.

Indubitablement, pour la Russie, il se présenta et se déroula un chevauchement de deux révolutions - et même de plus de deux révolutions, et même peut-être de toutes les révolutions historiques possibles s'il fut possible de poser, et Marx et Engels eux-mêmes l'envisagèrent, la question de souder le *mir* primitif avec la société socialiste.

On n'a pas le droit d'invalider la théorie selon laquelle l'histoire procède par révolutions et non par lentes évolutions, du fait que l'on accepte que deux révolutions typiques, pour chacune de laquelle la doctrine générale prévoit de longues incubations, se produisent de façon contemporaine. L'hypothèse n'est en aucune façon antiscientifique. Dans la nature nous savons que les corps traversent en général trois états d'agrégation : état solide, état liquide et état gazeux. En administrant de l'énergie thermique à un corps solide on en fait augmenter la température (potentiel thermique) graduellement. Tout d'un coup on obtient brusquement la fusion qui exige une administration supplémentaire d'énergie calorifique. Une fois le liquide obtenu, on continue à le réchauffer, et à un autre point précis on a la volatilisation, avec une autre absorption de calories. Le processus inverse peut également advenir par perte d'énergie thermique (refroidissement). Mais le cas du « saut » de l'état intermédiaire liquide advient dans certains cas, non rares ; c'est-à-dire que l'on a, dans des conditions données, un solide qui se volatilise et un gaz qui se solidifie ; les phy-

⁶ On aurait pu traduire également *cedere* (céder, verbe utilisé ici comme substantif) par chute, arrêt, déformation.

siciens appellent ce phénomène *sublimation* : il advient par exemple pour les vapeurs de soufre que l'on peut fixer sous forme d'une poudre solide sans qu'elle n'assume jamais un état liquide, et il existe d'autres cas qui se déroulent en sens inverse.

La Révolution a fait fondre le tsarisme russe, mais elle ne l'a pas sublimé, quoiqu'il y eût un moment dans la fournaise du combat la température de volatilisation.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

6. TROIS ASPECTS DE LA DOCTRINE MARXISTE

[Retour à la table des matières](#)

Ce que nous avons exposé en de multiples occasions, et en général ce qui est traité dans tous les textes du mouvement marxiste, ne peut pas être compris si l'on ne sait pas de façon opportune distinguer trois aspects de la doctrine originale de la révolution prolétarienne qui peuvent difficilement subsister séparément.

Un premier aspect est la description de la société capitaliste supposée à l'état de « modèle » sur lequel nous avons tant de fois insisté en traitant de la question agraire et dans l'exposition récente d'Asti. Dans ce modèle il y a trois classes : les prolétaires, les entrepreneurs, les propriétaires fonciers et il n'y a pas de résidus d'autres classes. Dans un tel modèle on ne peut attendre qu'une « révolution pure », c'est-à-dire que les prolétaires abattent les deux autres classes. L'élimination sociale elle-même des propriétaires fonciers par les entrepreneurs est une mesure bourgeoise possible, mais ce n'est pas une révolution. Si nous avons volontiers déclaré qu'il n'y a pas d'exemple de ce modèle pur dans l'histoire concrète, nous avons admis aussi qu'il n'y aura pas

d'exemple d'une révolution ouvrière anticapitaliste « exempte de toute impureté ».

Dans ce premier aspect du modèle économique l'antithèse théorique avec le monde bourgeois, qui dérive pour nous du contraste des intérêts et des forces de classes opposées, est déjà évidente. L'économie bourgeoise classique admit la méthode des modèles et soutint qu'au fur et à mesure que les sociétés impures réelles se rapprochaient du modèle pur de la société d'entreprise et de marché, on établissait un équilibre stable dans le sens où les différentes quantités progressaient de façon continue, la figure du modèle restant inchangée, au plus (Ricardo) en éliminant la rente foncière. L'économie vulgaire et moderne nie la validité scientifique des modèles.

L'économie marxiste comme théorie de la production capitaliste assume le modèle et en élabore les lois, pour conclure que l'évolution inévitable ne présente pas de continuité constante, mais des sauts contradictoires et une impossibilité d'équilibre final qui définit la fin du modèle qualitatif. Donc, même en excluant les effets de survivance d'éléments impurs précapitalistes - auxquels Ricardo attribue les seules causes de *déséquilibre* - on conclut à l'écroulement de l'équilibre social sans que l'on doive en chercher la cause dans des luttes entre résidus prébourgeois et forces productives capitalistes, ou élever à la hauteur de forces motrices de l'histoire les phénomènes de propagande, de volonté, d'indignation, d'agitation qui sont pourtant des faits de l'histoire réelle.

Après ce premier aspect économique il y en a un deuxième, historique au sens général et, si l'on veut utiliser un mot commun à tous, philosophique. C'est la doctrine du matérialisme historique pour laquelle l'effet fondamental des intérêts économiques explique non seulement le sens du développement du capitalisme pleinement développé, mais le procès de tout autre type de société d'une époque et d'un lieu quelconques. Les époques qui ont précédé le capitalisme et les transitions révolutionnaires qui ont précédé celles entre féodalisme et capitalisme sont expliquées avec le même mécanisme que celui qui a déjà été appliqué à la naissance du capitalisme et qui nous permet d'en prévoir la chute.

Le troisième aspect est l'aspect historique dans le sens contingent qui, dans une situation donnée et dans un complexe humain donné dont les interdépendances pratiques et les liaisons sont évidentes, pose le problème du rôle de toutes les classes sociales différemment présentes, et de tous les contrastes, ainsi que des convergences d'objectifs qui viennent à se former dans un tel domaine, de façon à fournir une présentation cohérente des grands et fondamentaux événements et transformations de structure. Le marxisme l'emporte car il peut appliquer aux vicissitudes de ce domaine, dans lequel la *pureté* et même un degré déterminé d'impureté ne se découvrent jamais, les lois valables de la théorie, c'est-à-dire les relations économiques propres aux modèles sociaux classiques et les dérivations de tous les phénomènes plus complexes de l'infrastructure matérielle. Or ce troisième et dernier domaine d'application de cette activité, qui n'est pas une simple description contemplative mais une participation à la vie et à la lutte, ne peut cependant être affronté sans utiliser certains regroupements géographiques de pays et d'époques historiques ayant un caractère et une dynamique communes ; et même le troisième aspect du marxisme consiste à démontrer que cela est possible en opérant une sélection dans l'immense multiplicité des faits et des événements locaux. À chacun de ces grands regroupements géographico-historiques correspondra nécessairement une certaine praxis stable du parti : ou l'on arrive à cela ou le marxisme n'est pas valide, et il n'y a pas de parti possible au sens de force révolutionnaire.

Il ne doit pas rester des anciennes constructions doctrinales *pierre sur pierre*. Mais l'on retomberait dans un vain individualisme bourgeois, dans un criticisme personnel antimatérialiste, dans un nouveau bigotisme de la conscience qui se gouverne elle-même, si l'on ne comprend pas que quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent elle est donnée, par force, telle qu'elle est, de l'extérieur, si l'on croyait à l'absence totale de préjugés, si l'on permettait au parti, à ses organes ou à ses groupes, au militant, à celui qui « confesse le marxisme », d'aller à chaque fait nouveau dans de nouvelles directions.

Une fois détruite la possibilité d'établir des normes de la praxis humaine valides pour tous les lieux et tous les temps (éthique, qu'elle soit transcendante ou immanente, loi morale divine ou impératif catégorique), il s'agit donc de savoir choisir les limites de temps et

d'espace à l'intérieur desquelles les règles historiques pour la lutte d'une classe qui s'est élevée au rang de parti sont en vigueur : le prolétariat qui à l'appel du *Manifeste* a fait le premier grand pas : *sa constitution en parti politique* (en assumant un *credo* théorique) pour par la suite se constituer en *classe dominante*, pour détruire à la fin même sa nature de classe, et toute domination de classe.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

7. AIRES ET PÉRIODES DE LA RÉVOLUTION D'EUROPE

[Retour à la table des matières](#)

Dans de nombreux exposés précédents nous avons utilisé le terme d'*aire* qui est peut-être insuffisant, mais nous n'en voyons pas de meilleur. L'*aire* est un concept seulement géométrique, pour mesurer la grandeur d'une superficie comprise dans des limites ; il n'est pas utilisé comme concept géophysique et encore moins comme concept géoanthropique. Nous ne pouvons cependant pas utiliser le terme de *nation* parce que nos champs d'investigation peuvent comprendre plusieurs nations ; nous ne pouvons pas utiliser le terme d'*État* parce que pour nous l'*État* est défini seulement par le facteur du territoire et par celui des rapports de classe, sans compter que les champs considérés peuvent également contenir plus d'un *État*. Aujourd'hui, les diplomates utilisent le terme de *région* non pas dans le sens d'un *État* mais d'un groupe d'*États* quand ils parlent d'accords « régionaux » ; mais le terme est trop lié au sens de partie d'une nation. Le terme *pays* n'est pas adapté parce qu'on l'utilise tant pour des grands territoires que pour des petits et des tout petits. Quant au terme *zone* il est adapté à un usage géophysique mais assez peu à un usage géopolitique.

Nous continuerons à utiliser le terme d'*aire* que les Américains ont introduit pour désigner les parties du monde habité dans lesquelles

sont en vigueur une économie, une monnaie, une influence politique, même si l'expression « champ historique » nous déplairait moins. Il s'agit en fait à chaque fois de relier un périmètre géographique déterminé à un intervalle chronologique déterminé.

Ces aires en lesquelles il convient pour le marxisme de diviser le territoire habité de la race blanche, où apparut pour la première fois la forme capitaliste moderne de production, doivent être choisies en relation aux faits historiques fondamentaux : en économie, la naissance de l'industrie, la formation du marché national général tant des objets manufacturés que des denrées alimentaires, l'intensité de la participation au commerce international ; socialement la chute de la classe nobiliaire terrienne, l'abolition de la servitude rurale et des corporations artisanales urbaines, l'urbanisation poussée des masses de salariés ; politiquement la chute des régimes absolutistes, le droit électoral pour tous les citoyens, les chambres parlementaires.

Notre partition s'ouvre avec deux dates fameuses, celles où tombèrent, comme le dit Engels, les têtes royales : à Londres le 30 janvier 1649 ⁷, à Paris, le 21 janvier 1793.

Plus d'un siècle sépare la première de la deuxième des révolutions antiféodales. La révolution américaine est contemporaine de la révolution française, mais à l'analogie de la revendication des institutions démocratiques s'opposent des différences : en Amérique il s'agissait d'indépendance de colons blancs vis-à-vis d'un État européen, et de plus du premier État bourgeois, et non du renversement d'une classe dominante nationale, tant et si bien que la France féodale, hostile à la Grande Bretagne, sympathisa avec les rebelles d'Amérique et les aida avec les armes ; comme par la suite l'Angleterre capitaliste devait appuyer de toutes ses forces la contre-révolution féodale en France. Nous nous en tiendrons donc pour l'instant aux « aires » intra-européennes. Il est connu que Marx assimila à une révolution bourgeoise la guerre civile de 1866 entre Sudistes et Nordistes dans la mesure où l'utilisation d'esclaves de couleur soutenue par les premiers faisait de la classe terrienne une force dominant la classe industrielle. Et il attendit que, de même que la guerre d'Indépendance avait eu

⁷ Bordiga avait écrit par erreur : le 30 juillet 1669.

pour écho européen la grande révolution en France, la guerre civile de 1866 déchaînât en Europe une autre vague révolutionnaire : démocratique et nationale vers l'Orient, socialiste et de classe en Occident.

Cela n'advint pas, mais il est clair que les aires révolutionnaires ne sont certes pas des compartiments étanches ; au contraire, si l'une d'elles entre en mouvement, même en fonction de ses propres postulats sociaux, elle déchaîne en général des mouvements révolutionnaires dans toutes les autres même si celles-ci en sont à un stade différent de développement. On veut priver de contenu le marxisme radical et insurrectionnel en le qualifiant de quarante-huitardisme retardataire : il est certain que la vision de Marx est justement dominée par l'incendie de 1848 qui courut de l'une des capitales bourgeoises à l'autre, bien que dans l'une dominât la monarchie féodale, dans une autre la papauté et dans l'autre la république bourgeoise.

Si un autre 1848 ne s'est pas produit depuis plus d'un siècle, malgré la puissante secousse de 1918-20 qui embrasa l'Europe entière, c'est justement la raison pour laquelle nous sommes à discuter l'interprétation selon laquelle ce serait trop beau si l'incendie, éteint en Occident, continuait cependant à brûler en Orient après quelques décennies. Et nous sommes convaincus cependant qu'un jour d'une année lointaine, il flambera sur tout un continent, et même certainement, pour se rattraper de son retard, sur deux continents et plus.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

8. ESSAI DE SÉRIATION DES AIRES

[Retour à la table des matières](#)

Une première aire est donc l'aire britannique, la seule dans laquelle la bourgeoisie manufacturière et agraire, avec la propriété bourgeoise, tient le pouvoir pendant l'intervalle d'un siècle et quart dont nous avons parlé. Durant cette période, et jusqu'à 1848, c'est seulement en Angleterre que va se former un prolétariat salarié qui n'a pas d'autre mobile historique que la lutte contre la bourgeoisie dominante et qui ne connaît donc pas le problème de l'alliance antiféodale avec la bourgeoisie.

La situation est différente dans l'aire française où non seulement le féodalisme gouverne depuis beaucoup plus longtemps mais où le développement industriel est beaucoup moins important et où la formation d'un véritable prolétariat est retardée de ce fait. D'un autre côté la révolution bourgeoise tombe après une période brève mais multiforme qui va de 1789 à 1815, et après ces vingt-six années il en faudra 33 autres pour la « refaire » à travers les luttes de 1830-31 et celles de 1848. Dans une telle période la classe prolétarienne française est présente mais elle doit se diviser entre la tâche d'affronter les patrons industriels et celle de les aider à prendre le pouvoir dans l'État contre la réaction antidémocratique. Donc l'aire française a une physionomie propre jusqu'à 1848.

Mais déjà, à l'approche de cette année, pour le marxisme, à côté de l'aire anglaise avec ses propres caractéristiques (faussement interprétées comme une perspective de conquête légale du pouvoir politique), il y a une aire européenne centro-occidentale qui englobe les autres pays où une industrie s'est formée et où les revendications politiques

de la révolution bourgeoise - avant tout celle de la formation d'États nationaux unitaires - se sont transmises avec les luttes qui tentèrent de l'emporter en France. Dans ces pays, parmi lesquels l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et d'autres de moindre importance, se pose le problème des doubles révolutions : renversement des monarchies féodales ou des dominations étrangères et fondation d'un régime libéral, et greffe immédiate sur une telle conquête des revendications sociales du prolétariat.

Mais la défaite totale des révolutions même libérales, en dehors de France, a pour résultat que la phase de lutte en commun entre bourgeois et ouvriers va au-delà de 1848 et embrasse toute la période de la contre-révolution victorieuse en Allemagne et en Italie et celle du Second Empire pour la France.

Un tel nœud est dénoué en partie par les guerres de systématisation nationale (que nous avons amplement traitées à Trieste en illustrant l'appréciation contemporaine chez Marx) de 1859, 1866, et enfin définitivement par la guerre de 1870 et par la Commune de Paris de 1871.

Avec Marx, qui écrit alors : *à partir de ce moment toutes les armées nationales sont confédérées contre le prolétariat*, se clôt l'époque des alliances (de bataille) entre ouvriers et forces bourgeoises insurgées pour l'indépendance et la liberté, et Lénine répète qu'aucune guerre ne peut plus être appelée « révolutionnaire » à la manière de celles qui, à des fins libérales et nationales, étaient étroitement liées aux luttes insurrectionnelles de la période « 1789-1871 ».

Cette thèse n'est pas une thèse, une norme, métaphysique et éternelle. C'est une thèse historique et une norme de parti « d'aire », autrement elle aurait un sens non matérialiste mais idéaliste, et elle n'a rien à faire en fait avec l'autre idéalisme « pacifiste » étroit parent de l'idéalisme patriotique. L'aire à laquelle se réfère la condamnation, la dénonciation historique irrévocable faite par Marx dans la deuxième adresse de la Première Internationale ouvrière, est l'aire de l'Europe occidentale, c'est-à-dire de la partie du continent dans laquelle sont désormais comprises, en faisant abstraction des États de moindre importance, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, et

tous les pays devenus des pays à économie capitaliste, régis par des formes démocratiques et parlementaires, où l'on ne parlera plus de retours de la restauration féodale. Cette aire se termine aux frontières russes, bien que Lénine avec sa formule « 1789-1871 » condamnât également la guerre du tsarisme en 1914 et considérât tout appui à ce dernier comme une trahison, la guerre étant globalement une guerre impérialiste. Mais il est clair qu'à l'intérieur de l'aire slave Lénine n'aurait alors pas condamné une guerre de peuples et de nationalités opprimées contre le tsarisme, mais il aurait alors invité les ouvriers de l'industrie capitaliste à appuyer, les armes à la main, tout mouvement anti-autocratique et antiféodal des autres classes, de la bourgeoisie russe elle-même en admettant qu'elle aurait osé le faire.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

9. L'AIRES GRAND-SLAVE

[Retour à la table des matières](#)

Donc : aire britannique dans laquelle on ne parle plus de double révolution du prolétariat et de la bourgeoisie et qui reste la seule dans cette situation historique depuis 1649. Aire continentale européenne où se pose le problème des révolutions libérales-nationales auxquelles le prolétariat donnera son appui pendant une période qui se clôt en 1871 ; dans cette aire on trouve la France quoique dans les périodes 1789-1815 et 1848-1852 elle fût gouvernée par la bourgeoisie et que la république y fût instaurée. De 1871 à 1917 toute l'aire britannique et européenne connaît la pleine autonomie de l'action prolétarienne dirigée vers la conquête du pouvoir et le socialisme. Mais la Russie, qui a encore la perspective d'abattre un régime féodal, reste en dehors de telles aires. En un certains sens les pays des Slaves du sud et la Grèce demeureront également en dehors de cette aire, au moins jusqu'à 1912 qui voit une révolution bourgeoise dans la Turquie des sul-

tans et la victoire des nationalités qu'elle gouvernait dans les guerres balkaniques.

C'est à ce point que les problèmes historiques immenses de l'aire slave interviennent : la voie de sa libération du despotisme, de la servitude féodale et de sa systématisation en nationalités autonomes, les rapports entre cette lutte et celle devenue désormais binaire et non ternaire de l'Occident, et donc entre le mouvement ouvrier d'Occident et le mouvement ouvrier russe en action dans des aires si dissemblables. Le problème le plus brûlant de tous surgit alors : l'aire slave ne se serait jamais mise à l'unisson de l'aire européenne au cours de la phase postérieure à 1871, mais aurait, en restant toujours isolée, *sauté* dans une phase ultérieure, celle du pouvoir ouvrier, alors que l'aire occidentale n'aurait pu ni su la suivre dans le renversement de la bourgeoisie : cycle impossible à coordonner avec la conception et la construction marxistes. Et il reste les problèmes non moins difficiles de l'aire asiatique dont on doit tenir compte en se demandant si elle peut faire corps avec l'aire russe ou reculer à la situation *ternaire* - prolétariat, bourgeoisie et féodalisme, ou encore plus en arrière à une situation binaire sans le prolétariat, ou peut-être plus en arrière encore pour des champs et des nations données.

Si tout cela ne va pas, ou ne peut pas répondre à une considération avec un minimum d'uniformités historiques, alors ce sera le marxisme qui vacillera du haut de sa construction portée si haut en un siècle au moins de luttes.

Avant d'affronter tout ce matériel historique si vaste et si explosif, et dans le but de donner une réponse relative à cette aire de l'Orient européen dans ses liens, tout d'abord, avec le centre de l'Occident - sous réserves d'affronter encore dans une autre réunion, et dans la ré-élaboration du contenu de la réunion de Florence ⁸, le problème des races et des peuples de couleur - il faut établir, dans les textes et documents historiques de l'école marxiste, comment cette dernière avait considéré le système des rapports dans les phases 1848-1871 et dans

⁸ Bordiga fait allusion à la réunion de Florence, « Impérialisme et luttes coloniales » dont un résumé fut publié dans il programma comunista, n° 23, 18 décembre 1953-8 janvier 1954. Le compte rendu n'en fut pas publié.

la phase ultérieure, c'est-à-dire quand l'Internationale ouvrière avait encore en Occident la tâche de finir de *débarquer* la révolution libérale-capitaliste et quand, ultérieurement, elle n'eut plus que la tâche d'aller au-delà d'une Europe bourgeoise, vers des objectifs socialistes qui furent poursuivis, au moins jusqu'à la mort d'Engels, puis obscurcis par les involutions sceptiques et révisionnistes et enfin trahis effroyablement au moment historique crucial, quand l'incendie de 1914 submergea l'Europe et le monde.

Une fois ceci exposé à nouveau - et les matériaux sont d'une première importance doctrinale et historique - il conviendra de voir comment à cette attente, en Europe jusqu'à 1905, de la révolution russe correspondait durant cette phase l'attente de cette même révolution en Russie de la part de nombreux mouvements antitsaristes, et dans la phase suivante (1895-1917) de la part d'un mouvement authentiquement marxiste, étroitement lié à l'Internationale par l'expérience grandiose de la lutte de 1905, au point d'être le pivot principal de la révolte contre l'écroulement opportuniste et social-patriote du socialisme européen.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

10. L'ÉTAT RUSSE ET L'EUROPE

[Retour à la table des matières](#)

La révolution industrielle bourgeoise a pour caractéristique essentielle la formation de l'État national centralisé et le fait de procéder au milieu des luttes de ces États qui se disputent inévitablement des territoires, des populations et des ressources productives. L'évolution rapide fut facilitée en Angleterre par les conditions géographiques : les limites de l'État s'étaient définies des siècles à l'avance parce que, malgré une palingénésie de heurts de races et de religions, elles devaient s'identifier avec les côtes de l'île. La nature maritime du pays le poussa sur la voie du commerce d'outre-mer où il prit la première place et elle accéléra son industrialisation interne : ses rivaux dans les guerres commerciales furent successivement battus. Mais l'État anglais n'avait pas intérêt à faire des conquêtes en Europe, et bien vite il ne s'engagea plus dans des guerres sur le continent ; les conflits entre Espagnols, Français, Allemands cessèrent de l'attirer. Des puissances lointaines comme la Russie s'occupèrent encore moins de lui. Du point de vue britannique il n'y eut jamais identité entre Russie et contre-révolution.

Cette identité exista cependant pour tout le reste de l'Europe puisque dans l'espace continental le conflit entre modes de production devenait un conflit territorial. Il n'y avait pas de marxistes à l'époque des guerres de coalition contre la France, tant républicaine que napoléonienne, mais le fait que dans ces guerres la Russie fut, plus que l'Angleterre capitaliste elle-même, l'élément décisif domine toute la conception historique marxiste des toutes premières années, et est au centre de la pensée historique du jeune et du vieux Marx. Ce dernier, s'il avait eu un demi-siècle en moins, aurait virtuellement combattu sous les drapeaux de Dumouriez dans la défense désespérée des Ar-

dennes, Thermopyles de la France ⁹ et même sous les bannières de Napoléon et de ses généraux envahisseurs de l'Europe, il serait devenu fou de rage au passage de la Bérésina, se serait antigermaniquement arrachés les cheveux à Leipzig ¹⁰, se serait remis à l'évasion de l'île d'Elbe et se serait auto-enseveli lors de la perspective sinistre de trente années de contre-révolution à Waterloo ¹¹.

Dans les luttes de 1848 et dans leur préparation cette conception était déjà vivante et vitale, et la directive antirusse les éclairait toutes. Le premier aspect de la doctrine, l'étude du capitalisme, était déjà en construction, tout empli de la seule antithèse prolétariat-bourgeoisie. Déjà sur la base de la critique visant à dépasser Hegel, critique de Feuerbach et de toute la philosophie moderne, la construction incisive du matérialisme dialectique se dessinait, mais la troisième tâche également, le jugement d'ensemble sur le drame vécu par la société de l'époque, connaissait, en pleine cohérence avec la doctrine qui avait déjà « explosé », son développement impétueux.

⁹ Bordiga emploie ici une image qu'il a trouvée dans le *Ça ira* de Carducci, célèbre série de douze sonnets écrits par le poète italien Giosuè Carducci à la gloire de la révolution française, qu'il admirait. Le poète, s'inspirant des histoires de la révolution française de Carlyle et Michelet, évoque les journées dramatiques de septembre 1792 ; la patrie semblait perdue, les féodaux semblaient l'emporter mais deux hommes se levèrent et transformèrent la défaite en victoire, Danton et Marat - l'histoire crée les hommes dont elle a besoin et les transfigure - et ce fut la bataille de Valmy, les Thermopyles françaises, qui prend sous la plume de Carducci l'allure d'une épopée, quasi d'une apocalypse, en même temps commencement d'une nouvelle époque comme Goethe, présent à la bataille, l'avait pressenti.

¹⁰ La bataille de Leipzig, dite Bataille des Nations, bataille particulièrement meurtrière, se déroula du 16 au 19 octobre 1813 entre l'armée française de Napoléon I^{er} et les armées des Alliés (Prussiens, Suédois, Russes et Autrichiens). L'armée française y fut sévèrement vaincue.

¹¹ Dans *Les Misérables*, Victor Hugo écrit ces lignes qui témoignent d'un grand sens historique : « Waterloo (...) est intentionnellement une victoire de la contre-révolution. C'est l'Europe contre la France, c'est Pétersbourg, Berlin et Vienne contre Paris (...) Éteindre ce vaste peuple en éruption depuis vingt-six ans, tel était le rêve (...) Ce qui encourageait Blücher sabrant la déroute, ce qui du haut du plateau de Mont-Saint-Jean se penchait sur la France comme sur une proie, c'était la contre-révolution (...) Le 18 juin 1815, Robespierre à cheval fut désarçonné » (*Les Misérables*, tome 1, Garnier, pages 421-423).

Le *Manifeste* - qui est bien la synthèse inégalée de l'histoire sociale de l'espèce humaine mais qui est surtout le cri de guerre du prolétariat dans sa volonté de se substituer à cette bourgeoisie qui n'était alors à son apogée qu'en Angleterre - passe en revue la France, l'Allemagne, la Pologne, l'Italie, la Hongrie, mais ne dit mot de la Russie ; nous verrons comment les auteurs eux-mêmes le relevèrent en 1882 en préfaçant l'édition en langue russe. Il prescrit que dans ces pays les ouvriers appuient les luttes pour la liberté et l'indépendance - les communistes appuient tout mouvement révolutionnaire dirigé contre les conditions sociales existantes - mais il ne parle pas d'un appui à une révolution sociale en Russie ; en effet il ne suppose pas qu'il y ait là-bas des prolétaires ni des communistes.

Mais, si Marx semblait ne pas posséder les éléments pour donner les termes d'une guerre civile en Russie, il n'est pas possible de nier que toute action de force militaire contre l'empire et l'armée tsaristes fut soutenue avec enthousiasme comme un facteur révolutionnaire indiscutable pour la société européenne tout entière.

Il est facile de donner à cette position, uniquement orientée vers le développement de la révolution internationale, vers la nécessité du renversement et de la destruction de tous les obstacles élevés sur son chemin, la saveur d'une haine antislave dictée par des raisons nationales ou raciales alors que Marx, juif, démolissait les exploits du premier capitalisme israélite esclave de l'empire allemand (il le sera du capitalisme russe par la suite) et alors que Marx, allemand, se déclarait virtuellement collaborateur de l'ennemi dans les guerres antinapoléoniennes, en interdisant doctrinalement qu'on les définisse guerres d'« indépendance » parce qu'elles étaient des guerres contre-révolutionnaires.

Parmi les premières manifestations de Marx on trouve sa collaboration à la *Gazette Rhénane*, dès avant 1848, et durant cette année à la *Nouvelle Gazette Rhénane*. Nous trouvons un exposé fidèle de ces positions dans la magistrale *Histoire de la social-démocratie allemande* de Franz Mehring éd. Avanti ! pages 396-97).

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

11. MARX ET LE SLAVISME

[Retour à la table des matières](#)

« *La Neue Rheinische Zeitung* appuyait les idées de Marx avec des démonstrations historiques. Elle faisait de plus ressortir que les Slaves n'avaient en aucun lieu participé sérieusement au mouvement révolutionnaire de 1848.

« Une unique tentative révolutionnaire courageuse démocratique, même si elle est étouffée immédiatement, efface, dans la mémoire des peuples, des siècles entiers d'infamie et de lâcheté, et réhabilite immédiatement toute nation, même si elle était profondément méprisée. Les Allemands l'ont expérimenté. Mais alors que les Français, les Allemands, les Italiens, les Polonais, les Hongrois levèrent l'étendard de la révolution, les Slaves se rangèrent comme un seul homme derrière le drapeau de la contre-révolution. En premier lieu les Slaves du sud qui depuis de longues années avaient défendu leurs convoitises contre-révolutionnaires contre les Hongrois, puis les Tchèques puis, derrière eux, armés de pied en cape et prêts à intervenir sur le champ de bataille au moment décisif... : les Russes. »

Et la *Gazette* concluait ces articles frémissants avec les paroles suivantes :

« Nous savons maintenant où sont concentrés les ennemis de la révolution : en Russie et dans les États slaves de l'Autriche : aucune phrase, aucune allusion à un avenir démocratique déterminé de ces pays ne nous empêchera de les traiter comme nos ennemis ». Et, ayant cité un écrit de Bakounine, elle continuait : « Et enfin, Bakounine s'exclamait : “En vérité, le Slave n'a rien à perdre, il doit vaincre ! Il

doit vivre ! Et nous vivrons : tant que l'on nous contestera la plus petite partie de nos droits, tant qu'un seul membre de tout notre corps sera tenu séparé ou arraché, nous lutterons jusqu'à la mort inexorablement en engageant notre vie jusqu'à ce que le slavisme existe grand, libre et indépendant''. Si le panslavisme révolutionnaire pense sérieusement tout cela et si, s'intéressant à la nationalité slave imaginaire, il laisse de côté la révolution, alors nous savons ce qu'il nous reste à faire » continue la *N.Z.R.*, c'est-à-dire Marx : « alors *lutte, lutte acharnée à la vie à la mort* contre le slavisme traître à la révolution ; lutte de destruction et de terrorisme radical... non pas dans l'intérêt de l'Allemagne mais dans celui de la Révolution ! ».

Et à ce point Mehring ajoute : ce sont ces phrases qui firent dire à un professeur allemand le mensonge formidable selon lequel Marx demande l'anéantissement des peuples russes, tchèques et croates.

Plus loin nous verrons encore quel était le jugement de Marx sur le panslavisme et comment le même reproche se reproduisit bien plus tard lors du heurt de 1872 avec Bakounine et comment Marx voyait favorablement une guerre future des Allemands contre les Slaves (thèse tant exploitée en 1914 !). Mais nous voulons noter ici une phrase avec laquelle justement Mehring résume les positions, que nous appellerions de politique étrangère, de la *N.Z.R.* et de Marx en 1848, après avoir rappelé qu'elle n'était pas dictée par la cause d'une patrie quelconque, mais par la seule cause de la révolution :

« La *N.R.Z.* savait que *la révolution européenne ne va pas de l'Orient à l'Occident, mais de l'Occident à l'Orient* ».

Et nous, après 106 années, que savons nous donc ?

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

12. LA QUESTION ORIENTALE

[Retour à la table des matières](#)

Dans les années 1853, 1854, 1855, Charles Marx, réfugié à Londres après la défaite de la révolution allemande et européenne, envoie au journal américain *New York Tribune* une série de lettres-articles qui ont pour sujet la question la plus importante de la politique européenne de l'époque : la question d'Orient.

Il ne s'agissait pas de textes de parti ni de collaboration à la presse du parti, et encore moins d'une œuvre théorique sur les principes du parti lui-même alors réduit à quelques rares éléments dispersés de la Ligue des Communistes qui avait opéré dans les années de lutte 1848-49. Le journal était un journal d'information teinté d'idéologie générale démocratique radicale. Mais ceux qui ont vu dans ces articles un banal travail *journalistique* - que Marx, toujours en lutte avec les siens contre la misère noire aurait dû assumer seul, comme il avait l'habitude de le dire, simplement pour survivre - ont toujours eu tort.

On doit rendre hommage au socialiste de droite Claudio Treves, déjà directeur de l'*Avanti !* et organisateur de l'édition italienne des écrits de Marx, qui dans sa sensibilité doctrinale - beaucoup moins éteinte, malgré son réformisme déclaré, que celle des prétendus extrémistes d'aujourd'hui - signalait aux lecteurs le contenu dialectique et socialiste profond de cette œuvre.

On peut admettre que, étant donné la sphère des lecteurs de ce journal, il arrivait parfois que le correspondant européen ne se tînt pas au formulaire rigide de notre critique théorique spécifique, mais l'efficacité puissante avec laquelle les faits sont rapportés et mis en

rapport, de même que la ligne continue qui court d'un bout à l'autre, valent, pour celui qui les lit non pas comme celui qui recherche distraitement la dernière nouvelle, autant que la démonstration la plus explicite de la méthode matérialiste orthodoxe.

Toute la série de ces écrits, qui ne sont certes pas des textes indifférents ou impartiaux, ont au centre, ou comme épine dorsale, une revendication unique et antirusse : l'exigence que la Russie soit repoussée, affaiblie et battue. Une quelconque sonate journalistique ? Non un *leitmotiv* ouvertement révolutionnaire.

Dans la zone où se pose la question du Proche Orient, trois monstrueux pouvoirs médiévaux sont en place : l'Autriche, la Turquie, la Russie. C'est seulement sur ce dernier, dirait-on, que se fixent les yeux de Marx.

On le montrera au moyen d'une première citation, tirée de la lettre du 7 avril 1853, qui décrit la force conquérante et impériale de l'État des tsars, et qui a pour titre :

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

13. LA VÉRITABLE ISSUE EN TURQUIE

[Retour à la table des matières](#)

« Mais est-il probable que cette puissance gigantesque et enflée veuille s'arrêter dans sa course rapide, alors qu'elle est maintenant sur la voie de l'empire universel ? Même si elle le voulait les circonstances l'en empêcheraient. Grâce à l'annexion de la Grèce et de la Turquie elle a d'excellents ports maritimes et les Grecs lui fournissent des marins habiles pour sa flotte de guerre. Avec Constantinople, elle se trouve au seuil de la Méditerranée ; avec la possession de Durrës et de la côte albanaise d'Antivari jusqu'à Arta, elle est directement au centre de l'Adriatique, à portée de vue des îles ioniennes appartenant à l'Angleterre et à 36 heures de navigation de Malte. Et puisqu'alors la Russie aura entouré les possessions autrichiennes du nord, de l'est et du sud, elle pourra également compter les Habsbourg parmi ses vassaux. Quelque chose de plus est encore possible et est même probable. Les frontières occidentales de l'Empire, découpées et déchiquetées, qui ne coïncident pas avec une ligne de frontières naturelles, auraient besoin d'une rectification et il apparaîtrait normal alors que les frontières naturelles de la Russie courent de Dantzig ou, mettons, de Stettin à Trieste. Et comme il est vrai qu'une conquête en suit une autre et une annexion en entraîne une autre, il est de même vrai que la conquête de la Turquie de la part de la Russie ne serait que le prélude de l'annexion de la Hongrie, de la Prusse, de la Galicie et conduirait à la réalisation finale de cet empire slave auquel de nombreux philosophes fanatiques panslavistes ont rêvé.

« La Russie est indubitablement une nation conquérante et elle le fut durant un siècle jusqu'à ce que le grand mouvement de 1789 ne lui créât un antagoniste formidable : nous faisons allusion à la révolution

européenne, à la force explosive des idées démocratiques et à la soif de liberté innée en l'homme. Depuis cette époque il n'y a en réalité que deux puissances sur le continent européen : la Russie et l'absolutisme d'un côté et la Révolution et la Démocratie de l'autre. Momentanément la Révolution *semble écrasée* mais elle vit et on la craint plus que jamais.

« La preuve en est la terreur de la réaction à la nouvelle de la récente insurrection de Milan. Mais si la Russie réussit à conquérir la Turquie, sa force doublera et elle prévaudra sur tout le reste de l'Europe dans son ensemble. Un tel événement serait une calamité indescriptible pour la cause révolutionnaire. Le maintien de l'indépendance turque ou - en cas de désagrégation de l'empire ottoman - le naufrage des plans d'annexion russes, sont des affaires de la plus haute importance. Dans cette question les intérêts de la démocratie révolutionnaire et ceux de l'Angleterre coïncident ; ni l'une ni l'autre ne peuvent permettre au tsar de faire de Constantinople une de ses capitales et si l'on en arrive à ses extrêmes nous verrons que toutes les deux lui opposeront une résistance également énergique ».

Les italiques ont été mis par nous, soit pour souligner le concept central de l'antagonisme Russie-révolution, soit pour signaler la puissance de l'enquête sur le futur historique, le doigt posé sur les plaies de conflits de plus d'un siècle en localisant Dantzig et Trieste sur les côtes nord et sud de cette Europe tourmentée.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

14. QUE VIENNE LA GUERRE !

[Retour à la table des matières](#)

La série des articles prévoit la guerre, applaudit à la guerre, et invoque la guerre. C'est la guerre continue pour Constantinople, la guerre entre la Russie et la Turquie pour les détroits qui ferment la communication entre la Mer Noire et la Méditerranée, qui empêchent l'immense puissance militaire terrestre russe de devenir une puissance océanique et l'incandescent mode de production mercantile d'incendier la barrière entre les deux mondes. Mais la guerre que veut Marx exige l'assistance à la Turquie qui, seule, succomberait, et les puissances qui doivent empêcher l'avancée de la Russie sont l'Angleterre et la France, gagnées à la révolution bourgeoise.

Nous avons déjà dit que durant cette phase l'Angleterre est appelée à agir dans la mesure où ses intérêts coïncident avec ceux de la « démocratie révolutionnaire ».

La série des lettres de Marx montre la capacité de retourner leur veste des deux grands partis bourgeois anglais qui n'ont pas toujours été aussi clairs dans leur opposition au pouvoir du tsar. Ils hésiteront dans l'avenir encore alors que Marx n'hésitera jamais mais exultera durant la guerre russo-turque de 1877 à la nouvelle de la grande victoire de Plevna ¹² alors qu'il déplorera qu'au congrès de Berlin de

¹² Il y eut en fait trois batailles de Plevna, le 20 juillet, le 30 juillet et le 6 septembre 1877, toutes les trois remportées par les Turcs qui repoussèrent les Russes qui assiégeaient la place forte et qui subirent des pertes énormes, Plevna finit cependant par capituler le 10 décembre 1877. Dans la chronologie de Marx faite par Maximilien Rubel (page CLXI, Œuvres, Économie II, Gallimard Pléiade) ce dernier cite un extrait d'une lettre de Jenny Marx à Sorge (le

1878 les gouvernements occidentaux se fussent pliés à la volonté du tsar. Il est important de noter, comme on l'a rappelé à propos des récentes « révélations » antirusses de Churchill (qui n'ont rien révélé), que la tradition anglaise a toujours vu d'un mauvais œil les approches à l'intention de la Russie. Une lettre de la reine Victoria elle-même répond à la faible politique de 1878 du ministre lord Baconsfield : « Si l'Angleterre doit baiser les pieds de la Russie, la reine ne veut pas participer à l'humiliation de son propre pays et déposera plutôt sa couronne... La reine ne se sent pas en mesure de continuer à régner sur un pays qui s'abaisse jusqu'à baiser les pieds de ces grands barbares... » Tradition bourgeoise et mépris de la Russie sont une seule et même chose. La reine bourgeoise et le « *red terror doctor* » ont donc quelque chose en commun ? Il faut procéder sans bigotisme.

Nous voulons insérer un autre relèvement de route des repères historiques. La première grande guerre impérialiste éclata plus tard, comme l'avaient prévu Marx et Engels en 1870, *entre les Allemands d'un côté et les races slaves et latines unies de l'autre*. Et l'Angleterre se trouva aux côtés de la Russie encore tsariste. Mais deux années auparavant, en 1912, la « même » guerre fut sur le point d'éclater à pro-

20 janvier 1877) : « Mon mari est en ce moment plongé jusqu'au cou dans la question d'Orient, et il exulte de voir l'attitude ferme et honorable des fils de Mahomet face à toutes les fourberies chrétiennes et les hypocrisies des atrocité mongers ». Ce doit être la lettre à laquelle Bordiga fait allusion. Rubel cite également une lettre d'Engels (page CLXIV) à Wilhelm Liebknecht (le 4 février 1878) : « Nous prenons parti, de manière la plus énergique, pour les Turcs, et cela pour deux raisons : 1°. Parce que nous avons étudié le paysan turc - dans la masse populaire turque - et compris qu'il est sans conteste un des représentants les plus vaillants et les plus moraux de la paysannerie d'Europe ; 2° parce que la défaite de la Russie aurait hâté considérablement en Russie le bouleversement social ; elle aurait hâté de même le bouleversement de toute l'Europe. Les choses ont pris une autre tournure. Pourquoi ? À cause de la trahison de l'Angleterre et de l'Autriche ». Marx lui-même dans une lettre à Sorge (le 27 septembre 1877) écrivait : « La révolution commence cette fois à l'Est ; c'est là que se situent le bastion jusqu'ici intact et l'armée de réserve de la contre-révolution » (citée par Rubel dans les Cahiers de l'I.S.E.A., tome III, n°7, juillet 1969, Économies et Sociétés, « K. Marx, F. Engels, Écrits sur le tsarisme et la Commune russe », page 1368). Rubel ajoute que Liebknecht édita deux lettres de Marx sur le sujet (qui sont également dans ces Cahiers ...), avec son accord, dans sa brochure À propos de la question d'Orient ou l'Europe sera-t-elle cosaque ?

pos des oppositions entre Anglais et Russes, à cause des rivalités impérialistes dans le Proche et l'Extrême-Orient.

La lettre que nous venons de citer était d'avril, c'est seulement en juillet 1853 que l'armée russe, commandée par le général Paskevic, devait se déverser dans la basse vallée du Danube et que l'escadre turque était détruite par les Russes dans la Mer Noire. Londres et Paris rompaient leurs relations diplomatiques avec Petrograd, l'Autriche elle-même amenait des troupes dans les Balkans, mais c'est seulement en février 1854 que le tsar proclamait la guerre sainte contre la France et l'Angleterre « ennemies de la chrétienté ».

Dans une lettre du 23 mai 1854, intitulée « Les événements dans la Baltique et dans la Mer Noire et le système des opérations anglo-françaises ». Marx trace les perspectives de la guerre : outre les opérations en Crimée déjà en cours et auxquelles participent des Turcs, des Anglais, des Français, avec des régiments piémontais envoyés par l'intrigant habile Benso di Cavour, il prévoit la possibilité de la guerre générale en Europe ; cette femelle portant le fœtus révolutionnaire tarde toujours à accoucher - accouchement que nous attendons depuis un siècle - et en plusieurs cycles dramatiques avorte misérablement.

Malheur si, à nouveau, dans la seconde moitié du siècle actuel, la Toujours Attendue ne sait pas sortir, terriblement vivante, de cet utérus encore une fois plein au milieu du fer, du feu et du sang.

« La situation militaire est celle-ci : l'Angleterre et spécialement la France sont inévitablement, bien qu'avec réticence, poussées à engager la plus grande partie de leurs forces en Orient et dans la Baltique, c'est-à-dire en deux ailes avancées d'une position militaire dont le centre le plus proche est la France. La Russie sacrifie ses côtes, sa flotte et une partie de ses troupes pour pousser les puissances occidentales à s'engager à fond dans cette direction pourtant opposée à toute stratégie. À peine cette situation aura-t-elle été créée, à peine le nombre nécessaire de troupes françaises aura-t-il été envoyé dans des pays très lointains, l'Autriche et la Prusse se déclareront en faveur de la Russie et marcheront avec des forces écrasantes sur Paris. Si ce plan réussit, Louis Napoléon ne disposera plus de troupes pour résister au choc. Mais il y a une force qui peut "se mettre en mouvement" à

chaque événement surgissant à l'improviste et qui peut "mobiliser" même Napoléon lui-même et ses partisans comme elle a mobilisé plus d'un puissant auparavant. Cette force est en mesure de faire front contre toutes les invasions et elle l'a déjà démontré une fois à l'Europe unie. Et cette force, la *Révolution*, il est certain qu'elle ne fera pas défaut le jour où l'on aura besoin de son action ».

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

15. SÉBASTOPOL À L'ORDRE DU JOUR

[Retour à la table des matières](#)

Mais il s'agissait d'un épisode stérile comme celui d'aujourd'hui : la guerre de Crimée finit comme un épisode local, comme aujourd'hui la guerre de Corée, sans incendier le monde : une bonne volée de coups entre les cordes d'un petit *ring* géographique. Alors que les Russes perdaient des points en Crimée, ils en marquaient sur le front où ils étaient en contact avec les Turcs, dans le Caucase, là où les flottes franco-anglaises ne pouvaient arriver et alors que les avions n'existaient pas encore. La honte de la capitulation de Sébastopol après un long siège, il y exactement cent ans ¹³, fut en partie rachetée par la chute de la citadelle de Kars dans le Caucase le 24 novembre 1855, et cela rendit possible, après un ultimatum présenté par la médiation de l'Autriche, la signature de la paix au congrès de Paris (30 mars 1856) qui sanctionna la célèbre interdiction faite aux navires de guerres de franchir les Dardanelles.

Le peu d'ardeur de cette guerre tapait sur les nerfs de Marx qui ne supportait plus de ne pas voir prise Sébastopol devenue le symbole de la force militaire russe avec sa défense désespérée. Il écrivit ces mots le 14 octobre 1854 :

¹³ Bordiga par étourderie avait écrit « cinquante ans ».

« La possibilité semble finalement s'offrir aux Français et aux Anglais de donner *un coup à la puissance et au prestige de la Russie*, et c'est pour cette raison que nous suivons dans ce pays avec une recrudescence d'intérêt le mouvement *contre Sébastopol* dont les dernières nouvelles seront analysées dans un autre article. Comme c'est naturel, les journaux anglais et français célèbrent cette entreprise et, à les en croire, l'histoire militaire n'aurait jamais rien vu d'aussi imposant ; cependant celui qui examine attentivement les faits - les retards incompréhensibles et les excuses timides qui ont accompagné le cours de l'expédition ainsi que toutes les circonstances qui l'ont précédée, etc. - ne s'en laisse pas compter. Il est possible que l'issue de cette entreprise soit grandiose, mais ses débuts sont véritablement pitoyables ».

Marx donc plus militariste que les généraux anglais et français ? C'est ainsi que poseront la question ceux qui s'obstinent à confondre la position des communistes face à la guerre avec le lâche pacifisme. Aujourd'hui, la totalité du prolétariat mondial est abruti par une campagne sordidement pacifiste, mais en même temps, même dans le centre russe de ce boniment international, on ne renonce pas à exalter des gloires militaires comme celles dont Marx parle. Mais un moment ! La question est simple : dans la période historique 1789-1871, le marxisme approuve *certaines* guerres dont la guerre de Crimée fait partie. Puis, dans la période 1914, il passe à une *désapprobation* et au sabotage de la guerre *dans les deux camps*. Même cependant quand il les *approuve* et les encourage, il le fait d'un côté seulement ! L'approbation de la guerre *des deux côtés* en même temps ne trouvera jamais place dans le marxisme ; elle n'est admissible que pour le plus banal nationalisme et chauvinisme bourgeois. Dans la guerre de Sébastopol on voyait la *gloire* - concept comestible pour le lecteur commun - seulement du côté des assaillants et - boussole révolutionnaire à la main - c'était une grande et belle chose que ces derniers écrasassent les assiégés.

Or, il y a quelques jours, les postes de radio ont annoncé que le gouvernement actuel de la Russie - qui se revendique de l'idéologie marxiste - a solennellement conféré *une très haute décoration* à la

ville de Sébastopol à l'occasion du centenaire du siège pour célébrer *sa glorieuse résistance* !

Une telle engeance pourrait au moins se désintéresser de faire transporter dans une autre tombe la dépouille de Marx puisque les symboles sont toujours - pour Marx et pour celui qui le comprend - imbéciles, mais ils sont encore plus imbéciles quand, venant du même camp, ils se battent entre eux, et qu'on les accroche à la poitrine des voleurs et des volés, idéalisant bourreaux et victimes.

Du reste les mêmes honneurs ont été rendus à la garnison de Port-Arthur pour la longue défense de 1905 contre les Japonais à l'époque où Lénine, comme Marx pour Sébastopol, frémissait pour que la défaite russe - ce qui advint - déchaînât la révolution et faisait de cette reddition l'expression de l'affaiblissement du tsarisme.

Il ne s'agit pas seulement de gestes mais de preuves définitives que la tâche historique de l'actuel gouvernement russe est celui d'une révolution bourgeoise dont l'un des aspects essentiels est l'exaltation des « valeurs » nationales. Voici Hitler qui, en pleine cohérence historique, élève un monument à Arminius, ou de Gaulle (le tout dernier appelé à Moscou) qui se réfère au héros Vercingétorix.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

16. EUROPE ET ASIE

[Retour à la table des matières](#)

La force russe est donc pour Marx un danger et une menace ; et le mouvement grand-slaviste a pour lui la signification même de contre-révolution. Il n'y a pas la moindre ombre de préjugé national ou racial dans cette thèse historique indiscutable, liée à des domaines précis de temps et d'espace. Le jugement positif de tout fait et de toute donnée concrète de force historique est, pour les marxistes, fondamental.

Nous verrons bientôt Marx juger la décision du nouveau tsar Alexandre II de saper les fondements de la puissance rivale de l'empire autrichien. Après Sébastopol, son prédécesseur Nicolas I^o mourut plus de désespoir que de congestion pulmonaire et, le 2 mars 1855, Alexandre monta sur le trône (pour régner jusqu'au 13 mars 1881, jour où une bombe anonyme, sinon atomique, le *désintégra* lui et son carrosse) et après le succès de Kars il lança une phase de réformes à l'intérieur et d'expansion à l'extérieur, avec un retour en force dans les Balkans en tant que libérateur des chrétiens du joug musulman.

Mais dans le même temps c'est avec Alexandre II que la Russie se tourna de façon décisive vers l'Orient, en occupant les riches khanats de l'Asie Centrale jusqu'aux frontières de la Perse et de l'Afghanistan, où de nouvelles raisons d'opposition avec les intérêts impérialistes anglais commençaient à se dessiner (et cela sera d'autant plus le cas avec l'économie moderne du pétrole).

Marx se garde d'appliquer à ces différentes directions de la pression expansive de la Russie une même formule belle et toute faite. Le

passage que nous citons maintenant est grandement expressif si nous le comparons *avec la situation d'aujourd'hui*. En appelant le gouvernement actuel de Moscou gouvernement capitaliste, nous ne lui assénons aucune gifle, de même que nous ne lui contestons pas le fait d'accomplir des tâches révolutionnaires quand - avec son activité énorme en Asie, activité économique, commerciale, de construction de moyens de communication et de transferts de nouveaux plans d'organisation humaine dans les plaines interminables et endormies - il fait avancer la Révolution, comme le disait Mehring, *d'Occident en Orient*. Ses proclamations idéologiques ne tiennent pas debout et sont féroce­ment contre-révolutionnaires en ce qui concerne l'Occident mais cela dépend, comme pour la tendance à l'expansion de la « puissance dilatée » du dix-neuvième siècle, *des circonstances et non de sa propre volonté*. Inutile, pour changer ce fait, de poursuivre en justice des « bandits » politiques, ou de faire passer des sujets donnés d'accusateurs à accusés, à la façon de Iagoda ou de Béria, ou d'autres qui ne sont pas morts à temps pour rester dans le tableau des gloires nationales :

« Le panslavisme comme théorie politique a eu son expression la plus lucide dans les écrits du comte Gourovski. Mais ce journaliste distingué et cultivé, alors qu'il considérait la Russie comme le seul pivot naturel autour duquel les destinées de ce rameau prolifique et vigoureux de la famille humaine peuvent trouver un ample développement historique, ne concevait pas le panslavisme comme une ligue contre l'Europe et la civilisation européenne. Selon lui, *l'objectif légitime pour la force d'expansion des énergies slaves était l'Asie*. Comparée à la désolation stagnante du vieux continent, la Russie est une *force civilisatrice* et son contact ne pourrait être que *bénéfique*. Cette généralisation puissante et virile n'a pas été acceptée par tous les esprits inférieurs qui ont adopté l'idée fondamentale de Gourovski. Le panslavisme a assumé une grande variété d'aspects ; et maintenant, enfin, on le trouve utilisé sous une nouvelle forme, et apparemment avec de grands effets, comme menace de guerre. En tant que tel il donne certainement crédit à l'audace et à la décision du nouveau tsar. Et jusqu'à quel point cette menace a inspiré de la peur à l'Autriche, nous nous proposons de le démontrer » (7 mai 1855).

Relevons encore une fois que ce passage (nous ne pouvons pas encore fournir des citations plus amples qui cependant, si elles sont peut-être fatigantes quand elles sont insérées dans l'exposé oral, ne manqueront pas d'attirer l'attention studieuse des camarades dans la forme écrite du compte rendu) qui traite de l'instabilité de l'Autriche en prévoyait la dissolution, et cela à une époque où la force militaire de Vienne était encore intacte et, selon les calculs de Marx lui-même, encore décisive en Europe, et enfin alors que ce dernier avait peu de sympathies pour l'énorme pression moscovite et son plan de direction suprême des minorités slaves et balkaniques. Ici aussi, la méthode suivie a permis de faire des prévisions sûres à propos des événements, mais surtout sur le sens des forces qui s'exercent en eux.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

17. LE MEETING DE MARTIN'S HALL

[Retour à la table des matières](#)

Laissons le texte de 1853-56 et passons à une époque de dix années postérieure : celui de la fondation de la Première Internationale. On a assisté entre temps aux débuts des guerres de clarification et de systématisation dont nous avons longuement rappelé l'appréciation marxiste lors de la réunion de Trieste ¹⁴. 1859 : France et Italie contre l'Autriche qui reçoit une première secousse très puissante. 1866 : Allemagne et Italie contre Autriche, et deuxième secousse. 1870 : Allemagne contre France et chute de Napoléon III. Dans tous ces événements la Russie restera toujours en dehors du conflit mais toujours avec ses armées massées aux frontières, prête à intervenir. Marx la verra toujours comme une réserve de la réaction et pourtant on

¹⁴ Il s'agit du compte rendu de la réunion de Trieste de 1953 : Facteurs de race et de nation dans la théorie marxiste.

s'acheminera vers l'indépendance nationale et la formation d'un État unitaire en Allemagne et en Italie.

En 1864, seule avait eu lieu la première de ce « groupe historique » de guerres qui construisent les conditions de passage d'une période de stratégie révolutionnaire à la suivante. Mais une deuxième guerre-révolution avait eu lieu, rompant la grisaille sinistre de la phase contre-révolutionnaire : la guerre-révolution polonaise, avec une issue contraire à celle des guerres-insurrections italiennes : la Pologne avait été broyée par les forces russes dans ses instances nationales et démocratiques.

Nous avons alors illustré longuement, avec la correspondance de Marx et Engels et d'autres sources, l'engagement intense pour l'insurrection polonaise non seulement dans les lettres et dans les écrits politiques, mais surtout dans l'activité « officielle » du parti qui culmina dans le meeting de fondation de l'Internationale des travailleurs et dans l'Adresse puissante que Marx eut mandat de rédiger. Dans tout ce matériel l'exécration pour la Russie ne connaît pas, comme nous le vîmes, de pause et dans le document principal la figure du « monstre » est à la fin mise en relief. En effet la manifestation était née par solidarité avec les rebelles polonais et, à l'instigation de Marx, le thème de la lutte prolétarienne anticapitaliste et l'ardente critique au régime économique et politique moderne des puissances démocratiques occidentales avaient été mis au premier plan. Voici la fin bien connue de l'Adresse du meeting du 28 septembre 1864 :

« L'approbation impudente, la sympathie hypocrite ou l'indifférence étroite avec lesquelles les classes dominantes d'Europe ont vu la forteresse du Caucase devenir la proie de la Russie et la Pologne héroïque être assassinée par cette même Russie ; les attaques non repoussées de cette puissance barbare, dont la tête est à Saint-Pétersbourg et dont les mains sont dans tous les cabinets européens, ont enseigné aux classes ouvrières que c'est leur devoir de s'emparer elles-mêmes des mystères de la politique internationale, de surveiller les actes diplomatiques de leurs gouvernements respectifs, de s'opposer à eux si c'est nécessaire avec tous les moyens en leur pouvoir et que, au cas où elles seraient incapables de les prévenir, c'est

leur devoir de s'unir pour dénoncer publiquement cette activité et revendiquer les simples lois de la morale et du droit qui doivent régler les rapports entre les personnes privées comme lois suprêmes dans les rapports entre les nations.

La lutte pour une telle politique étrangère constitue une partie de la lutte générale pour l'émancipation des classes travailleuses.

Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

Comme cela a été dit d'autres fois, ce texte lui-même avait dû être soumis à l'emploi d'une terminologie qui n'était pas pleinement satisfaisante pour le rédacteur ; non seulement des ouvriers mais également des intellectuels « révolutionnaires » de différentes nationalités participaient à ce meeting, et il n'était pas facile de déraciner de telles têtes des idéologies plus ou moins humanitaires et romantiques. Mais sous la forme il reste la substance historique : l'appui à la Pologne n'est pas chez Marx un expédient pour ne pas rompre immédiatement avec ces forces mais une tâche réellement urgente que le prolétariat doit accomplir les armes à la main. Nous avons montré comment la clé de toute la méthode réside là : dérision maximale pour les pleurnicheries des différents radicaux *fanatiques* de paix et de liberté, respect pour les insurgés en lutte avec la police et l'armée d'oppression, indépendamment de leur confession et de leur étiquette politique, liens étroits avec eux.

Marx put donc écrire à Engels le 4 novembre 1864 les mots suggestifs suivants : « J'ai été obligé d'inclure des passages sur le devoir et le droit, ainsi que sur la vérité, la *morale* et la *justice*, qui cependant sont placés de façon à ne pas pouvoir ruiner l'ensemble... Les mêmes personnes tiendront, ces jours-ci, des *meetings* avec Bright et Cobden pour le droit de vote (lisez : cette connerie). Il faudra du temps avant que le mouvement se réveille et puisse permettre que l'on retrouve l'ancienne audace de parole... Il faut se comporter *fortiter in re, suaviter in modo* », dur dans la réalité, doux dans la forme.

Combien y a-t-il de grands imbéciles aujourd'hui, très durs en paroles, et ignominieusement mous dans la réalité.

Ce qui nous intéressait ici, en suivant notre fil, c'était de faire voir que, en 1864 non moins qu'en 1854, les artilleries ne cessent pas d'être tournées sur la « puissance barbare » de Saint-Pétersbourg.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

18. BAKOUNINE, LE TSAR, LE PANSLAVISME

[Retour à la table des matières](#)

Nous pouvons sauter une autre décennie et nous arrivons en 1873, après que le cycle des « guerres révolutionnaires » est définitivement clos, et nous verrons encore que la dénonciation d'une faiblesse quelconque envers la Russie est encore pour le marxisme la boussole la meilleure pour trouver le nord révolutionnaire.

Il s'agit de la longue publication polémique qui suivit les scissions entre marxistes et bakouninistes dans la crise historique de la I^o Internationale qui, elle-même, suivit le renversement terrible de la Commune de Paris au début de la nouvelle période de contre-révolution.

Comme en 1848, Marx lance de violentes attaques contre Bakounine : les plus graves sont celles qui se réfèrent à son œuvre politique en Russie, à ses rapports avec le tsar réformateur Alexandre qui, en 1861, avait aboli la servitude de la glèbe. Bakounine est accusé d'avoir, avec ses Manifestes et *brochures* ¹⁵ de 1862, alors que d'autres révolutionnaires dénonçaient le contenu réactionnaire de la réforme, approuvé le tsar ou au moins déclaré qu'Alexandre pourrait se mettre à la tête d'une nouvelle Russie populaire s'il faisait une politique « anti-allemande » et conduisait la guerre contre l'Autriche et l'Allemagne ; il est également accusé d'avoir esquissé la perspective

¹⁵ En français dans le texte.

d'un accord entre le tsar et le peuple paysan qui aurait évité la révolution invoquée depuis cette époque par le mouvement populiste. Marx, qui, comme nous le savons, ne manque pas de sel, ne tenant pas compte du blâme que l'on pouvait évidemment lui adresser d'avoir travaillé avec Bakounine quand celui-ci « jouait à l'internationaliste après 1868 », en vient à commenter ces textes avec les dures paroles suivantes : « En 1862, il y a 11 ans, à l'âge de 51 ans, le grand anarchiste Bakounine professait le culte de l'État et le patriotisme panslaviste ».

Ce n'est pas le moment de réveiller les longues polémiques sur la preuve de la justesse de telles accusations, mais il importe de relever comment le pôle négatif révolutionnaire, au cours de longues phases, continue à être individualisé dans l'État et dans la dynastie de Saint-Pétersbourg. Et comme nous avons un premier texte sur la situation sociale de ce pays dans le jugement de Marx, il convient de l'extraire de ses « pamphlets » ¹⁶ enflammés :

« Le 3 mars 1861, applaudi par toute l'Europe libérale, Alexandre II avait proclamé l'émancipation des serfs. Les efforts faits par Tchernychevski et par le parti révolutionnaire pour préserver la propriété communale du sol avaient abouti mais de façon si peu satisfaisante que Tchernychevski, dès avant la proclamation de l'émancipation, avait reconnu avec tristesse : “ Si j'avais su que le problème soulevé par moi allait trouver une telle solution, j'aurais préféré la défaite à une semblable victoire. J'aurais préféré qu'ils aient agi de leur propre initiative sans s'occuper aucunement de nos revendications ”. L'acte d'émancipation n'était en effet qu'un tour de passe-passe. La terre était en grande partie enlevée à ses véritables possesseurs et l'on proclamait le système du rachat du sol par les paysans. Dans cet acte de mauvaise foi du tsar, Tchernychevski et son parti trouvèrent un argument nouveau et irréfutable contre les réformes impériales. Le libéralisme, rangé sous la bannière de Herzen, braille à tue-tête : “ Tu as vaincu Galiléen ! ” ¹⁷ Et le Galiléen, dans leur bouche, c'était Alexan-

¹⁶ En français dans le texte.

¹⁷ « Tu as vaincu, Galiléen ! » : Mot que l'on met dans la bouche de l'empereur romain Julien mourant dans une bataille contre les Perses en 363, et par lequel on reconnaît sa défaite et le triomphe de son ennemi. Julien, neveu de Cons-

dre II°. Ce parti libéral, dont l'organe principal était le *Kolokol* de Herzen, à partir de ce moment, ne fit plus que chanter des louanges au tsar libérateur et, pour détourner l'attention du public des protestations et des réclamations que suscitaient cet acte impopulaire, demanda au tsar de poursuivre son œuvre émancipatrice et de commencer une croisade pour la libération des peuples slaves opprimés, pour la réalisation du panslavisme ».

En d'autres termes, Marx assimile la position de Bakounine à celle des libéraux russes auxquels la réforme agricole avait suffi, sans même la promulgation d'un régime constitutionnel, pour faire leur la perspective d'une Russie avec à sa tête le tsar et empruntant la voie d'une politique bourgeoise libérale. Si une condition aussi vague avait été réalisée, ils auraient pu admettre que les baïonnettes de la Russie ne fussent plus en Europe la réserve principale de la contre-révolution, mais une force de la civilisation libérale pourvu qu'elle soit tournée contre les empires allemands. Marx eut continuellement en horreur de telles opinions quoique la ruine de ces deux empires fût elle aussi un de ses plus grands désirs, et après les guerres du milieu du dix-neuvième siècle il conserve sa ligne de repère : là où est la force russe, là est l'ennemi numéro un de la révolution.

L'opinion opposée, à propos d'une mission civilisatrice des armées russes en Europe, polarisée en un sens diamétralement opposé à la grande ligne historique du marxisme, fut en 1914 celle de libéraux bourgeois, de socialistes marxistes révisionnistes (révision légaliste ou volontariste) et d'un certain nombre d'anarchistes.

tantin I°, grand chef militaire, avait renié la foi chrétienne et tenté de restaurer le paganisme dans l'Empire en créant une Église païenne (reconnaissant implicitement la victoire du modèle chrétien). Les chrétiens lui donnèrent le surnom d'Apostat, il écrivit un *Contre les Galiléens*, ouvrage de réfutation du christianisme, que l'on a pu reconstituer en partie grâce à des citations figurant dans des réfutations chrétiennes, notamment celles de Cyrille d'Alexandrie.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

19. LA RUSSIE DE L'INTÉRIEUR

[Retour à la table des matières](#)

C'est seulement vers 1875 que Marx et avec lui Engels traitèrent dans des textes publics du problème russe non seulement du point de vue que nous avons reconstruit jusqu'ici, celui du jeu des guerres-révolutions de formation de l'Europe démocratico-capitaliste, mais également du point de vue du jeu des forces sociales à l'intérieur de ce pays immense et mystérieux.

Nous avons jusqu'ici traité monarchie, État, armée russe comme une force opérant de façon unitaire ; ce qui toutefois n'autorisait pas la déformation consistant à attribuer stupidement à Marx une haine contre le peuple slave. Maintenant nous accomplissons un pas en avant, en continuant toujours l'étude de l'appréciation de la Russie dans les textes marxistes classiques, mais en venant à examiner l'appréciation concernant les forces intérieures après avoir relevé les jugements tranchants sur l'action à l'extérieur.

Nous en avons trouvé les premiers mots dans la dernière citation dirigée contre Bakounine dans laquelle il y a une prise de position contre le libéralisme bourgeois russe (de base plus intellectuelle que sociale) et en faveur du mouvement révolutionnaire et terroriste de la plèbe paysanne tout insuffisant que soit ce dernier par rapport aux luttes du prolétariat salarié moderne. Comme nous le verrons dans l'étude d'Engels sur *La question sociale en Russie*, bien vite la question du mouvement social en Russie assume la première place, non seulement parce que le mode de production capitaliste commence à traverser de façon importante ses frontières, mais aussi du fait de notre définition exacte dans nos doctrines de la lutte dans les campagnes,

rendue particulièrement complexe par la présence de classes et d'institutions dont le schéma ne peut se réduire à celui de l'agriculture féodale de l'Europe des siècles antérieurs. En effet, on est en présence également de formes plus anciennes que la forme féodale, formes qui possèdent les caractères d'un communisme primordial et l'on se demande qu'elle sera l'évolution et comment elle se reliera au formidable résultat révolutionnaire - même dans une perspective internationale - de l'écroulement du tsarisme.

Nous avons dit qu'un tel problème reste en dehors du tableau du *Manifeste* de 1848. Mais il était déjà urgent quand notre texte fondamental fut traduit par Vera Zassoulitch en russe. La préface de Marx et Engels établit un tel point de repère et ouvre le passage à la deuxième partie de notre recherche, celle sur l'appréciation marxiste classique des problèmes russes ; elle est datée du 21 janvier 1882, époque à laquelle la lutte interne était en plein développement, la terreur révolutionnaire avait répondu à la terreur autocratique, et l'élaboration doctrinale des problèmes historiques était puissamment commencée.

Le passage décisif qui pose la grande question est le suivant. Ce fut aussi la dernière préface signée par Marx, ultérieurement ce fut Engels qui traita la chose directement en publiant à nouveau en 1894 (dernier écrit sur le sujet pour lui aussi) une de ses notes de 1875 et en s'appuyant sur une lettre historique de Marx de 1877 : texte que nous devons citer et commenter longuement. Dans tout ce développement on examinera les questions sociales de premier plan mais encore et toujours, jusqu'à la fin, le *leitmotiv* suivant retentira : la révolution ne passe pas en Europe si la puissance russe ne tombe pas.

« Venons-en à la Russie. À l'époque de la révolution de 1848-49, non seulement les monarques, mais les bourgeois eux-mêmes, découvraient leur seule possibilité de salut contre le prolétariat qui commençait à prendre conscience de sa propre force dans l'intervention russe. Ils proclamaient le tsar chef de la réaction européenne ; aujourd'hui, celui-ci s'est renfermé dans sa Gatchina ¹⁸, prisonnier de

¹⁸ Gatchina est un nom propre ; c'est le nom d'une ville à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de Saint Péterbourg, où se trouve un palais impérial

guerre de la révolution, et la Russie est à *l'avant-garde* du mouvement révolutionnaire en Europe.

« La tâche du *Manifeste Communiste* était de proclamer l'écroulement imminent et inévitable de la propriété moderne *bourgeoise*. Mais, en Russie, à côté de la structure capitaliste qui se développe anarchiquement, et à côté de la propriété *bourgeoise de la terre* qui est seulement aujourd'hui en train de se former, nous trouvons plus de la moitié du sol qui est *propriété commune* des paysans.

« Il naît donc une question : la communauté rurale russe, cette forme déjà *en grande partie dissoute* de la très ancienne propriété commune du sol, peut-elle passer directement à la *forme communiste supérieure* de la possession collective de la terre, ou devra-t-elle auparavant traverser le même processus de dissolution que celui qui constitue le développement historique de l'Occident ?

Voici la seule réponse possible à une telle question : Si la *révolution russe* donne le signal d'une *révolution des travailleurs en Occident*, de façon que les deux révolutions se complètent l'une l'autre, alors l'actuelle propriété commune de la terre en Russie pourra servir de point de départ à une évolution communiste ».

Avant de passer du premier aspect du grand thème historique, celui de l'antagonisme entre *Russie autocratique* et *Europe démocratique*, au second, celui du rapport entre révolution russe et révolution prolétarienne européenne, et entre question agraire russe et cycle du capitalisme en Russie, il faudra cependant faire une digression.

construit à la fin du XVIII^e siècle par l'architecte Rinaldi pour Catherine II à l'intention de son dauphin Paul, agrémenté de magnifiques parcs et jardins. Gatchina est par la suite devenu le nom du château lui-même.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

20. PLAN D'UNE CONTRE-THÈSE DÉFAITISTE

[Retour à la table des matières](#)

Nous savons que la mise au point de cet argument de la solidarité, dans ce champ historique donné, entre classe ouvrière moderne et guerre de systématisation nationale et libérale et, en plus, le lien et l'analogie avec le rapport très actuel entre révolution anticapitaliste et mouvements des peuples de couleur, tant contre leurs régimes internes que contre l'impérialisme étranger, ne laissent pas de préoccuper de nombreux camarades.

Il n'est en effet pas facile de bien systématiser la très grande différence entre la position marxiste sur cette question et les si nombreuses déviations de l'opportunisme envahissant qui, dans ses différentes manifestations, n'a laissé aucune place à la prise de position de classe, ouverte, face au capitalisme pleinement développé, à l'autonomie intégrale, toujours vaillamment défendue par notre courant, de la théorie du parti, de son organisation et des instances historiques et politiques dans le mouvement et dans le combat réel.

Pour clarifier les positions de cette nature nous avons eu de nombreuses fois recours à la méthode qui consiste pour nous à tracer les contre-thèses que nous combattons et qui sont au fond les mêmes depuis que le marxisme s'est formé et imposé. Aujourd'hui l'adversaire a pris des formes particulièrement flasques et sans contours nets ni solidité, et les coups qui lui sont portés s'enfoncent en lui sans le blesser. Ce facteur ne concourt pas peu à la phase d'égarement total que l'action de la classe ouvrière traverse partout.

Il est urgent d'éviter que quelques éléments bons et utiles se réfugient dans le rigidisme et dans les dualismes sans vie dont nous fîmes la critique dans l'introduction au rapport de Trieste, quand nous montrâmes également comment un tel simplisme systématique avait largement servi à diffamer la prise de position assumée nettement par la gauche communiste italienne et internationale dès l'immédiat premier après-guerre ; alors qu'il est d'un grand intérêt de montrer qu'une telle attitude critique et d'opposition résolue a eu des confirmations décisives, non pas par la popularité, mais par les événements historiques eux-mêmes.

Nous croyons donc utile de mettre en évidence comment le matériel du problème grandiose de la « double révolution », c'est-à-dire de la greffe du mouvement prolétarien sur la révolution démocratique (et nationale) bourgeoise, a été ordonné (en admettant qu'à une engeance semblable convienne un ordre explicite plutôt qu'un brouillard asphyxiant dans lequel tout contour net disparaît) par ceux qui veulent confirmer la défiance et le défaitisme de classe et admettre que la révolution proprement ouvrière a *raté tous les autobus* de l'histoire ; elle ne viendra plus, et même elle n'était qu'un simple mirage de l'époque romantique au cours de laquelle se souleva la classe héroïque par antonomase : *la bourgeoisie* à laquelle, dans le *Manifeste*, nous érigeâmes un monument, nous illusionnant pouvoir lui préparer un tombeau autrement plus grandiose, nous *croque-morts* qui avons fait faillite.

Notre « avocat du diable » (ainsi appelle-t-on, dans le langage commun, le prélat qui, dans les procès de sanctification, est chargé de défendre la thèse contraire à une décision qui paraît certaine, de réfuter les faits, les miracles aptes à prouver la sainteté du sujet) a donc la parole. Nous sommes donc pour la liberté de parole ? Oui, mais quand le contradicteur est puant nous lui disons ce qu'il a à dire.

L'histoire n'a pas d'exemple d'une révolution de la classe ouvrière qui n'ait pas *pris son élan* ni trouvé son appui dans une révolution bourgeoise, c'est-à-dire une révolution ayant explosé pour des revendications bourgeoises : indépendance nationale, liberté politique, égalité juridique des citoyens. Ainsi commence-t-il.

Le monde moderne affirme sa civilisation avec l'accession au pouvoir de la bourgeoisie ; c'est ce qui advient en général *avec le procès appelé « Révolution »*, c'est-à-dire avec la guerre civile, le renversement violent d'un régime, l'insurrection armée, la terreur contre le régime abattu, la dictature révolutionnaire. Ainsi poursuit-il.

Seule la liberté de réaliser les instances qui rendent possible la civilisation libérale moderne a la force de mouvoir les masses dans la bataille sociale armée. De tels événements historiques ne se produiront plus, une fois que toutes les revendications de la révolution libérale auront été conquises et que la période de lutte convulsive profonde sera passée, *par l'initiative des seuls travailleurs salariés* et par l'effet du facteur du contraste d'intérêt entre eux et les entrepreneurs, lequel s'exprimera en d'autres formes et se résoudra par d'autres voies (voyez les échos dans des études syndicales et économiques étatsuniennes très modernes de ces exceptions complètement dépassées).

La bourgeoisie et la force de ses propres instances peuvent *mobiliser* les classes moyennes, intellectuelles, les artisans, les paysans, les employés, etc. ; le prolétariat des entreprises, révolutionnaire, certes, mais comme *classe mobilisable* et non *mobilisatrice*, ne peut pas en faire autant contre la bourgeoisie. Ainsi celui auquel nous pourrions donner cent noms poursuit-il.

Une fois la civilisation capitaliste moderne partout systématisée, même avec d'autres cycles de guerres locales ou générales, et une fois épuisés les mouvements prolétariens que ces étapes auront déclenchés, *toutes les occasions historiques d'un pouvoir autonome du prolétariat*, d'une société économique non plus basée sur la propriété, l'entreprise et le marché *seront passées* et le cycle de cette grande illusion doctrinale, fille du dix-neuvième siècle, sera clos. Ainsi continue-t-il.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

21. LES PREUVES DU DIABLE

[Retour à la table des matières](#)

Notre adversaire sceptique, cynique, ictérique, se penche sur son dossier et déballe sa documentation.

Témoin Angleterre. Le prolétariat de ce pays n'a pas fait de révolutions après la révolution bourgeoise lors de laquelle il n'était pas un sujet historique, et on ne le vit pas donner la main à la décapitation du roi. Bien que ce fût à partir de ses conditions de vie que fut construite la théorie classique de l'inévitable révolution de classe, il n'a pas eu et n'a pas de partis révolutionnaires. Quand en 1848 les marxistes font l'éloge du mouvement chartiste, ils ne peuvent pas ne pas admettre qu'il s'agit d'une rébellion pour une révolution bourgeoise complète, conséquente, pour une « charte » plus bourgeoise.

Témoin France. Le prolétariat de ce pays s'est plusieurs fois battu avec une vigueur exceptionnelle. Mais il s'est toujours élancé à partir de la révolution bourgeoise et quand il a rompu avec la bourgeoisie et que celle-ci l'a brisé, il est resté longtemps à terre, les reins brisés. 1793 ¹⁹ : Babeuf lutte pour une égalité excessive, il tombe héroïquement dans le vide, même du point de vue marxiste il avait tort. 1831 : il advient la même chose dès que les ouvriers de Paris osent prétendre pouvoir faire autre chose que changer la monarchie réactionnaire en une monarchie bourgeoise. 1848-49 : même chose, avec la bourgeoisie aux mains ensanglantées jusqu'au coude quand les ouvriers veulent autre chose que la république bourgeoise. Ils assistent lâchement au coup d'État de Louis Napoléon ; c'est lui, et non eux, qui mobilise

¹⁹ Bordiga a peut-être voulu écrire 1797.

la plèbe. 1871 : ils se soulèvent pour sauver l'honneur national, mais à peine leur avant-garde constitue-t-elle un gouvernement de dictature de classe qu'ils sont encore balayés, tombant en héros, et ils ne relèvent plus la tête. La France n'aura pas de parti révolutionnaire, ni marxiste, puissant : en 1914, le prolétariat sombrera dans les instances chauvinistes hyperbourgeoises.

Témoin Allemagne. La classe ouvrière naissante, d'une certaine façon, entra en scène en 1848-49 aux côtés de la bourgeoisie avec laquelle elle ne partagea pas une victoire glorieuse mais une impuissance vaine. Par la suite, elle s'organisa de façon imposante avec pour résultat de transformer l'Allemagne en un pays capitaliste, sans jamais se soulever pour des objectifs propres qui iraient au-delà du suffrage universel ou de la chute des lois d'exception. En 1914 le socialisme allemand fut le frère ennemi du socialisme français. Après la défaite Berlin tenta, avec Charles et Rosa, sa Commune et le résultat fut le même : héroïsme, étranglement par la république social-démocrate. Le prolétariat était absent quand Hitler vint, il était absent lors de sa chute, au plus il est au service des bourgeoisies ennemies.

Témoin Italie. Condamnation par contumace pour les péchés trop nombreux qui consistent à singer le Risorgimento bourgeois et dans lesquels il est tombé de la façon la plus crasse (malgré son comportement généreux dans le premier après-guerre) avec la libération *partisane*. La cause est entendue.

Témoin Amérique. Capitalisme à cent pour cent, révolution et parti révolutionnaire à zéro à toutes les époques. Et en fait il n'y a pas eu de révolution bourgeoise et antiféodale qui échauffât le sang des travailleurs, et la guerre civile de 1866 ne put non plus le faire puisqu'il ne s'agissait au fond que d'une lutte acharnée entre deux moitiés de la bourgeoisie.

Témoin Russie (vive rumeur dans la salle, voix de récusation, d'accusation de faux). Ce prolétariat avait à enfourcher le plus puissant destrier de révolution antimédiévale qui n'avait jamais été entraîné durant des siècles d'histoire. Cette bourgeoisie qui « devait se mettre en selle » était une cavalière de farce. Ce fut alors la classe ouvrière, qui s'y était préparée lors d'une longue attente, qui fit la grande

et terrible chevauchée, qui passait obligatoirement par des guerres révolutionnaires et des exécutions de monarques, avec la dictature et la terreur, avec les Marat et les Robespierre. Le mythe avait dit qu'après cela le destrier de la révolution aurait sauté, en lançant des flammes par ses naseaux, par-dessus l'autre et terrible obstacle, qu'il aurait commencé la révolution ouvrière dans son élan magnifique que l'histoire lui avait offert ; mais à son bond tout l'Occident prolétarien devait se lever pour charger à mort le capitalisme. Et aujourd'hui ce dernier est sur pied.

Les conclusions que l'on déduit de cela sont au nombre de deux, nous crie le diabolique contradicteur que nous avons invoqué :

Premièrement : la révolution de Marx a vaincu en Russie par la seule voie que l'histoire admet ; reconnaissez en elle votre économie, votre société, la fille de la véritable, de la Sainte Révolution.

Deuxièmement : la deuxième des deux révolutions gît abattue. Le saint n'est pas le saint. La Russie est pleinement capitaliste : elle n'aura plus besoin de révolutions bourgeoises. Conforme à la conclusion de l'histoire, une révolution n'y explosera plus jamais. Le procureur fourchu a conclu. Le public murmure que notre cause est perdue.

Non : *dans la suite de notre reconstruction historique*, nous rejetterons la première conclusion parce qu'en Russie il n'y a ni pouvoir prolétarien ni socialisme. Mais nous rejetterons également la seconde. Là et partout, le marxisme n'étant pas une régurgitation de quarante-huitardisme, mais une énergie révolutionnaire autochtone, la mort du capitalisme bourgeois *sera une mort violente*, révolutionnaire par le fer et par le feu.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

22. CONSIGNE D'ENGELS SUR LES CHOSES RUSSES

[Retour à la table des matières](#)

Vous avez entendu, dans l'*advocatus diaboli* qui parla à la fin du chapitre précédent, un prince du tribunal historique. Il serait vain d'espérer lui répondre avec un énoncé rigide et mystique des canons de la foi. Couper le cordon ombilical qui relie la révolution prolétarienne à la révolution bourgeoise, pour que la première vive toute seule, n'est pas une opération qui s'accomplit dans la « conscience » de l'homme de parti politique, c'est l'histoire qui accomplit cet acte : la vitalité de la fille et la mort en temps opportun de la mère ; le fait que cette dernière ne réussisse pas à faire comme Saturne et à manger ses propres enfants pour éviter de leur céder la place, dépendent des lieux et des époques. Rhéa, la femme de Saturne, le roula en lui faisant avaler de gros cailloux enveloppés de sauce tomate.

Notre adversaire, auquel nous avons concédé une clarté qu'il n'atteint pas par ses seules forces, et qu'il ne peut jamais atteindre, veut faire à nouveau le coup de Saturne, couper en temps opportun le cordon et faire le nœud de son côté en chantant le *miserere* sur le cadavre exsangue du petit enfant de la révolution communiste. Nous lui répondrons comme nous devons le faire, et un jour nous ferons le nœud de notre côté ; mais la solution ne consistera pas à couper n'importe où, n'importe comment et *quandocumque* (c'est-à-dire en n'importe quel moment), à l'aveuglette.

Le domaine russe est un cas désormais crucial de ce dur conflit. Nous, qui ne prétendons pas travailler avec un matériel original, ni construire de la base au sommet un traité de bibliothèque, mais qui

faisons œuvre de parti en nous lançant dans toutes les directions, nous avons commencé la confrontation avec la remise en ordre de tout ce que contient l'équipement du parti dans la phase Marx-Engels, et nous sommes arrivés, en utilisant cet arsenal, à la réserve finale de munitions puissantes et bien conservées : l'écrit de Frédéric Engels *La question sociale en Russie* ²⁰.

Un tel écrit ²¹ remonte à 1875 et fut préparé en commun et en total accord avec Marx, sur la base d'une lettre célèbre qui répondait à des questions russes. Engels le republia en 1894, et sentit le besoin de le doter d'un appendice de la plus grande importance. Les réponses du marxisme aux questions sur le futur se présentent toujours sous forme d'*alternative*. Elles contiennent un *si*. *Si* vous, chiens de bourgeois, allez en enfer, ce sera au moyen de la dictature et de la terreur, et non pas de la légalité et de la paix. Les certitudes sont les certitudes négatives : si le prolétariat est assez couillon pour vouloir construire le socialisme par voie pacifique et constitutionnelle, alors il sera baisé. Et cela est vrai pour tous les exemples comme pour celui qui est pour nous fameux : la Russie abrégera le chemin au communisme *SI* la révolution prolétarienne se produit en Europe.

Alors ne croyons-nous pas avec une foi inébranlable en le caractère *certain* de la révolution prolétarienne ? C'est toujours la même façon de poser la question ! Dans cent passages nous la disons certaine sur la base d'une hypothèse commune à l'adversaire : que continue le développement des forces productives dans les formes capitalistes et à l'intérieur de l'enveloppe capitaliste qui devra en un tel cas éclater. Mais toute prévision est conditionnée. Tous les anciens oracles se lisent de deux façons : et nous, nous ne prétendons jamais prononcer des oracles. La prophétie n'est pas pour l'imbécile. Et par imbécile on n'entend pas celui qui a reçu peu de cervelle en héritage mais celui

²⁰ Bordiga traduit le titre de ce texte d'Engels : Les choses sociales de la Russie, ce qui explique le titre de ce paragraphe 22.

²¹ On trouve une traduction du texte d'Engels dans les Cahiers de l'I.S.E.A., tome III, n°7, juillet 1969, Économies et Sociétés, « K. Marx, F. Engels, Écrits sur le tsarisme et la Commune russe », cités plus haut, sous le titre *La question sociale en Russie*, pages 1335 et suivantes avec la Postface de 1894 que Bordiga appelle Appendice. Rubel a également publié dans ce même numéro un autre texte important d'Engels de 1890 *La politique extérieure du tsarisme*.

qui est englué dans le déterminisme d'intérêts de classe, et même de classe dont *il n'est pas* membre. Dévoilons donc, ô Œdipe, cette nouvelle vérité masquée !

En 1875 on avait considéré comme possible une marche rapide au socialisme en Russie à partir d'une hypothèse historique claire : chute du despotisme tsariste et chute du capitalisme occidental, chutes non pas « déphasées », mais contemporaines.

Aux deux données traditionnelles : fonction contre-révolutionnaire de l'État autocratique russe en Europe - tant envers les révolutions libérales qu'envers les révolutions socialistes - et imminence d'une révolution libérale contre le tsarisme, on ajoutait un troisième thème qu'Engels se mit à étudier : possibilité de souder en Russie les survivances du communisme primitif et l'avènement du socialisme prolétarien moderne.

En 1875 la soudure apparaît encore possible, accompagnée du SI répété. En 1894 cette possibilité positive opposée au développement du capitalisme en Russie (déclaré pourtant *enfer* capitaliste) apparaît moins probable. Engels l'affirme.

Aujourd'hui, en 1954, cette possibilité a disparu parce que la « condition nécessaire » a disparu. L'État tsariste a été détruit et désintégré totalement. Les États capitalistes sont solidement au pouvoir dans tout l'Occident.

Si nous avons *raccourci*, ou directement *sauté* le capitalisme, l'oracle marxiste aurait été clairement mis en défaut. Nous n'avons rien raccourci du tout. C'est l'Europe et non la Russie qui est en faute.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

23. LE TRAVAIL INGRAT

[Retour à la table des matières](#)

Avec la préface de 1894, Frédéric Engels veut presque justifier le faible apport du marxisme classique aux questions russes :

« Le dernier article ‘‘La question sociale en Russie’’, sorti lui aussi en 1875 comme opuscule séparé, ne pouvait pas être réimprimé sans un appendice plus ou moins long. La question de l’avenir des *communes agricoles russes* occupe plus que jamais tous les Russes qui ont à cœur le développement économique de leur pays. Parmi les socialistes russes, la lettre de Marx citée par moi a reçu les interprétations les plus variées. Encore récemment il m’est parvenu de plusieurs côtés la demande de Russes d’exprimer mon point de vue sur cette question. Je m’y suis longtemps refusé parce que je sais trop bien combien ma connaissance des particularités des conditions économiques de la Russie est insuffisante : comment puis-je préparer le troisième volume du *Capital* et, dans le même temps, me consacrer à l’étude de la littérature véritablement colossale dans laquelle la Russie, comme Marx aimait à dire, fait, avant de mourir, son inventaire ? Maintenant la réimpression de *La question sociale en Russie* est ardemment désirée et cela me contraint, en complétant ce vieil article, de tirer certaines conclusions de l’analyse historique comparée de la situation économique actuelle de la Russie. Ces conclusions *ne sont pas entièrement favorables* à un grand avenir de la commune russe, elles cherchent cependant à confirmer la thèse selon laquelle l’effondrement prochain de la société capitaliste en Occident mettra également la Russie dans la condition d’*abrégé* sensiblement le passage, qui désormais est rendu *inévitables*, à travers le capitalisme ».

Londres 3 janvier 1894.

Le résultat que l'auteur annonce ici se trouve développé à fond dans l'appendice de 1894 ; pour le moment nous suivrons l'écrit dans la rédaction de 1875. Engels, après avoir enlevé de l'édition en opuscule séparé la partie personnelle de sa polémique d'alors avec le Russe Tkatchev, de tendance bakouninienne, prend évidemment comme point de départ la première des thèses marxistes sur la fonction politique de la Russie en Europe. Qu'il nous soit encore permis de citer : « Le développement de la situation russe revêt une énorme importance pour la classe ouvrière allemande. L'empire russe d'aujourd'hui forme - comme les années 1848 et 1849 l'ont montré de façon évidente - le dernier rempart de la réaction dans l'Europe occidentale. L'Allemagne ayant omis de provoquer une insurrection en Pologne et de frapper le tsar sur le terrain de *la guerre* en 1848 (comme la *Neue Rheinische Zeitung* l'avait demandé depuis le début), ce même tsar put, en 1849, écraser la révolution hongroise qui était parvenue jusqu'aux portes de Vienne, s'ériger en juge suprême entre l'Autriche, la Prusse et les petits États allemands à Varsovie en 1850, et rétablir le vieux Bundestag (aujourd'hui l'Amérique l'a rétabli ! Selon notre théorie nous sortons d'un siècle qui n'a rien changé !). Il y a quelques jours encore, aux débuts de mai 1875, à Berlin, le tsar russe a reçu, exactement comme vingt-cinq ans environ auparavant, l'hommage de ses vassaux et a démontré qu'il était toujours l'arbitre de l'Europe ».

Arrivé à ce point, on répète le théorème décisif : « *Aucune révolution ne peut vaincre définitivement en Europe occidentale tant que l'État russe actuel subsiste à côté d'elle*. Mais le voisin le plus proche de cet État russe est l'Allemagne : il revient donc à l'Allemagne de subir le premier choc des armées de la réaction russe. La chute de l'État russe, la dissolution de l'empire russe, est l'une des conditions préliminaires de *la victoire du prolétariat allemand* ».

L'adverbe *définitivement* a été mis par Engels en pensant à la victoire momentanée de la Commune de Paris. Derrière la Troisième républicaine, on trouvait les Prussiens de Bismarck et derrière ceux-ci les cosaques d'Alexandre. Une fois l'État russe tombé en 1917, la Commune de Berlin surgit à la fin de 1918 ; le bourreau d'alors, que nous connaissons mais qu'Engels ne pouvait pas connaître, est la social-

démocratie dégénérée qui avait trahi. Le tailleur de jarrets d'aujourd'hui est la vague de l'opportunisme stalinien. Le capital gouverne l'Europe, le prolétariat sert et gît abattu. Nous avons ainsi laissé refroidir le cadavre chaud du tsar exécuté.

Et voici d'autres paroles formidables qui annoncent ce qui arrivera dans 42 ans : « Mais il n'est pas nécessaire que cette ruine (de l'État russe) soit *absolument* provoquée du dehors, même si une guerre externe *pourrait grandement l'accélérer*. *Au sein même* de l'empire existe des facteurs qui travaillent activement à sa ruine ».

Avec cette observation nous marchons drapeaux entièrement déployés contre la thèse affirmant que le matérialisme historique et la lutte de classe cessent d'être valides aux frontières de la Moscovie. Engels passe en revue ces ennemis intérieurs. Il part des Polonais qui tentent de réaliser une révolution nationale et bourgeoise. Il affirme de façon suggestive le lien entre la révolte en Pologne et la révolution en Europe, y compris la révolution prolétarienne (thèse si chère à Marx). 1812 : Napoléon I^o trahit la Pologne en signant la paix avec le tsar vaincu ²² et il se consacre (oh génie !) aux dieux infernaux de la contre-révolution. 1830 et 1846 : la monarchie « bourgeoise » de France en fait autant puis elle tombera en 1848. 1856 (paix après la Crimée) et 1863 (insurrection de Varsovie) : le second Empire trahit lui aussi les Polonais, il s'écroulera à Sedan. 1875 : l'auteur fustige les radicaux bourgeois de France de l'époque qui instituent, depuis lors, l'alliance historique avec la Russie pour la *revanche* ²³ ; elle dura jusqu'à 1914 et elle est, voyez-vous ça, un prurit implacable qui n'est pas encore calmé.

Mais il faut en venir au cœur du problème : celui des forces et classes internes de Russie qui se lèvent contre le pouvoir des tsars.

²² Il semble que ce fut plutôt en 1807 que Napoléon I^o signa à Tilsit la paix avec le tsar défait et que c'est justement en 1812 qu'il rompit cette paix et envahit la Russie.

²³ En français dans le texte.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

24. TABLEAU SOCIAL DE LA RUSSIE

[Retour à la table des matières](#)

« Depuis des siècles, la grande masse du peuple russe, les paysans, végétait d'une génération à l'autre en une espèce de léthargie privée d'histoire, et le seul changement qui interrompait peut-être cette existence vide consistait en des révoltes isolées et infructueuses, suivies de nouvelles oppressions de la part de la noblesse et du gouvernement.

Le gouvernement russe lui-même, en 1861, mit fin à cette absence d'histoire avec l'abolition de la servitude de la glèbe, qu'il était impossible de différer encore longtemps, et l'exemption du tribut en travail - mesure appliquée avec une ruse tellement raffinée qu'elle entraîna la ruine de la majorité tant des paysans que des nobles. La situation même dans laquelle se trouve aujourd'hui le paysan russe le met en mouvement - un mouvement qui n'en est, certes, qu'à ses débuts, mais que les conditions économiques toujours plus intolérables des masses rurales doivent nécessairement promouvoir avec une force irrésistible. Le mécontentement sourd des paysans est aujourd'hui une réalité avec laquelle tant les gouvernants que tous les partis d'opposition sont contraints de compter. »

Un personnage dont on parlera par la suite avec profusion arrive donc sur la scène : le paysan russe. Il se présente comme la plus grande force d'opposition au tsarisme. Et l'on a encore tenté d'exalter les différences entre les révolutions advenues en Europe et la révolution à venir en Russie. Cependant, même en France et ailleurs, la révolution antiféodale a vu la population des campagnes en lutte pour secouer la servitude de la glèbe qui pesait sur elle ; mais le centre

d'une telle révolution a été les villes et les grandes capitales ; la bourgeoisie urbaine, le tiers état classique - patrons de manufacture, bourgeois, marchands, boutiquiers et avec eux fonctionnaires, intellectuels, étudiants, gens des professions libérales - ont été la force entraînante, le cerveau et même le bras de la révolution ; derrière ces catégories, mais bien vite en première file, viendront les travailleurs salariés des faubourgs où l'on est en train d'implanter les grandes usines modernes.

Les objections à propos de la Russie dont nous avons plein les oreilles ne sont pas récentes, et ce sont toujours celles de Tkatchev à Engels : chez *nous il n'y a pas de prolétariat urbain*, ... nous n'avons pas non plus de bourgeoisie... Les travailleurs russes sont des travailleurs agricoles et comme tels non pas des *prolétaires* mais des *propriétaires*... Ils devront combattre uniquement contre la *force politique*, l'État... : puisque chez nous, la force du capital est encore en germe...

Toutes ces considérations devaient conduire, comme cela advint chez de nombreux écrivains politiques russes, à dire que le temps d'une lutte de classe prolétarienne n'était pas encore venu et que ce seront les paysans qui feraient la révolution constitutionnelle et libérale : cette dernière différera de celles d'Occident parce qu'elle partira des campagnes et non des villes industrielles. Parce qu'en outre, et comme nous l'avons déjà noté, il y a encore un grand absent : la classe « artisanale » des villes avec ses corporations importantes, classe qui en Italie, dans les Flandres, en France et en Allemagne contesta aux nobles le pouvoir et l'administration publique des communes et de la campagne des alentours, classe dont les membres, délivrés par la révolution des liens corporatifs, se retrouvèrent dans le secteur capitaliste ou dans le secteur salarié, dans les deux cas avançant de façon décidée vers les positions subversives de l'époque.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

25. RÉVOLUTION DE PAYSANS ?

[Retour à la table des matières](#)

Au contraire Tkatchev, et il n'est pas le premier, en traçant les grandes lignes de cette révolution des paysans, ne se limite pas à lui fixer les objectifs libéraux des révolutions bourgeoises occidentales, mais il lui donne un contenu social, socialiste.

« Il est clair que la situation des paysans russes après leur émancipation est devenue intolérable » écrit Engels à un certain point, « et que, ne serait-ce que pour ce seul motif, une révolution se prépare. Le problème est seulement celui-là : Quel peut être, quel sera le résultat de cette révolution ? Dire que ce sera une révolution sociale est une tautologie. Toute véritable révolution est une révolution sociale parce qu'elle porte au pouvoir une nouvelle classe sociale et lui permet de modeler la société à sa propre image. Mais il veut dire que ce sera une révolution *socialiste* qui introduira en Russie, avant que nous n'arrivions à l'obtenir en Occident, la forme sociale à laquelle le socialisme européen occidental aspire (vite une grande carte d'adhésion du Kominform ²⁴ pour monsieur Tkatchev pour l'année nouvelle !), et cela en présence de rapports sociaux dans lesquels tant le prolétariat que la bourgeoisie n'existent que sporadiquement et en un degré de développement très faible. Tout cela est possible parce que les Russes sont, pour ainsi dire, le peuple élu du socialisme et possède l'*artel* et la propriété commune de la terre ».

²⁴ Bureau d'information, le Kominform avait été créé en 1947, après la dissolution du Komintern en 1943, il fut lui-même dissous en 1956, son périodique avait pour titre « Pour une paix stable, pour une démocratie ouvrière ! »

Nous sommes donc arrivés au point où l'analyse de cette forme sociale du communisme de village, du *mir*, est nécessaire, et nous devons, avec Engels, en discuter.

Pour cela nous devons un moment laisser la schématisation des classes sociales dans la Russie de l'époque d'Engels, et revenir à des stades beaucoup plus anciens. Mais avant, voyons, avec le texte, quand cette question a été soulevée pour la première fois.

« La propriété communiste des paysans russes fut *découverte*, en 1845, par le conseiller prussien du gouvernement Haxthausen, et claironnée dans le monde entier comme une véritable merveille quoique Haxthausen eût pu en trouver de nombreuses survivances dans sa patrie d'origine, la Westphalie et, comme fonctionnaire d'État, il avait l'obligation de les connaître à fond. Par lui, Herzen, quoique propriétaire russe (l'un des premiers libéraux antitsaristes), apprit que ses paysans possédaient leur terre en commun et il en tira un motif pour représenter les paysans comme les porteurs véritables du socialisme, des communistes, en face des ouvriers de l'Occident européen pourri et décrépi pour lesquels le socialisme était une préoccupation artificielle »

Engels n'a pas tort de se moquer de ce socialisme de loterie. Mais encore une fois nous voudrions noter que nous ne sommes pas ici en présence de science pure mais de théorie militante de parti. Dans le vif de la polémique ardente entre propriété privée et revendications collectivistes qui remplit l'Europe de ces décennies ; pourvu que l'on n'abandonne pas, même un moment, le nouveau terrain anti-utopiste sur lequel Marx a transposé la bataille pour le communisme, tout élément qui démontre que la possession privée n'est pas naturelle, n'est pas une vérité éternelle ou l'impératif de la sagesse suprême, mais qu'il y a vie, histoire et réalité sans l'institution méphitique de la propriété des temps modernes, est un élément précieux et vital. L'idée stupéfiante d'un saut par dessus le cadavre du tsar et le capitalisme avorté, du *mir* du village au communisme international, vaut peu en tant que science mais énormément en tant que propagande. On a donc eu raison de lancer dans toutes les phases cette idée comme une fusée incendiaire, à condition cependant de ne pas envoyer au pilon notre doctrine intégrale du cours historique, de contrôler sans illusions,

comme Lénine nous l'enseigne dans chacune de ses paroles, cette course panique des paysans vers la révolution que l'histoire soulève par vagues.

Et il sera bon, chaque fois que nous aurons affirmé de façon réaliste que passer par le capitalisme est nécessaire et qu'il est donc utile en certains cas d'y arriver le plus vite possible, il sera hygiénique, tonifiant et surtout prophylactique d'ajouter (avec la certitude tranquille du technicien qui a, avec succès, acheminé dans un égout rationnel les liquides fécaux) : la société n'a jamais vu et ne verra jamais rien de plus écœurant et de plus puant que lui.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

26. CRITÈRES DU MATÉRIALISME HISTORIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on ne doit pas comparer la culture collective du sol de la part de groupes, culture encore existante en Russie dans les temps modernes, avec l'exigence prolétarienne de diriger de façon communiste la production des biens manufacturés et des denrées agricoles selon des définitions terminologiques formelles et le jeu de « catégories » absolues, mais si l'on doit au contraire appliquer correctement la dialectique matérialiste, il faut se demander quelles furent les conditions du milieu physique et du développement des branches de l'espèce humaine qui déterminèrent ce type spécial d'organisation rurale de la société, en opposition à d'autres.

Ce n'est pas le hasard ni les consignes mystérieuses de divinités tutélaires des races particulières, ni même les empreintes typiques indéfinissables présentes dans le sang et qui se transmettent au sein de groupes ethniques isolés, qui doivent expliquer la raison des différents

rapports sociaux qui existaient sur l'arrière-fond commun d'une économie productive à prépondérance agricole, à l'exemple des États de l'antiquité classique méditerranéenne culminant dans l'empire romain, puis dans l'organisation féodale propre aux peuples germaniques qui se répandirent dans l'Europe centrale et continentale nordique et enfin dans l'organisation originelle (celle qui maintenant nous intéresse) des occupants du domaine grand-slave.

Nous n'entendons développer aucune analyse spécifique au moyen de matériaux complexes, mais seulement ordonner, pour une meilleure intelligence, les concepts de base.

Dans ces trois systèmes historiques nous avons, à des niveaux chronologiques différents, des points de départ communs qui s'érigent sur l'état sauvage des races, l'état barbare inférieur et supérieur, le passage du nomadisme habituel de groupes qui ne connaissent pas d'autres activités productives que la pêche, la chasse, la récolte de fruits spontanés de la végétation à la première fixation des hommes sur des établissements fixes, avec la naissance de l'élevage puis de la culture agricole cyclique de la terre. Selon notre conception, les éléments relatifs aux conditions matérielles doivent être suffisants pour expliquer les cours évolutifs différents des types d'organisme social.

Un premier élément est le climat plus ou moins doux et favorable à la vie et à la multiplication de l'espèce. Un deuxième, la nature géologico-chimique du terrain et son aptitude à produire en des périodes données des aliments et des denrées en nombre suffisant. Un troisième, l'importance et la croissance de la population en rapport à la terre disponible pour elle.

La première activité productive de l'homme n'est pas en effet la culture de la terre à des fins agricoles productives. Le sauvage connaît déjà la préparation d'ustensiles qui lui sont nécessaires pour la pêche, la chasse, la guerre avant ceux qui lui servent à cultiver la terre. Le peuple nomade, même à des époques relativement récentes, quand il part piller d'autres communautés organisées, ou également le peuple commerçant primitif dont on ne manque pas d'exemples, a besoin de savoir construire ses moyens de transport : chars, pirogues, bateaux, et il a donc une production d'objets manufacturés avant d'avoir une pro-

duction de denrées agricoles. Ceci n'empêche pas que, en voulant partir des premières formes historiques jusqu'à la fin de la barbarie, nous pouvons considérer que les formes de production qui nous intéressent, avec les superstructures sociales et politiques correspondantes, s'appuient sur la culture et l'exploitation de la terre, et nous devons montrer sur une telle base comment les différentes conditions du milieu déterminent les différents types d'organisation et de cycles évolutifs : et ceci en prenant constamment en compte des données absolument quantitatives comme le rapport entre le nombre des composants du groupe humain et l'étendue de la terre utilisable.

Les trois types que nous avons rappelés dans ce schéma sommaire se distinguent nettement, à première vue, selon ce point de vue. Dans le domaine méditerranéen on a un climat particulièrement doux et loin des extrêmes météorologiques, particulièrement sur les côtes des péninsules septentrionales (Asie Mineure, Grèce, Italie), très favorable à la vie des premiers hommes et à l'augmentation des populations, préservées des graves oscillations climatiques et d'autres causes destructives. L'origine géologique des terrains, avec les mélanges des sédiments, les soulèvements, les faits volcaniques, les rendent chimiquement riches et favorables à toute végétation, flore et faune ; la configuration des terres, des mers et des golfes facilite toutes les communications. De mille façons et pendant des millénaires, les groupes qui rejoignent les rives de cette mer intérieure bienheureuse tendent à s'y établir de façon permanente et leur importance numérique tend à augmenter sans cesse.

Ces conditions, qui ont été présentes de façon analogue sur d'autres mers de la zone tempérées de la planète, la mer de Chine, celle d'Indochine, le golfe du Mexique, ont généralement rendu plus rapide l'apparition de sociétés très avancées dans la technique productive et dans tout ce qui en découle : ce que nous appelons civilisation.

Sur cette trame de conditions physiques et statistiques un type très évolué d'organisation productives s'édifie rapidement, il va des républiques grecques à la construction puissante de l'empire romain.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

27. AGRICULTURE STABLE ET FORMES POLITIQUES

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'abc du matérialisme historique, on trouve l'observation évidente que le nomadisme ne peut cesser et être remplacé par l'exploitation cyclique d'une même étendue de terre assez fertile que lorsque les travailleurs-consommateurs peuvent jouir d'une sécurité totale qui leur assure un séjour sans perturbation des semailles à la récolte. La répétition dans le même lieu du même cycle pendant plusieurs années et pour ainsi dire pendant une période indéfinie est par la suite conditionnée par la possibilité de savoir conserver à la terre « vierge », dépositaire d'une masse de substance organique ayant une origine lointaine, accumulation datant d'un premier défrichage, une fertilité et un rendement permanents. Ceci est possible quand le nombre des hommes qu'elle doit nourrir n'est pas excessif et quand la technique agricole est suffisamment efficace ; si ces conditions sont absentes la population dont il est question devra partir ou dépérir. Le nomadisme reprendra, comme dans les histoires fabuleuses des peuples qui migrèrent.

Les causes qui font obstacle au séjour d'une tribu « colonisatrice » peuvent ensuite être des causes géologiques, des variations de climat, des cataclysmes, une faune de bêtes féroces ou la disparition d'espèces animales utiles, et ainsi de suite.

C'est un long drame que nous réduisons en formules, celui du passage du type humain vivant en hordes mobiles à celui du type humain avec établissements fixes.

Dans l'œuvre classique d'Engels sur l'origine de la famille, de la propriété et de l'État dans laquelle nous avons tant de fois puisé (voyez entre autre les comptes rendus de la réunion de Trieste) la preuve fut donnée que les premières *gentes* stables n'eurent pas besoin de propriété divisée du sol, et par conséquent elles n'eurent ni famille ni État.

Il s'agit du fameux communisme primitif du sol qui était évidemment conditionné par les exigences physico-naturelles et par une exigence sociale : que les autres gentes communistes fussent assez éloignées pour éviter sur le territoire des contestations possibles à propos des produits et des habitants. Dans une telle société tous consommaient en commun ce qu'ils avaient produit en commun, il n'y avait donc pas de classes sociales, et il n'y avait pas d'État puisque pour nous, de façon élémentaire, il y a État dès qu'il y a organe pour la domination d'une classe sur l'autre.

Ceci ne signifie pas de manière absolue qu'il n'y avait aucune division des tâches ni aucune hiérarchie. Même si nous remontons avant la fixation à la terre de la horde errante, il est clair que le groupe de nomades pêcheurs, chasseurs, et même déjà pasteurs, ou carrément prédateurs aux dépens des tribus et des peuples sédentaires, ne peut pas ne pas avoir un *pilote* qui choisisse les routes, en ce sens un expert qui soit chef, qui ne peut pas être un simple doyen, ou une doyenne, du groupe, pour la partie physique de ses fonctions. Nous disons cela parce que dans le but de critiquer la hiérarchie sociale moderne il n'est pas nécessaire d'idéaliser outre mesure un semblable « âge d'or ». La thèse qui nous intéresse est que la famille, l'État, la propriété individuelle de la terre, ne sont pas des conditions éternelles, mais des faits historiques contingents et que l'on peut vivre de la culture de la terre sans avoir besoin de la fractionner en possessions familiales isolées, à l'intérieur des limites desquelles on travaille, on récolte, on mange.

Ce qu'il faut ce sont les conditions de stabilité et de sécurité et historiquement - nous devons en arriver là - ces deux problèmes de stabilité et de sécurité trouvent des solutions bien différentes.

Très vite, dans l'humanité historique civilisée, ces solutions sont des solutions de force et donc des solutions d'État et de classe. Nous

devons donc voir quelles sont les formes organisées dans ces trois modèles que nous appelons de façon commode - nous, comme on le sait bien, les créateurs dilettantes de schémas typiques ! - latin, germanique et slave.

Dans l'organisation romaine le paysan romain qui travaille la terre est défendu de tout envahisseur et prédateur par une milice d'État permanente. Mais, si pour un moment nous ne parlons pas des esclaves, présents surtout dans les villes et les terres métropolitaines, le légionnaire et le paysan sont une seule et même personne. Au fur et à mesure que le type d'une organisation développée, installée dans le jardin méditerranéen, fleur de la terre, conduit à une augmentation des populations, l'empire se dilate à la périphérie sur des espaces habités par des peuples clairsemés, nomades, ou même sédentaires et libres, il assigne des terres à ses légionnaires qu'il transforme en colons, éduque les indigènes et les oblige à vivre avec sa technique et son « droit » foncier qui permet de *vivre plus à l'étroit*. Voilà la forme productive agraire latine classique, base suffisante sous condition de stabilité et de force politique pour une gamme très riche d'autres activités humaines, reposant cependant sur le travail sous-rémunéré de la classe des esclaves.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

28. FORME GERMANIQUE ET RÉVOLUTION CHRÉTIENNE

[Retour à la table des matières](#)

Les forces dissolvantes de cette organisation immense furent d'une part la révolution interne des esclaves - qui se revêtit de l'idéologie chrétienne de l'égalité morale entre les hommes et de l'interdiction de posséder des hommes en propriété - et les oppositions entre la classe des riches propriétaires fonciers et mobiliers et celle des libres colons, et d'autre part la pression des « barbares » refoulés au-delà de la frontière et mis à leur tour en mouvement par l'accroissement de leur nombre, par l'insuffisance tant qualitative que quantitative de leurs anciens lieux d'implantation et par leur infection par de plus grands besoins et par des appétits « contagieux » transmis sur les marges de l'Empire, d'Occident et d'Orient.

Ces peuples tendaient à un autre type d'organisation stable sur la terre qui est l'embryon de l'organisation féodale à laquelle Rome dut par la suite se soumettre.

Si la « civilisation » de nos adversaires était une valeur absolue, on pourrait parfaitement comparer le Moyen Âge chrétien féodal et l'antiquité gréco-romaine. La gamme des activités humaines techniques et même culturelles sembla pendant de nombreux siècles s'être restreinte même si la pensée bourgeoise moderne a banalement exagéré sur ce point. Mais les marxistes, qui n'ont pas de telles faiblesses, peuvent bien *voter* pour le monde classique en ce qui concerne la philosophie, la science, l'art, le droit et pour le monde chrétien en ce qui concerne la *dialectique sociale*. De ce point de vue, le heurt contre l'immense État de Rome des hordes barbares et du Messie sémite,

descendant d'une série d'autres grandes « civilisations », fut bien une révolution.

Les peuples d'Europe centrale-septentrionale vivent dans des conditions bien différentes. Climat rigoureux qui, s'il se prête à la pêche et à la chasse, est beaucoup plus défavorable que le climat méditerranéen à la végétation naturelle et agricole. De grands espaces continentaux et distants des côtes qui, malgré le cours des fleuves, contribuent à retarder, avec les communications, l'évolution de la technique productive. Le climat n'est pas favorable mais les terrains sont toutefois de fertilité moyenne parce que le colossal massif montagneux du centre assure aux plaines des eaux courantes et le chimisme de sédiments utiles : forêts des plaines et des montagnes s'étendent partout et les espaces arides et les steppes ne l'emportent nulle part. Ce milieu naturel, avant que de siècle en siècle l'homme ne sache le transformer, est adapté à une densité d'habitants moyenne et favorise modérément l'installation en établissements stables d'une population assez peu importante. On ne peut obtenir les grandes agglomérations des rives chaudes de la Méditerranée (ou d'autres mers méridionales) et les tribus déjà nomades s'installent en général dans des petits villages.

La forme de l'État qui prend ici la place du premier communisme primitif sur la terre n'assumera pas le caractère puissamment unitaire et central qu'il eut dans l'Empire. Les groupes d'agriculteurs auront besoin, pour pouvoir travailler dans leurs établissements fixes, d'une protection contre les autres peuples et groupes encore nomades et agressifs, et ils seront contrôlés par une classe de soldats à la tête desquels se trouvera le seigneur féodal, dans toute une ramification de petits pouvoirs, presque des petits États sur lesquels peu à peu, et de façon très diverses, s'élèveront des engrenages, toujours cellulaires et fédéralistes, qui ne tendront à faire renaître l'État unitaire, théoriquement restaurateur du type juridique romain, que lorsque, à l'époque bourgeoise, la production et l'économie terriennes ne seront plus fondamentales et que l'emportera l'économie manufacturière.

Nous ne voulons pas nous étendre autrement sur les différences entre ces deux types sociaux, qui sont deux types d'organisation stable et sédentaire d'une société agraire et qui, à leurs époques historiques

respectives, utiliseront une technique, un outillage et un équipement non dissemblables. Les différents milieux de leurs établissements et les vitesses différentes d'accroissement de la population et de développement d'une forme à l'autre auront produit ces caractéristiques très différentes dans les superstructures politiques qui furent engendrées. Centralisme latin, fédéralisme germanique. Esclavagisme latin, franchise-servitude germanique. Armée d'État latine, petites milices nobles germaniques. Paganisme latin, christianisme germanique. Culte latin de la beauté et de la joie, culte médiéval du renoncement et de l'ascétisme.

Tout ce tourbillonnement des hautes valeurs de l'esprit, pour nous pauvres et squelettiques matérialistes, est apparu à cause de quelques *chiffres* : température, teneur en humidité, élaboration géologique du potassium, du phosphore, de l'azote en quantités données ; degré de développement de la matière organique végétale et animale dans les mêmes conditions ; effet de la totalité sur l'évolution de l'animal-homme quant à la durée de vie, probabilité de trouver des aliments et fécondité conséquente ainsi qu'indice de l'excès des causes de survie et de reproduction sur les causes de stérilité et de mort, et ainsi de suite. C'est ainsi, même si cela ne vous plaît pas, messieurs les bourgeois.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

29. FORME SLAVE D'ORGANISATION DE LA TERRE

[Retour à la table des matières](#)

Nous grefferons sur ce troisième type, après l'avoir brièvement différencié socialement et historiquement des deux autres, la critique fondamentale d'Engels de la vitalité historique de la communauté agraire russe et de la prétention consistant à affirmer que cette dernière puisse déboucher dans le socialisme tel que nous l'entendons, dans le communisme post-capitaliste. Ce troisième domaine est plus continental et plus tourné vers l'intérieur que le deuxième dans la mesure même où ce dernier était plus continental et plus tourné vers l'intérieur que le premier. Les étendues immenses entre des mers très lointaines sont également privées du voisinage de toute montagne digne de ce nom, de telle sorte que des hivers rigides alternent avec des étés torrides et arides. La mer et le découpage de la croûte terrestre en fonction de l'altitude sont les deux grands volants de compensation pour les cycles de la vie organique ainsi que pour la vie humaine qui demanda au milieu, et selon les époques, de la chaleur, mais pas trop, du froid, mais pas trop, un temps sec, mais pas trop, de l'humidité, mais pas trop. À ces conditions tacites au frémissement du chimisme organique et à la poussée de la vie, le milieu de notre troisième zone, la zone grand-slave, répond généralement : non !

Au contraire de la situation méditerranéenne opposée à l'extrême, c'est-à-dire une mer au milieu de tant de tant de terres, nous avons une terre immense et plate au milieu de nombreuses mers très lointaines à tel point qu'il faudra de nombreux siècles pour savoir si elles communiquent entre elles et comment elles le font. Cette morphologie et cette simple topologie suffisent à expliquer la lenteur du développement

sans compter la *physiologie*, le terme étant compris également au sens inorganique, de cette contrée géographique.

Il est totalement inutile de s'étendre sur la description de la terre russe quant à sa fertilité sur laquelle nous devons revenir. Exceptée une bande le long de la Mer Noire, cette extrémité de la Méditerranée, la fertilité est minime et seule une population de densité très faible peut s'y nourrir au moyen d'économies locales-naturelles.

Pendant longtemps, il n'y eut pas dans cette steppe immense de peuples sédentaires, mais seulement des passages continuels de hordes de tous les genres, attirées par les mirages lointains de l'est et de l'ouest, reflux de deux palingénésies sociales si différentes.

Si ce peuple est jeune, il l'est dans le sens où un peuple sédentaire n'a pu s'établir que récemment dans ce domaine, en employant beaucoup plus de son temps à parcourir le même chemin que les peuples anciens qui l'avaient déjà parcouru avec animation en des étapes plus rapprochées.

De même qu'il est clair qu'en 1875, en étudiant la structure d'une telle zone, nous ne pouvons pas y trouver des formes capitalistes - qui au contraire apparaîtront en plein développement à la lumière d'une enquête en 1954 -, nous ne parviendrons pas à constater non plus l'existence de formes historiques analogues à la forme féodale germanique, pas plus que nous n'avions trouvé dans l'Europe centrale, avant le féodalisme, des formes du type de la forme classique.

Nous sommes donc en présence d'une troisième *voie historique* (européenne) de sortie de la barbarie et de formation d'une société terrienne sédentaire et d'un État.

Alors qu'en effet, dans la zone méditerranéenne, nous ne trouvons pas de vestiges historiques d'un communisme initial (tout en étant convaincus qu'une telle phase fut partout présente) et que nous en trouvons au contraire fréquemment dans la zone d'Europe centrale - et mêmes traduites en des formes et des institutions données du droit germanique que l'on devine encore dans les codes actuels, ici, dans l'aire slave, nous sommes en présence d'une forme prédominante de

communauté de village, quoique déjà impure, qui évolua seulement récemment en propriété familiale.

Mais il y a une grande différence de plus. Nous sommes en présence également, si l'on peut dire, du nomadisme ; il existe aux confins de l'Iran, de l'Afghanistan et du Tibet des peuples qui n'ont pas encore de siège fixe, qui ne savent pas cultiver la terre mais tout au plus élever des bestiaux.

Les conditions de vie de milieux physiques tellement différents ont donc produit un développement plus lent aux phases d'organisation humaine puisqu'il est certain que dans ces zones eurasiatiques l'apparition de l'espèce humaine est parmi les plus anciennes.

La constitution d'un organisme social protégeant le village de cultivateurs sur le territoire, qui advint là où ce dernier était en contact avec les territoires européens les plus avancés, n'a donc pas eu les caractéristiques latines ni les caractéristiques germaniques, mais des caractéristiques originales. Elles ont quelque chose du centralisme étatique militaire, quelque chose du périphérisme féodal et nobiliaire et une certaine analogie avec la forme asiatique-indienne dont nous ne nous sommes pas occupé ici.

Dans cette dernière, le pouvoir armé d'un satrape, monarque ou despote, domine un réseau de villages communistes ; et ce satrape contrôle et administre une zone immense dont tous les villages lui versent un tribut. Comme dans les civilisations anciennes de l'Asie Mineure et de l'Égypte il manque un seul type social : le citoyen libre classique ; il y a des masses d'esclaves et des masses de serfs sous forme de « communautés serves », un seul grand autocrate et une couche de petits seigneurs.

Ôtons les communautés libres ou serves et nous aurons l'organisation latine.

Ôtons les esclaves et les communautés, conservons les serfs, et nous aurons l'organisation germanique.

Ôtons les esclaves véritables, mais conservons tant les serfs individuels des nobles que les communautés serves du monarque - ou mieux de l'État - et nous aurons la société russe du dix-neuvième siècle, peu changée avec la réforme de 1861.

Elle a absorbé de l'Europe assez de christianisme pour ne pas admettre les esclaves et le marché de personnes physiques humaines.

Elle a conservé de l'Asie assez de despotisme pour admettre encore le village agricole serf du despote et, pour plus d'exactitude, « de l'État central ».

Évidemment son passage du féodalisme au capitalisme et le rapport entre celui-ci et la perspective socialiste se poseront de façon différente.

Le souvenir du nomadisme est encore vivace ; aux alentours de 1250 il y avait encore un empire mongol nomade, la fameuse *Horde d'Or* ; et jusqu'à 1300 la Russie demeura presque toute, excepté le petit duché de Moscou, sous l'empire immense des Khans mongols qui, au milieu du douzième siècle, allait de la Chine à l'Adriatique. Chez nous c'était l'époque de Dante.

Arrivés à cette hauteur de la série dialectique de notre schéma historique très simple, nous sommes en mesure de faire le point et de passer à la question d'Engels : le *mir* russe était-il encore à la hauteur du communisme, primitif mais pur, ou avait-il déjà disparu au profit d'un système d'exploitations parcellaires-familiales, puant la bourgeoisie à mille lieux ?

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

30. DOMAINES ET CYCLES EUROPÉENS ET ASIATIQUES

[Retour à la table des matières](#)

Nous nous sommes arrêtés au seuil de la critique d'Engels à la communauté russe survivant à son époque (critique connexe au problème : comment se dissoudra-t-elle dans la possession privée de la terre ? Est-il possible qu'elle évite un tel stade en se soudant directement à la forme communiste supérieure de la production tant manufacturière qu'agricole de laquelle le socialisme affirme que l'Europe est proche ?) pour examiner trois types européens de mode de production agricole qui ont engendré, en sortant de la barbarie primitive, les « civilisations » gréco-romaine, germanique chrétienne et grand-slave et nous avons associé ces trois « modèles » à trois domaines géographiques et à leurs caractéristiques physiques. Le dernier des trois types, le plus récent, le plus *jeune*, celui qui pour la culture courante semble encore tenir en réserve l'explosion de son complexe particulier d'organisation humaine et de son *leadership*, de son pilotage du monde, parce qu'il n'a pas encore entamé un tel chant de victoire - et d'où aujourd'hui la peur panique d'une bande et les hymnes apologétiques pondus par l'autre - nous a conduits aux marges du territoire asiatique, là où il semble s'entremêler avec des civilisations très anciennes, avec des modes de vie historiques qui, par des voies diverses, ont précédé l'Europe méditerranéo-païenne et l'Europe féodale-chrétienne et leur ont transmis un ensemble de dotations et de conditions.

Nous avons montré en quoi le type de développement indo-asiatique se distingue des trois types que nous avons présentés en tant qu'organisation de la production rurale, mais nous n'en avons pas in-

diqué les conditions de son domaine territorial, même dans les termes sommaires et élémentaires de cette étude (et du rappel des prémisses d'un problème moderne).

Pour la culture orthodoxe qui (que l'on admette une origine biologique unique ou multiple de l'espèce humaine) veut toujours tirer ces différentes « destinées » ou « missions » non pas des caractéristiques des milieux et des techniques productives, mais de stigmates ou d'empreintes originelles des peuples protagonistes de l'histoire scolaire, nous ne serions toujours pas en règle avec le classement ethnographique qui s'appuie sur la race et sur le sang et encore moins avec celui des systèmes spirituels que chaque souche raciale aurait reçu en héritage et qui auraient pour origine des étincelles de lumière d'esprits surhumains ou des découvertes particulières de la pensée d'écoles ou de sages très anciens. Après avoir en effet divisé en trois secteurs sociaux-historiques la souche de la race blanche cantonnée jusqu'à il y a un demi millénaire dans la seule Europe, nous serions sur le point d'oublier que c'est l'un de ses rameaux ethniques qui occupe, pour une part importante, l'Inde et d'autres territoires de l'Asie occidentale et de l'Afrique septentrionale. Et nous laisserions ce rameau de la souche *aryenne*, ou indo-européenne, faire cause commune avec les jaunes, les Mongols, races de couleur qui à leur tour plongent les racines de leur histoire organisée dans des millénaires bien plus éloignés que les nôtres.

En suivant une voie ni spiritualiste, ni idéaliste, mais en acceptant la voie matérialiste, nous affirmons avec une formule, sommaire si l'on veut, que les mêmes conditions géophysiques conduisent aux mêmes développements essentiels d'organisation de l'espèce humaine ; en d'autres termes, aux mêmes formes d'histoire et de société.

Que faudrait-il dire à ce propos pour le « quatrième domaine », le domaine asiatique - qui sera probablement traité à fond à propos des révolutions orientales actuelles - en le comparant avec les domaines déjà étudiés : méditerranéen - central-européen - panrusse (en évitant délibérément le terme grand-russe qui a un sens limitatif) ?

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

31. FORME ASIATIQUE DENSE ET FORME ASIATIQUE CLAIRSEMÉE

[Retour à la table des matières](#)

Le continent asiatique, étant le plus étendu et dans le même temps le plus *ventru* dans sa forme, à tel point qu'il a un très petit « rayon moyen », c'est-à-dire que ses côtes sont peu longues *relativement* à sa superficie, voit encore aggravé le caractère de l'aire grand-slave constituée de vastes plaines distantes des mers, caractère négatif de cette aire que nous avons examinée en dernier en Europe. Mais de telles plaines ont des caractères opposées selon qu'elles sont situées, en gros, au nord et au sud, à cause de l'influence des massifs montagneux ; et les influences de ce type sur le climat - et la fécondité des terrains - s'ajoutent avec l'effet de la latitude. On y trouve en effet, au nombril de son immense ventre de terre, les montagnes les plus hautes du globe et des fleuves colossaux en descendent naturellement.

Les montagnes sont relativement proches des côtes méridionales qui ne manquent pas de Méditerranée ou de mers intérieures s'ouvrant sur l'océan chaud avec des archipels grandioses. Les fleuves ont des cours relativement brefs et apportent des déjections et des limons des complexes montagneux en désagrégation ; tout cela, ajouté aux climats tempérés et chauds, et à un ensoleillement favorable, rend les terres aptes à accueillir et à nourrir des populations à très grande densité qui surpassent même les densités d'Europe. Les voies fluviales relient des côtes chaudes et des mers bien navigables en toute saison, et tout cela a facilité l'installation des peuples et la fin du nomadisme. La forme terrienne de production cyclique et fixe qui en a dérivé a conservé, surtout en Inde, le communisme primitif de village sans répartition en possessions privées, en lui superposant un système d'État

politique et de « société civile » engendré dans les luttes pour défendre les établissements contre mille invasions de peuples en augmentation démographique frénétique, avec des pouvoirs locaux et centraux, et avec des castes sociales, rendant les communautés de travail serves et tributaires du seigneur militaire et de la hiérarchie sacerdotale, avec une formation précoce de très grandes villes habitées par des artisans misérables et des semi-esclaves. Plusieurs fois nous avons rappelé les idées de Marx sur l'immobilisme historique d'un tel système ; dans la mesure où le « microcommunisme » originel de la production rurale ne s'est pas dissous dans la parcellarisation des exploitations, l'élan vers une production marchande généralisée avec toutes formes d'échange entre des centres d'installation éloignés a été retardé ; alors que cette dissolution est caractéristique de la « très riche » histoire européenne.

En Chine - mais ce n'est pas le thème du jour - avec une densité humaine analogue et, en général, une abondance de produits de consommation alimentaire, on est arrivé à une forme plus proche du féodalisme du Moyen Âge européen, avec une classe de paysans serfs et d'exploitations familiales distinctes entre elles et assujetties aux seigneurs, et soumises à un ample réseau de contrôle d'une bureaucratie d'État vaguement centralisée. Les évolutions qui en sont issues sont-elles donc aujourd'hui à la veille d'une résolution révolutionnaire en des formes marchandes telle celle que l'Europe traversa avec les révolutions du dix-neuvième siècle et ses luttes pour la création d'États-nations solidement organisés ?

À ce point nous devons parler des différentes conditions des milieux physiques que l'on trouve en Asie du nord. Les grandes montagnes sont ici très loin de la côte arctique glacée ; les fleuves au très long cours abandonnent vite les sédiments utiles et coulent limpides, gelés et lents, sans pouvoir servir ni à fertiliser les steppes immenses ni à faciliter les communications alors que leurs embouchures sont inaccessibles et inconnues. La Sibérie avec une densité voisine de zéro ne sera qu'une *colonie* des Russes européens ; l'Asie centrale, jusqu'à aujourd'hui, connaîtra l'élevage nomade comme forme productive fondamentale. Le capitalisme moderne, qui en se déversant hors d'Europe a fait déborder les formes organisées déjà mûres au-delà des limites et des barrières naturelles, de même qu'il a creusé les isthmes

de Suez et de Panama, et survole aujourd'hui les calottes polaires avec ses lignes aériennes, veut, en utilisant la Russie d'aujourd'hui, carrément doter ce domaine nord-asiatique d'une grande mer intérieure, projet plus avancé que celui du renversement du cours de l'énorme Ienisseï du nord à l'ouest vers la mer-lac d'Aral, révolutionnant ainsi le climat des steppes centrales arides et stériles. Un projet analogue, alors même que l'on ne possédait pas l'énergie atomique qui devrait également être utilisée en Asie, selon les sources, fut fait par les Français pour le Sahara qui, en devenant une mer, aurait créé des rives fertiles, le faisant échapper à son destin désertique qu'implique une distance trop lointaine des découpages de la croûte terrestre ; à cause de cette distance les fleuves sont directement engloutis dans les sables, le chimisme organique ne se diffuse pas et l'esprit tout-puissant tombe, les ailes misérablement rognées, au milieu des ossements calcifiés par le soleil de rares bédouins.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

32. QUATRE ITINÉRAIRES DU CAPITAL

[Retour à la table des matières](#)

Les ouvrages gigantesques ne furent pas ignorés des États très anciens, ils purent les réaliser parce que le despotisme asiatique, ayant dompté l'autonomie des *gentes* communistes, se développait sur des territoires assez fertiles pour pouvoir nourrir de grandes masses sans devoir les réduire, comme dans l'Europe germanique semi-fertile et semi-tempérée, à de misérables parcelles liées à un lopin de la glèbe, sans quoi serfs et seigneurs seraient morts de faim. Les pharaons régulaient le Nil avec des digues et des canalisations puissantes, les Babylo niens et les Assyriens firent des choses semblables dans un territoire géographiquement analogue, entre les grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate, très riches en eaux fertilisantes descendues des pics du Caucase et d'autres chaînes immenses. La grande Sémiramis, qui pour

les demi-cultivés est célèbre comme grande prostituée, est rappelée au souvenir de la postérité par une inscription multimillénaire - que ce soit elle ou non, en tant que personne, qui ait dessiné, non pas son maquillage, mais des tracés grandioses sur des papyrus - comme celle qui fit construire des palais immenses, qui entoura Babylone d'une muraille sur les sommets de laquelle couraient sept rangées de chars, qui domestiqua les fleuves, assécha les marais et irrigua des déserts immenses.

Rome, disposant encore d'esclaves et de vaincus, parsema les terres de routes, de ponts, de canaux et d'aqueducs, sans compter les chef-d'œuvre de constructions monumentales. Mais les peuples des cultivateurs parcellaires du sol n'ont rien construit au cours de leur histoire ; ce sont les artisans des centres, précurseurs avec les Communes des puissances bourgeoises modernes, qui ont dans le haut Moyen Âge élevé les grandes cathédrales, monuments voués davantage à l'esprit errant entre deux histoires qu'à la réalité physique naturelle.

Pour que les constructions et les installations modernes surgissent et enserrent la planète entière avec des réseaux dont la pensée peine à se représenter l'ensemble, il fallait qu'une direction unique puisse disposer du travail associé et que lui soit subordonnée la coopération de nombreux bras. Une fois disparus les esclaves - utiles dans des peuples peu denses et où le pouvoir est extrêmement riche -, et les serfs étant insuffisants, ainsi que leurs héritiers directs, les paysans libres petits cultivateurs, on dut attendre les salariés et le Capital qui pouvait avancer les maigres subsistances en échange de leurs forces de travail, faussement définies libres, et seulement gratuites, comme lors du percement de l'isthme de Panama où cinquante pour cent de la main-d'œuvre mourut de fièvre.

Ce n'est pas le libre esprit mais la servitude du bras qui a rendu possible les vastes constructions qui recouvrent aujourd'hui le monde connu ; et c'est seulement la forme capitaliste de production qui est susceptible de le faire, si elle le veut, d'une extrémité à l'autre de la planète. C'est ainsi le Capital, et non le tsar, qui taille le nord de l'Asie avec le chemin de fer Transsibérien, le plus long du monde.

Et nous avons ainsi - pour résoudre le problème russe posé par Marx-Engels en théorie, par Lénine en théorie et en action - tracé quatre itinéraires, par lesquels la barbarie humaine, pure et communiste, cherche à atteindre la phase du capitalisme.

Avec la voie asiatique par laquelle nous voulons commencer, l'agriculture fixe, source de toute la richesse (la richesse est la masse disponible de subsistances pour les estomacs des subordonnés) est menée de manière non individuelle mais par village ; le pouvoir d'État ou la théocratie repose sur le prélèvement des tributs qui permettent d'armer des soldats ou d'organiser des esclaves dans le but d'édifier des *ouvrages publics* ; nous traiterons en son temps la question de savoir comment ce monde s'oriente vers la possession fragmentée de la terre, la production de marchandises, la grande manufacture et l'industrie.

Avec la voie classique antique, les cultivateurs libres se mettent à cultiver des lots de terre. Des propriétaires d'esclaves, organisés en un État politique et juridique parfait et central, exploitent de grandes terres ainsi que d'importants commerces et de grandes manufactures ; artisans de la ville et colons des terres sont de libres citoyens des anciennes démocraties. La richesse créée par l'esclave et par le plébéien est à la disposition du patricien, du marchand et de l'État. Le point de départ de ce processus n'est pas l'assujettissement de *gentes* libres mais leur partage spontané de la terre. Son point d'arrivée est la décadence de l'esclavagisme - en tant que forme entraînant une consommation trop forte parce que l'esclave n'est pas gratuit et que, dans une population dense, il est passif -, la désintégration de l'unité étatique ; la contraction des entreprises impériales dans les îlots clos de production-consommation agricoles du Moyen Âge.

Avec la voie germanique-féodale, liée à la suppression de l'esclavagisme par le christianisme, les communautés égalitaires, nomades et fixes, de peuples venus des marges de l'empire se transforment en groupes de serfs, attachés au seigneur militaire dont le système hiérarchique épouse celui de la nouvelle Église : la petite entreprise familiale agricole a la primauté, elle doit au feudataire travail et produits, le prélèvement social est très modeste, l'économie publique déficiente, l'État central lointain et absent, la manufacture est le com-

plément misérable du travail familial. Classiquement, cette forme débouche dans le mercantilisme et dans le capitalisme, avec le développement du travail artisanal, du commerce intérieur et extérieur, d'une agriculture industrielle de grandes entreprises qui élimine finalement le joug, la chape de plomb, de la parcellarisation paysanne, et enfin de la grande industrie.

Avec la voie russe, ou grand-slave, on éprouve certaines difficultés pour appliquer notre schéma qui assemble si bien les types humains : despote, esclave et communauté serve en Asie - patricien, esclave et citoyen à Rome - noble et serf en Europe - capitaliste et salarié dans le monde blanc moderne.

La dissolution du communisme primitif agricole dans la forme romaine du parfait propriétaire personnel et privé du sol, ou dans la forme germanique de sujétion personnelle du serf de la glèbe au seigneur - indiscutable moment propulseur de tout le processus qui conduira au mercantilisme généralisé, à l'industrialisme privé, et enfin au capitalisme et au socialisme puisque ce seront les derniers produits sociaux, les prolétaires salariés, à saisir la direction de la société -, ne se vérifiera-t-elle pas dans une telle aire ? Les paysans, communistes dans leur rapport réciproque, serfs dans leur rapport avec le seigneur, comme en Germanie, ainsi que dans le rapport avec le puissant État central, militaire et sacerdotal déjà né, sans devenir *prolétaires*, déchaîneront-ils la révolution socialiste ? Et en le faisant deviendront-ils des *propriétaires* et, selon les divers Tkatchev, seront-ils à la fois *propriétaires et révolutionnaires* ?

Disons-le tout de suite, dans notre examen, même si l'on admet et que l'on considère sérieusement les particularités historiques et sociales du domaine *grand-slave* dont nous avons traité jusqu'ici, nous donnons comme réponse décidée : NON. Une révolution communiste sans salariés comme classe sociale de base - salariés du capitaliste privé ou du capitaliste étatique, cela ne change rien - l'histoire ne l'a pas vue et ne la verra pas.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

33. LA COMMUNAUTÉ RURALE ET LA RUSSIE

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque Engels, comme nous l'avons amplement rappelé, se met à examiner la question sociale en Russie, il est frappé par le fait que tous les Russes qui se sont tournés vers la théorie socialiste née en Europe, et qui sont dans le même temps des adversaires du régime tsariste et des observateurs attentifs des luttes de classe en Occident, se réclament d'un élément de socialisme qui est présent dans la Russie arriérée, alors que les prolétaires des villes (nous parlons de 1875) ne manifestent pas encore qu'ils ont une tâche propre et que les paysans dans les campagnes s'agitent contre l'État despotique et les boyards, en défense des droits de leurs très nombreuses communautés locales de travail agricole.

Pour une exposition utile des points essentiels nous avons généralisé le problème aux toutes premières communautés des *gentes* indépendantes qui précédèrent la propriété privée du sol ; mais, en venant plus directement à la Russie, c'est le moment de voir comment Engels définit le cours du développement jusqu'à 1861, année de la réforme semi-bourgeoise, qui élimina d'une certaine façon, au moins juridiquement, le servage, ainsi qu'ultérieurement les effets de cette émancipation légale qui conduisit en substance à une régression économique pour la masse des paysans travailleurs.

Ce résidu historique du communisme primitif avait en effet déjà incorporé en lui une très grande série d'impuretés sur lesquelles Engels porte son attention dans l'intention d'appliquer à la Russie la méthode marxiste avec une sûreté scientifique et, dans le même temps,

de ne pas mépriser les positions généreuses de ceux qui voulaient éviter le passage à travers le capitalisme qui, en toute rigueur marxiste, peut être un passage obligatoire et qui, en ce sens, doit être hâté, mais non pas, comme on dirait aujourd'hui, exalté, magnifié comme une étape élevée des conquêtes humaines.

Revenons donc aux citations et aux commentaires.

« L'*artel*, dit Engels dans le texte déjà cité, que monsieur Tkatchev nomme seulement rapidement, mais dont nous nous occuperons ici parce que, depuis l'époque de Herzen, il exerce une influence mystérieuse sur de nombreux Russes, est une forme d'association largement diffusée en Russie, la forme la plus simple de coopération que l'on retrouve parmi les peuples chasseurs dans la pratique de la chasse. Tant le nom que la chose ne sont pas d'origine slave, mais tartare et ils se retrouvent tous les deux parmi les Lapons, les Samoyèdes et autres peuples finnois (Asie Arctique) d'un côté, parmi les Kirghizes, les Yakoutes (Asie centrale), etc. de l'autre ».

Donc non seulement la vérité historique ou même préhistorique nous porte hors de la louange asphyxiante de la culture individualiste de la terre et nous montre que la première forme sédentaire de production des aliments par les hommes fut communiste, mais elle nous montre que même les activités non sédentaires, les formes de récolte des aliments à consommer, non précédées de « culture », comme la pêche et la chasse, furent au début exercées sous forme collective ; tous chassaient ensemble et tous consommaient ensemble le gibier. Si le peuple d'agriculteur apprend déjà à manger à heures fixes, ces premières communautés de chasseurs ou de pêcheurs travaillent toujours et quand l'ours ou le phoque sont tués on fait un gueuleton exceptionnel en commun ; même les chiens ont le droit d'y prendre part. La civilisation des boîtes de conserves n'est pas encore née.

Le chasseur individuel serait mort rapidement, étant donné le caractère primitif de son équipement, alors que l'*artel* des chasseurs réussit à vivre. Un fait semblable est du plus grand intérêt, non pas pour la propagande éthico-utopiste, mais comme arme de lutte contre l'assoupissement des révolutionnaires modernes qui entonnent

l'hymne au caractère sacré de la propriété personnelle et familiale que les *communistes* de type *russe* d'aujourd'hui vomissent sans cesse.

Engels donne une explication intéressante de l'utilisation du mot *artel* pour toute autre espèce d'association de type coopératif qui s'est développée en Russie alors qu'en Europe occidentale naissaient les premières coopératives ouvrières de production, comme les filatures du Lancashire et tant d'autres. Si dans tous les textes du marxisme (voyez même l'Adresse inaugurale de la Première Internationale) on montre largement que celles-ci n'avaient rien à voir avec le socialisme, ici Engels montre que les *artel* en restent encore largement plus éloignés. Il y avait des *artel* de travailleurs du même métier, de dockers, etc., et même des *artel* pour exploiter des entreprises manufacturières. Mais ces organismes n'ont pas de moyens, ils n'ont pas de sièges, et sont rapidement les victimes d'usuriers et quand ils veulent développer une activité industrielle, ils se louent à un capitaliste privé qui leur donne un siège fixe et quelques avances pour les dépenses et les subsistances, tombant alors dans l'exploitation horrible du fameux *trucksystem* d'Angleterre.

Une telle démonstration vise à la conception suivante : un îlot communiste local pouvait dans la préhistoire être un *véritable* communisme parce qu'il était si loin des autres groupes humains qu'il ne pouvait pas être exploité par eux : nous avons utilisé il y a peu le terme de *microcommunisme*. Mais il peut y avoir survivance d'une communauté familiale ou villageoise à laquelle se superpose l'exploitation par le despote ou par l'État au moyen du tribut ; nous sommes alors encore plus loin du communisme tel que nous l'entendons ; il n'y a pas de classes de propriétaires et de non-propriétaires dans l'îlot ou le village, mais il y en a dans la société. Pour nous le socialisme et le communisme étant la société sans classes et en même temps sans îlots fermés, toute gestion collective pour la seule raison qu'elle est limitée, hier à la famille ou au village, aujourd'hui à l'entreprise ou à l'affaire, n'aura jamais rien à voir avec notre programme.

Donc se baser sur un système d'*artel* exploités, ou même de coopératives présentes dans le domaine du marché moderne général, pour y

fonder une société communiste, est une thèse privée de sens et même dangereusement opportuniste.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

34. ENGELS ET LA PHILOSOPHIE DU « MIR ».

[Retour à la table des matières](#)

L'habituel Tkatchev s'enorgueillit du fait que le peuple russe, malgré son ignorance (ce qui n'est certes pas pour les marxistes un obstacle), est pénétré des principes de la « propriété communiste ». À ce compte-là même la copropriété d'un immeuble est communiste : en effet les juristes appellent communistes les possesseurs des appartements individuels. Le gouvernement tsariste se serait alors donné pour tâche d'inculquer aux paysans russes l'idée de la propriété individuelle « avec les baïonnettes et le knout ». Donc, « le peuple russe est beaucoup plus proche du socialisme que les peuples de l'Occident européen ».

« En réalité », lui réplique Engels, « la propriété commune du sol est une institution qui se retrouve, à un bas degré de développement historique, chez tous les peuples indo-germaniques, de l'Inde à l'Irlande, et même chez les Malais qui subirent dans leur évolution l'influence indienne, par exemple à Java (Engels veut faire remarquer qu'ils sont de race mongole). En 1608 encore, la survivance de la propriété commune en Irlande du Nord, assujettie depuis peu, fournit aux Anglais le prétexte pour déclarer la terre "sans propriétaire" et, donc, la confisquer en faveur du trône ». Les lointains Gaéliques n'avaient pas encore été atteints par le droit romain qui n'admettait pas la *res nullius*, la chose de personne où *res* veut dire *immeuble* et qui s'allie si bien avec l'économie marchande bourgeoise, comme nous le rappé-

lâmes dans *Propriété et Capital* avec deux fameux proverbes français : *L'argent n'a pas de maître - Nulle terre sans seigneur*. ²⁵

La communauté rurale était générale en Germanie et les terres collectives en étaient un reste, elles se répartissent périodiquement entre les cultivateurs singuliers dans la forme moderne (*recomposition*, même dans les territoires ex-autrichiens d'Italie). Une telle forme de propriété devint vite un obstacle à la production et elle fut balayée en Pologne et en Petite Russie. Mais dans la Russie proprement dite elle survécut et offrit la preuve que la production agricole et les rapports sociaux qui lui correspondent dans les campagnes « se trouvent encore à un degré nettement inférieur de développement - comme c'est réellement le cas (faible fertilité, basse densité de population) ».

Ici Engels fait une critique fondamentale, et susceptible d'amples développements, d'une société fondée sur le *mir*. « Le paysan russe vit et se meut seulement dans sa commune : tout le reste du monde existe pour lui seulement dans la mesure où il interfère avec elle ».

On retrouve ici le concept marxiste sur lequel nous avons tant travaillé : l'îlot fermé de travail et de consommation que l'on trouve autant dans un microcommunisme de village assujéti aux nobles et à l'État despotique que dans la servitude féodale d'une mosaïque de tout petits champs familiaux dominés par un petit seigneur unique qui interdit toute évasion des personnes et des familles, est un système pré-mercantile ; pour cette raison même c'est un système fermé non seulement à l'échange des marchandises mais aussi à toute superstructure sociale, la culture tant dans le sens qui intéresse les bourgeois que dans le sens de classe qui nous intéresse, nous révolutionnaires, et qui nous satisfait même si elle n'est qu'un simple instinct chez l'individu, devenant théorie dans le parti qui unit la classe au-dessus de tous les îlots, qu'ils soient de villages, de clochers ou de nations.

« Cela est tellement vrai que le mot *mir* signifie autant “le monde” que la “commune agricole”. *Veš mir*, c'est-à-dire le monde entier, signifie pour les paysans l'assemblée des membres de la commune. Si donc monsieur Tkatchev parle de la “conception du

²⁵ En français dans le texte.

monde'' des paysans russes, il est évident qu'il a mal traduit le mot russe *mir*.

« Un isolement aussi complet des communes rurales les unes envers les autres, qui engendre dans tout le pays des intérêts identiques mais certes pas communs, est la base du *despotisme oriental* ; et cette forme de société, partout où elle a prévalu, des Indes jusqu'à la Russie, l'a toujours produit, y a toujours trouvé son complément. Non seulement l'État russe en général, mais même sa forme spécifique, le despotisme tsariste, loin d'être *suspendu en l'air* (Tkatchev avait prétendu que l'État existait dans les pays capitalistes où il y a des intérêts de classe bien précis mais pas en Russie où *il n'y avait ni bourgeoisie ni lutte économique entre les classes* ; la réponse d'Engels est importante pour la question du capitalisme d'État et de l'État de classe en rapport à la définition statistique d'une classe comme secteur de la société ; les staliniens pourraient dire aujourd'hui que l'on ne peut pas définir l'État de Moscou comme État capitaliste car cela équivaudrait à *le suspendre en l'air*), est le produit logique et nécessaire des conditions sociales russes ».

Rien mieux que l'identité suggestive du mot qui indique en même temps le monde social et physique et ce « microcosme » qu'était le village russe primitif, et communiste au sens très large du terme, ne peut servir à la comparaison entre d'un côté les tâches historiques qui peuvent incomber d'une part au paysan (et encore pire si, de membre du *mir*, il est tombé au rang de cultivateur moléculaire comme en Occident) et de l'autre celles qui incombent au travailleur salarié, de l'industrie comme de la campagne cultivée en grandes entreprises modernes.

Dans les deux cas la question qui se pose est celle de l'*horizon social*. Celui du paysan ne dépasse pas le bout de son nez et il ne contient rien de plus, ou presque rien de plus, que ce que lui fournit son expérience personnelle immédiate, sa condition subjective. C'est un horizon limité au cercle étroit de son village natal duquel, en général, il ne peut jamais s'éloigner, qu'il soit serf de la glèbe, membre du *mir* ou cultivateur propriétaire ; lié dans tous les cas à ses *conditions de travail* (la terre communale, ou pire la nullité de sa possession familiale) avec des chaînes qui enserrant sa personne physique.

À l'opposé, le travailleur salarié moderne a un horizon d'expérience et de vie qui devient toujours plus vaste. Il n'est pas lié à une localité, à une entreprise et encore moins à une nation. Au fur et à mesure que le capitalisme le rend indigent, il ne lui demande pour le mettre au travail aucun « stock » même minime de moyen de travail, rien d'autre que ses bras et son corps ; et la fluctuation des conditions d'emploi rend toujours plus probable et plus facile son déplacement d'un lieu de travail à l'autre. Et même quand il reste dans la même fabrique ou entreprise (même si celle-ci est une exploitation rurale) il ne voit pas seulement à ses côtés des êtres qui font les mêmes gestes que lui, les mêmes efforts, du piochage à la récolte, mais il constate entre lui et ses compagnons une variété toujours plus étendue de tâches productives. Même en dehors des horaires de travail à l'usine ses rapports sociaux sont d'une riche hétérogénéité comparés à ceux du paysan immobiles depuis des siècles, alors qu'en une seule génération l'engrenage social et celui de l'entreprise changent tant de fois de formes et de rapports au point de leur faire parcourir toute une gamme de positions variées dans le travail et dans la vie.

Le petit agriculteur ne sort de sa coquille que pour son expérience militaire et, pire, pour la guerre qui lui montre d'autres pays et d'autres relations, à leur tour uniformes et rigides, pour par la suite, s'il survit, le laisser retomber dans son trou obscur. Et ce qui est une limitation d'horizon dans l'espace en est aussi une dans le temps : le paysan qui ne regarde pas plus loin que son cercle étroit ne voit pas non plus de changements dans l'ordre de la société et de l'histoire, il ne peut arriver à formuler des revendications et des programmes pour une rénovation de la structure sociale. Le phénomène même de l'immigration due à la misère indigène, quand il n'est pas arrêté par des obstacles anciens ou modernes, n'est qu'un moment de la prolétarisation qui lance d'un seul coup de nouveaux déshérités dans le tourbillon de l'économie capitaliste et dans la bourrasque infernale qui tournoie sur les continents et sur les mers : et pourtant, la plupart du temps, pendant des années et des décennies, le petit agriculteur ne rêve que de revenir s'enfermer dans la cellule ancestrale et froide d'où il est parti.

Tout cet ensemble de différences et d'antithèses, mis en lumière par des passages classiques du marxisme et par la fameuse définition de la paysannerie comme une classe de barbares primitifs restée enfermée dans la société actuelle dont elle subit toute l'infamie qu'elle cumule avec la limitation et l'obscurantisme des régimes qui l'ont précédée, sert à démontrer combien était insensée l'idée d'ôter des mains du salarié moderne le flambeau de la révolution sociale pour la confier à celles, gauches et ankylosées, du paysan.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

35. ALTÉRATION HISTORIQUE DE LA COMMUNAUTÉ

[Retour à la table des matières](#)

« L'évolution rapide de la Russie dans un sens bourgeois détruirait peu à peu la propriété commune, sans que le gouvernement russe ait besoin de la combattre avec "les baïonnettes et le knout". Cela adviendrait d'autant plus vite qu'aujourd'hui (en 1875) la terre collective en Russie n'est déjà plus cultivée en commun, avec par la suite la répartition du produit, comme c'est le cas aujourd'hui dans certaines provinces de l'Inde ; au contraire, la terre est *périodiquement divisée* entre les chefs de famille, chacun d'entre eux cultivant en propre le morceau de terre qu'il a reçu (et il en consomme les produits avec les siens) ».

Il faut réfléchir sur ce passage fondamental. Deux caractères du communisme primitif se sont perdus. L'un est celui selon lequel la communauté ne doit verser aucun tribut à l'extérieur (en argent, produit, ou force de travail) et nous l'avons illustré plus haut. Un tel caractère s'est perdu également en Inde ; il se perd dès que dans la vieille société barbare sans pouvoirs apparaît la première forme d'État, dont le territoire est plus ou moins étendu, et avec lui apparais-

sent la division en classes et l'appropriation du surtravail. Ce caractère d'autonomie et d'égalitarisme interne total de la *gens*, comme nous le vîmes une autre fois, se conserva encore après que les *gentes*, trop voisines l'une de l'autre par rapport à la terre libre, se firent la guerre : cette guerre se concluait par l'extermination physique d'une des deux *gentes* mais non par l'assujettissement de l'une à un tribut ou par sa réduction en esclavage, le rapport entre superficie et population redevenant adéquat. Forme barbare : mais celle de la guerre moderne est-elle meilleure, elle qui fait couler des fleuves de sang et qui fait cependant augmenter la misère générale pour tous ?

Le deuxième caractère qui s'est perdu est le caractère véritablement communiste, même s'il était microcommuniste, selon lequel tout particulier et tout groupe familial (la *gens* originaire est justement, même dans ses liens de sexe et de sang, une unique famille) ne mettent pas leur consommation en relation avec leur effort de travail. Le travail se fait en commun et de façon indistincte ; la consommation est également commune avec, tout au plus, une répartition *pro capite* des produits des récoltes. Donc aucune répartition en lots de l'aire de terre cultivable sur laquelle la communauté s'est installée.

Tout change au contraire quand, au départ de tout cycle saisonnier, on trace de nombreux petits champs à l'intérieur desquels se déroulent le travail et la récolte individuels. En revenant au schéma que nous avons déjà posé (toujours notre méthode patiente pour atteindre nos buts, en négligeant les finesses érudites et en ne s'encombrant pas de détails non essentiels seulement exploitables par les habitués camelots et trouble-fête à la recherche d'échappatoires) nous pourrions bien dire que dans le type romain la communauté se brise de façon décisive avec la parcellarisation des champs sans possibilités de « refusion », et alors que dans le même temps les rapports familiaux prennent leur forme moderne avec la famille monogame et la succession héréditaire. On réalise entre les possessions communautaires une indépendance totale, continue et définitive ; de plus aux origines de la véritable démocratie (démocratie esclavagiste cependant parce qu'avec la terre on peut posséder des esclaves et en hériter) le citoyen petit agriculteur ne verse de tribut à personne. Les impôts pour l'État, dans sa forme développée, plutôt qu'une exploitation de classe sont une compensation aux distributions par l'État de terres conquises aux ennemis. Très

vite, le « libre » paysan sera soumis aux vexations de fonctionnaires, d'usuriers, de marchands et autres. Théoriquement dans le régime de droit romain on saute de la libre gens communiste à la propriété individuelle irrévocablement partagée : les mêmes limites rigides enferment la petite entreprise et la petite propriété.

Dans le type germanique libre également l'exploitation en commun de la terre commune de la tribu cède le pas à de nombreuses exploitations isolées, également libres ; avec la seule différence que les lots sont chaque année reformés en restant d'importance égale. Une telle mesure, tant qu'elle résiste, tend en général à maintenir l'égalité de consommation et de niveau de vie entre tous les composants de la tribu ; il est ainsi fait obstacle à ce que l'on pourrait appeler l'accumulation des produits ainsi que des moyens d'exploitation, obtenue au moyen d'un premier type d'abstinence. Cette forme libre devient assujettie dans la forme d'association féodale, le seigneur prélèvera les tributs et il s'engagera à stabiliser les frontières extérieures, il s'arrogera le droit de répartir entre ses serfs la terre à exploiter : petites entreprises de travail, juridiction féodale unique dans laquelle n'existe pas la propriété de la terre (en grand) au sens latin mais au contraire le droit *personnel* sur un groupe de familles liées à la glèbe.

En Russie, au moment de la réforme de 1861, les communautés originaires sont totalement dégénérées. Elles ont perdu leur autonomie parce qu'elles sont (environ la moitié) tributaires des nobles à la manière féodale ou bien directement tributaire de l'État administratif central (caractéristique typique du modèle grand-slave). Elles ont abandonné la véritable communauté de travail et de consommation parce que, à la manière germanique, elles ont fractionné la grande exploitation commune en de nombreuses petites entreprises familiales, toutes serves du boyard, de l'État, ou d'institutions religieuses.

Bien qu'à l'origine tout le tribut est payé en nature ou en temps de travail, la forme monétaire marchande a fait son apparition dans ces rapports, et de même que l'indépendance économique avait disparu depuis des siècles, de même l'égalité économique se dissipe.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

36. LE DÉCLIN SOCIAL DU MOUJIK

[Retour à la table des matières](#)

Revenons à Engels pour la description du phénomène, déjà connu des savants à l'époque à laquelle il écrivait, et connu des masses hors de Russie depuis l'époque des révolutions qui posèrent ce problème au monde, à partir du moment où ces masses purent compter sur les premières avant-gardes glorieuses des prolétaires des grandes villes, mieux qu'auraient pu le faire les intellectuels et littérateurs philanthropes, même éminents.

« Parmi les membres de la commune il peut donc apparaître une profonde différenciation de conditions. Il existe à peu près partout des paysans riches - ça et là même des millionnaires - qui pratiquent l'usure et saignent les paysans... Selon le même Tkatchev dans la masse des paysans il est en train de se former une classe d'usuriers (koulaks), acheteurs et locataires de terres paysannes et nobiliaires, une aristocratie de la campagne ».

Ce sont les formes marchandes bourgeoises qui, sous le régime tsariste lui-même, monopolisateur jusqu'ici avec le noble de l'exploitation du moujik, affleurent et commencent même à tisser sur place la trame de l'accumulation inéquitable.

Le texte poursuit : « Ce qui donna le dernier coup à la propriété communale fut l'abolition des *corvées* ²⁶. La noblesse (avec la réforme de 1861, et en échange de l'ancien droit de faire travailler les serfs pour soi, en des jours fixés, sans compensation) reçut la plus

²⁶ En français dans le texte.

grande et la meilleure part des terrains ; il ne resta aux paysans que le strict suffisant pour vivre (bien que sous la forme de propriété et sans obligation de payer des tributs en travail ou en dîme) - cependant, alors que les nobles payaient 15 millions de roubles d'impôts sur leur moitié de la Russie, les paysans "libérés" en payaient à l'État 190 millions. De plus, les bois ayant été attribués aux nobles, aujourd'hui le paysan doit acquérir du bois de chauffage (bien, en Russie, de première nécessité), le bois à travailler et le bois de construction (dans des régions où les maisons sont en bois) qu'il pouvait se procurer auparavant librement (dans les bois communaux) ; maintenant le paysan n'a donc plus que sa maison et sa terre nue sans les moyens pour la cultiver, et il dispose en moyenne d'une superficie insuffisante (la faim de terre !) pour le nourrir lui et sa famille d'une récolte à l'autre. Dans ces conditions, et sous le joug des impôts et de l'usure, la propriété commune n'est plus un don du ciel ; elle devient une chaîne ... Les paysans l'abandonnent souvent, avec ou sans leur famille, pour vivre comme travailleur nomade et abandonnent leur pays ».

On doit noter comment cette tendance des paysans poussés par le désespoir à rompre l'horizon traditionnel et à se libérer de l'aspiration éternelle à la possession d'un morceau de terre est en effet le véritable levain révolutionnaire qui mine les bases de la vieille société : pour les marxistes tout le mouvement divers et ennuyeux pour ramener le paysan à sa terre et l'y fixer avec de nouveaux partages en parcelles, avec les réquisitions des terres des nobles, quand il est étendu à l'échelle générale et n'est pas considéré comme un facteur contingent de crise et de bouleversement au moment des épisodes révolutionnaires, est en fait un facteur contre-révolutionnaire et conservateur. On doit juger de la même façon les tentatives de lier les travailleurs à la terre agricole dans les différents pays contemporains au moyen de réformes foncières qui ne visent pas à fonder une technique agricole moderne mais à faire pulluler une myriade de très petites exploitations. En substance les kolkhozes russes s'inspirent de la même directive ; ils conservent, à côté d'une activité de production en commun, comme ressource fondamentale de vie, l'attribution de petits lots individuels à chaque famille associée, ce qui n'est, à la fin, qu'un nouveau système de prélèvement de tribut social à partir du travail dans les campagnes ; et ce n'est pas le lieu de discuter si cela aboutit à une

augmentation de ce tribut ou à un meilleur rapport entre les différents facteurs.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

37. PASSÉ ET AVENIR DE LA CULTURE COLLECTIVE

[Retour à la table des matières](#)

Nous sommes à la fin de l'analyse de cet aspect communautaire de la société russe, défendu par ceux qui veulent en faire une marche vers le socialisme en général. Il s'est agi d'abord d'établir dans quelle mesure les caractères collectivistes de la forme examinée avaient décliné. Nous allons maintenant voir quelles sont leurs possibilités de nouveaux développements et leurs conditions historiques.

« Comme on le voit, en Russie l'apogée de la propriété commune est depuis longtemps passé, et tout laisse présager qu'elle va vers sa dissolution. Cependant la possibilité de la faire passer à un niveau supérieur est incontestable, à condition que cette forme sociale se maintienne assez longtemps pour que les conditions nécessaires à une telle fin mûrissent et, dans le cas où elle se montre capable d'évoluer *de façon que les paysans ne cultivent plus la terre individuellement mais en commun*, de la faire passer à cette forme supérieure sans que les paysans russes ne doivent traverser le stade intermédiaire de la propriété bourgeoise ».

Du point de vue marxiste, non seulement toute propriété privée est propriété bourgeoise, mais l'est aussi celle dans laquelle le cycle travail-consommation n'est plus local, et où tous les produits, même ceux du sol, ont la forme de marchandises. Enfermer le cycle travail-consommation dans le milieu personnel-familial ne signifie pas dépasser la forme bourgeoise, mais rester en deçà ; les conquêtes de la divi-

sion technique du travail et de la collaboration dans les différents moments productifs restent en effet lettre morte. Un cycle de travail et de consommation peut aller au-delà de la forme bourgeoise si dans ce cycle, dans une première forme même territorialement réduite, produire et consommer sont des actes accomplis en commun, même si les tâches techniques sont diverses. Dans tous les cas le passage de la petite à la grande entreprise est toujours un pas en avant, même si le cycle direct travail-consommation devient travail-monnaie-consommation. Le vieil Engels demandait des communistes et non des *kolkhoziens* !

Techniquement, socialement, politiquement, quelle sera la figure du kolkhozien ? Qui l'emportera en lui ? Sera-ce le caractère du travailleur participant avec mille autres à l'une des nombreuses gammes de la production organisée avec toutes les ressources techniques, ou bien celui de « l'homme à tout faire » qui se démène dans les limites étroites du petit champ qui lui a été assigné, et qui fait avec pareille ardeur et pareille limitation tous les métiers, poussé à sacrifier ses heures de repos et ses possibilités de voir au-delà de son horizon misérable pour avoir une bouchée de plus sur sa table ? Sera-ce pour ce type social un avantage de ne pas être devenu un franc salarié agricole d'une vaste entreprise agraire-industrielle, gérée par un capitalisme privé ou par un capitalisme d'État ? Ce type social arrivera-t-il à être révolutionnaire et communiste ? À la date d'aujourd'hui nous pouvons répondre non.

Il y a quatre-vingt ans, Engels posait à nouveau la condition, non réalisée, du bond des prolétaires européens à la tête de l'histoire :

« Ceci peut advenir uniquement si, avant la décomposition totale de cette propriété collective, dans l'Occident européen s'accomplit une *révolution prolétarienne* qui fournisse au paysan russe les conditions préliminaires indispensables de cette transformation, et donc également les conditions matérielles dont il a besoin notamment pour réussir la révolution nécessaire de tout le système agricole ».

« C'est donc vantardise pure que de dire, comme le fait monsieur Tkatchev, que les paysans russes, même "propriétaires", sont "plus proches du socialisme" que les ouvriers qui ne possèdent rien de

l'Europe occidentale. C'est tout le contraire qui est vrai. Si la propriété collective peut se sauver et avoir l'occasion de se transformer en une forme nouvelle et véritablement vivante, cela ne peut advenir *qu'au moyen d'une révolution prolétarienne.* »

Tel ne fut pas le déroulement des événements. « *C'est donc une vantardise pure* » quand, du cœur de l'Occident, monsieur Palmiroff ²⁷, pour convaincre les prolétaires de devenir le premier bouclier de la *Constitution* républicaine - et *propriétaire* -, leur raconte que le socialisme a triomphé dans de nombreuses parties du monde et que ceci est advenu sans qu'ils ne marchassent en avant pour lui ouvrir la voie, et que même, ils doivent aujourd'hui s'abstenir de se mettre en mouvement parce que cela perturberait la paix, la sécurité et la cohabitation des camelots d'Occident et d'Orient.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

38. LE BILAN D'ENGELS EN 1875

[Retour à la table des matières](#)

Au terme de l'étude de 1875 qui exprime - parfois mot pour mot - le même jugement historique que celui de Marx, alors vivant et qui connut certainement l'écrit avant sa publication, nous trouvons la synthèse de l'appréciation du socialisme international et européen sur le développement de la Russie.

À cette date, comme nous le savons, dans toute l'Europe occidentale et centrale, la revendication historique de la révolution antiféodale est satisfaite, et la bourgeoisie capitaliste est au pouvoir ; elle n'y est pas partout arrivée par la voie classique de la guerre civile interne, comme en Angleterre et France, mais les guerres de 1859, 1866 et 1870 ont accompli la systématisation.

²⁷ Il s'agit bien sûr de Palmiro Togliatti.

La seule grande puissance restée en dehors de cette systématisation est la Russie ; si elle a cessé d'avoir la fonction de bastion réactionnaire du féodalisme en Europe, pour Marx et Engels elle conserve cependant, comme nous l'avons largement montré, la fonction historique purement contre-révolutionnaire consistant à intervenir à chaque fois que le prolétariat des nations européennes se soulève pour abattre la bourgeoisie, seule classe dominante désormais dans tout l'Occident.

La chute de cette puissance a donc une importance de première grandeur à l'échelle internationale : si le despotisme tsariste et le pouvoir de la noblesse sont mis à bas en Russie, et même si la bourgeoisie met sur pied un État libéral dans ce pays, la victoire de la lutte finale pour le socialisme sera hâtée.

Voilà donc la partie négative du bilan. La partie positive consiste dans l'analyse des forces internes de ce pays immense.

Schématiquement, on trouve ceci. Noblesse terrienne qui, cependant, ne contrôle qu'une partie du sol et de la production agricole. État despotique central, centralisé, avec lequel, en substance, outre l'armée, le clergé ne fait qu'un et qui, socialement, a le contrôle direct de l'autre moitié du sol et des serfs. Bourgeoisie qui, timidement, apparaît dans les villes comme une force sociale, qui consiste surtout en l'influence des bourgeoisies extérieures avancées (et, a-t-on l'habitude de dire, nous également, pour aller vite, en l'influence des « idées » occidentales). Prolétariat en pratique absent, l'industrie n'en étant qu'à ses débuts (et non parce que le peu qui en existait était en train d'être organisé par l'État), et l'influence sur lui du mouvement ouvrier occidental n'étant pas encore sensible. Enfin le facteur en un certain sens original : les paysans serfs et à peine émancipés, et la forme de la communauté agraire de village, jusqu'alors tributaire des boyards, des couvents et de l'État, qui ne s'est pas encore dissoute en propriété et gestion parcellaires ni en grandes entreprises de propriété privée au sens bourgeois.

Avant de se demander si une telle forme peut constituer un point de départ pour une économie socialiste dans les campagnes, la conclusion est qu'une telle forme de communisme primitif est déjà en voie

de dissolution. À la doctrine affirmant que de cette forme pourrait partir un type de révolution sociale qui laisse de côté le prolétariat industriel et les salariés agricoles, et donc un développement capitaliste qui serait ainsi *sauté*, on répond : NON si les paysans russes doivent faire cette révolution seuls, PEUT-ÊTRE si se vérifie dans l'Occident capitaliste la révolution PROLÉTARIENNE, en même temps ou immédiatement après la mise à bas du tsarisme. Voilà la seule hypothèse qui permette d'éviter qu'un pouvoir bourgeois capitaliste ne succède au tsarisme.

En Russie non moins qu'ailleurs, une révolution paysanne originale n'est pas une possibilité historique. Les paysans peuvent être une classe auxiliaire de la révolution bourgeoise, comme ils le furent en Europe, et comme le fut en Europe également le premier prolétariat lui-même. Que la commune rurale puisse survivre, ce ne peut être le résultat d'une lutte nationale des agriculteurs communistes contre le pouvoir d'État qui les tient sous le joug, mais seulement le résultat d'une victoire du prolétariat salarié dans le domaine *international*.

Cependant, même si elle reste une révolution bourgeoise, la révolution russe sera un pas en avant grandiose : elle est bienvenue. Telle est la conclusion.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

39. PRONONCIATION DU VERDICT

[Retour à la table des matières](#)

Après une description de la crise interne de la société et de l'administration russes, voici comment est formulée la condamnation à mort de la Sainte Russie tsariste, comme elle fut affirmée par le marxisme plus de quarante ans à l'avance, sur l'arrière-fond que nous avons il y a peu résumé à grands traits :

« Toutes les conditions d'une révolution sont donc ici réunies ; une révolution commencée par les classes supérieures de la capitale, *peut-être par le gouvernement lui-même*, mais qui ira plus loin, à travers les paysans, et rapidement au-delà de sa *première phase constitutionnelle* ; une révolution qui sera de la plus *haute importance pour toute l'Europe* parce qu'elle abattra d'un seul coup la réserve puissante de la réaction dans toute l'Europe, jusqu'ici intacte. Deux événements seulement pourraient la retarder : une guerre victorieuse contre la *Turquie* et l'*Autriche* (pour laquelle cependant il faudrait de l'argent et des alliances sûres), ou une tentative insurrectionnelle prématurée qui repousserait les classes possédantes dans les bras du gouvernement ».

Nous ne pouvons pas croire, lecteur, qu'Engels sommeillât (*quando bonus dormitat Homerus*) justement en rédigeant le passage final d'une étude si absorbante et en tentant de prévoir les événements futurs. Le commentaire doit donc dépasser l'étonnement devant la révolution faite par les *hautes* classes et par *le gouvernement lui-même*, alors que par la suite l'accouplement entre les premières et le second serait la sanction de la contre-révolution.

Ce contrôle des prophéties est une tâche de première importance pour établir que nous, « orthomarxistes », en dépit de toutes les diarrhées des traîtres, sommes bien décidés à ne pas abandonner.

Un article de commentaire à un livre récent de Santonastaso, *Le socialisme français de Saint-Simon à Proudhon*, veut critiquer l'opposition nette entre socialisme utopiste et socialisme scientifique, en affirmant que selon les marxistes tout socialisme utopiste n'est pas marxiste et que toute position marxiste est exempte d'utopisme. Engels est justement cité, mais comme à l'habitude la question est mal posée, sous le prétexte habituel que Marx aurait toujours eu horreur de dessiner les grandes lignes de l'avenir (idée contagieuse qui se propage d'empoisonneur en empoisonneur jusqu'à Staline). Le marxisme est, en substance, justement une prévision du futur. L'utopisme dans sa juste acception n'est pas une prévision du futur mais une *proposition* de façonner le futur. Le marxisme fait tout le travail de prévision au moyen de l'explication des faits du passé et du présent et de la recherche de lois historico-sociales, et il attribue la possibilité d'atteindre la juste explication d'événements donnés et la prévision de ceux qui viendront à une classe et à son parti. L'utopisme est dicté - ou au moins il dit l'être - seulement par une volonté généreuse et par le rationalisme intelligent d'un réformateur, mais (il y a, par exemple, de très nombreux passages de Marx et Engels où ils font l'éloge de Saint-Simon) il se ressent toujours du heurt contemporain des intérêts et des classes et anticipe dans une mesure plus ou moins grande les conclusions « scientifiques ».

Pour le système utopiste, l'avènement manqué de la société meilleure n'est pas une preuve cruciale : ce sera la preuve que les hommes sont méchants, sourds ou... malchanceux. Pour le marxisme au contraire ses prévisions sont justement l'épreuve du feu et le mot *scientifique* n'a pas d'autre sens (étant entendu que dans la bataille de propagande d'un parti qui vit à chaque ligne de Marx et d'Engels, il faut tailler dans le vif avec des formulations tranchantes). Si nos prévisions sont toujours fausses, allons nous promener et laissons le champ libre aux grands politicards qui vont où souffle le vent.

Prenons le passage d'Engels par la fin : la guerre avec la Turquie. Elle est advenue deux années après (guerre de Plevna pendant laquelle

Marx soutint *fanatiquement* ²⁸ la Turquie comme le rapporte sa femme) ; il s'en fallut de peu que l'Autriche n'intervînt et que la Russie ne s'en sortît mal, ou du moins ne fut pas victorieuse. Elle fut encore assez forte pour imposer sa volonté au congrès de Berlin ; ce qui explique que le tsarisme « ait duré ». L'État russe eut « de l'argent et des alliances sûres », il obtint généreusement l'argent des banques du capitalisme international et les alliances surtout de la France démocratique. La guerre avec l'Autriche (et avec l'Allemagne) n'advint finalement qu'en 1914, même si pour nos textes elle arrivait en retard à cette gare de l'histoire. Mais les alliances, qui furent suffisantes pour faire à la fin céder les Austro-Allemands en 1918, n'évitèrent pas la catastrophe militaire en 1917 et la révolution qui s'était déjà approchée avec la défaite précédente de 1905 face au Japon.

L'allusion finale à la tentative prématurée d'insurrection vise les méthodes insuffisantes du terrorisme d'individus ou de petites sectes dont Engels dans un autre passage admire le courage mais qu'il critique comme stériles ; ce n'est donc que lorsque ces formes d'action révolutionnaire seront remplacées par d'autres bien différentes que le tsarisme succombera.

La prévision à propos de la tâche antitsariste des *hautes classes* est prudente dans la mesure où elle est limitée à la seule Saint-Petersbourg ; en effet une bourgeoisie d'importance notable, industrielle, commerciale et financière ne s'était pas encore fait connaître dans les villes, et ces classes se profilent avant tout comme minorité des classes intellectuelles et des professions libérales. D'où la phrase significative « par le gouvernement lui-même ». En Russie, comme l'État domine la noblesse dans une fonction parallèle, il faut s'attendre à ce que la fonction historique de la classe bourgeoise soit, là où elle fait défaut en tant que groupe de personnes, assumée par un État-capitaliste. C'est ce qui est advenu.

Partie de là, d'une capitale qui ne peut pas désormais ne pas s'organiser comme toutes les capitales bourgeoises, d'un centre de

²⁸ Ainsi avons-nous traduit tifo ; fare il tifo signifie supporter avec ardeur et même fanatiquement une équipe sportive, être un tifoso.

pouvoir qui de féodal doit devenir capitaliste, cette future révolution bourgeoise passera « *à travers* les paysans ».

Les paysans ne sont pas une classe dont la révolution puisse *partir*. Ils peuvent seulement être *traversés* par la révolution d'une autre classe, et en général par la révolution bourgeoise. C'est avec ce terme, que nous adoptons dans son sens passif, que le théorème marxiste affirme fermement : jamais la paysannerie, comme classe révolutionnaire, ne *signe* une révolution historique.

Cette révolution devra rapidement dépasser *la première phase constitutionnelle*. On ne lit pas qu'elle doive devenir prolétarienne et socialiste. Elle doit devenir *républicaine* et couper à son tour la tête du monarque ce qui ne suffit pas encore à dépasser le niveau historique bourgeois. C'est seulement alors qu'elle « aura une importance énorme pour toute l'Europe, en abattant la réserve de la réaction ».

Un tel point de vue est important face à la position des Russes libéraux qui se satisfaisaient d'un parlement et d'une constitution promis par les Romanov et face aux positions douteuses du bakouninisme avec son « tsar des paysans », positions que nous avons déjà rappelées.

Les conditions et les caractères de la révolution russe, tels qu'ils se sont, dans les faits, réalisés, correspondent au « modèle ». Elle a suivi les guerres et les défaites militaires. Elle n'a pas eu comme protagoniste une bourgeoisie énergique, mais elle a commencé au sein d'un gouvernement manœuvrier (et vendu à la bourgeoisie occidentale) aux velléités constitutionnelles vite évanouies. Elle est facilement passée *à travers* les paysans. De l'étatisme agricole, non pas au socialisme, mais à l'étatisme industriel.

Indubitablement elle a eu un autre acteur formidable : le prolétariat qui de 1875 à 1917 s'était développé en raison de la croissance de l'industrie. Mais pour que ce dernier fût le protagoniste définitif il a manqué l'autre condition : la victoire prolétarienne en Occident.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

40. VINGT ANS APRÈS

[Retour à la table des matières](#)

Engels est, en 1894, à la fin de sa vie quand il ajoute à la fin de son écrit l'appendice dont nous avons déjà parlé ; il ne doit rien changer en substance de ses conclusions précédentes, mais seulement y prendre acte du changement de position des deux forces sur lesquelles le problème s'était concentré : la communauté paysanne dans les campagnes, l'industrie capitaliste dans les villes.

Le nouveau bilan se résume facilement : la première a perdu depuis lors sa vitalité ; la seconde, elle, a acquis énormément de vitalité.

Cependant, même en 1894, bien qu'étant au courant de la diffusion importante du marxisme théorique en Russie, et du lien toujours plus important entre le socialisme européen et les révolutionnaires russes, Engels ne met pas encore au premier plan la classe ouvrière.

À propos de la communauté rurale russe, Engels accentue ses conclusions pessimistes. Un des principaux hérauts de cette forme nationale russe « originale » fut Herzen, grand démocrate russe, équivalent des divers Blanc, Mazzini, Garibaldi et autres radicaux européens, et auquel se réfère Tkatchev très cité par Engels. Il l'appelle « littérateur panslaviste aux prétentions révolutionnaires ». Marx dans la première édition du *Capital* l'avait déjà défini comme « littérateur à moitié russe et totalement moscovite, souhaitant le rajeunissement de l'Europe au moyen du knout et de la transfusion de sang kalmouk ».

Mais l'un et l'autre tinrent en toute autre considération l'écrivain Tchernychevki qui avait déjà étudié avec sérieux la différence entre la

tradition slave et la tradition super-individualiste d'Occident (et peut-être encore en 1920 les bolcheviks russes ne tinrent pas compte de cet ennemi majeur, avec lequel ils n'avaient pas eu assez à faire dans leur lutte épique). En effet alors que Marx repoussait l'accusation selon laquelle il partageait avec les libéraux russes l'idée qu'il n'y avait rien de plus urgent que de « dissoudre la propriété commune et de plonger dans le capitalisme », Engels donne la plus grande importance aux considérations de cet auteur. Celui-ci, en parlant des cosaques de l'Oural, chez qui dominait encore la *culture en commun* du sol avec *ensuite* une répartition du produit entre les différentes familles, dit : « Si ce peuple résiste avec ses institutions actuelles jusqu'au moment où les machines seront introduites dans la culture du blé, alors ils seront heureux d'avoir conservé un régime de propriété qui leur permette l'emploi de machines qui présupposent des unités de culture d'étendues énormes, avec des centaines d'hectares ». Un marxiste ne peut pas ne pas trouver ici la thèse économique de la grande gestion vis-à-vis de laquelle la gestion parcellaire est rétrograde.

Et dans le domaine historique, la critique de l'exaltation de la « personne » chez ce penseur n'est pas moins marxiste : « Dans l'Europe occidentale, l'introduction d'un ordre social meilleur est rendue extrêmement difficile par l'extension infinie *des droits de la personne individuelle*... dans l'Europe occidentale, l'individu s'est désormais habitué au caractère illimité des droits privés... auquel on ne renonce pas facilement... un ordre économique meilleur est lié à des sacrifices individuels et, donc, il trouve des difficultés à se réaliser... Ce qui là-bas semble une utopie, chez nous... subsiste chez les Russes dans les coutumes populaires puissantes de notre vie paysanne ».

Donc, ni Marx, ni Engels ne méprise ce vœu de pouvoir souder communisme primitif et socialisme général « en procédant sans les douleurs de l'enfer capitaliste ». Il s'agit de voir comment les phases historiques se relient effectivement.

Maintenant, durant les vingt années écoulées, d'autres pas irréversibles ont été accomplis vers la dissolution des terres du *mir* en possessions individuelles. L'histoire a enseigné que « jamais et en aucun lieu le communisme agraire issu de la société gentile n'a produit de

lui-même autre chose que sa dissolution ». Bien vite ce communisme cède la place à l'« économie de familles individuelles » - négation de notre *modèle*. Et alors « la propriété commune ne consiste plus que dans de nouvelles répartitions du sol à travailler entre les familles. Il suffit que ces répartitions soient tenues en suspicion ou soient abolies, et l'on obtient le *village de paysans parcellaires* ». Ce qui nous fait horreur et qui, au contraire, ravit les staliniens.

Mais même le fait qu'en Occident la production capitaliste se soit pleinement développée et que se posent les conditions de l'emploi des moyens de production comme propriété sociale - « ce simple fait ne peut conférer à la commune russe la capacité de développer en son sein une telle forme sociale nouvelle ».

« Toutes les formes de société gentilice nées avant la production de *marchandises* et l'*échange* individuel ont ceci en commun avec la société socialiste future : certaines choses, moyens de production, sont possédés collectivement et sont utilisés collectivement par des groupes donnés. Mais ce caractère communautaire n'habilite pas la forme sociale inférieure à produire d'elle-même la société socialiste future, cet ultime et *spécifique produit du capitalisme* ».

Donc aucun développement « autochtone » du communisme de village russe en socialisme.

Au contraire, accélération possible du processus, toujours avec la condition, à nouveau affirmée et qui avait été énoncée dans la préface au *Manifeste*, de la victoire prolétarienne dans les pays complètement industriels.

Cela avait été dit en 1882 par Marx et Engels. Mais après ?

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

41. DÉCLIN ULTÉRIEUR DU VILLAGE

[Retour à la table des matières](#)

La dissolution avancée de la propriété commune russe, dont on parle ici, a fait depuis lors des progrès importants. Les défaites de la guerre de Crimée avaient montré clairement la nécessité pour la Russie d'un développement industriel. Il fallait avant tout des voies ferrées, et ces dernières ne sont pas possibles sans une grande industrie locale sur une vaste échelle. La première condition de celle-ci fut la soi-disant émancipation des paysans et avec elle commença en Russie l'avènement de l'ère capitaliste, mais également celui de l'ère de la fin rapide de la propriété commune du sol. Les sommes imposées aux paysans pour le rachat, l'augmentation des charges fiscales et, en même temps, la diminution et la dégradation des terres à eux assignées, les jetèrent inévitablement dans les mains des usuriers, pour la plupart membres enrichis des communes agricoles elles-mêmes. Les voies ferrées ouvrirent un marché qui servit de débouché pour des régions agricoles de céréaliculture jusqu'ici isolées, mais elles y portèrent également les produits à bas prix de la grande industrie qui, avec ces produits, supplantèrent l'industrie domestique des paysans qui jusqu'alors produisaient des articles semblables en partie pour leur propre besoin, en partie pour la vente. ²⁹

« Les sources de gain anciennes en furent bouleversées, il se vérifia cette ruine qui accompagne partout le passage *de l'économie naturelle à l'économie monétaire*, de grandes différences de richesse se

²⁹ Tout ce long paragraphe n'est pas entre guillemets dans le texte mais il s'agit en fait d'une longue citation de l'appendice, écrit en 1894, d'Engels à son texte (cf. dans les Cahiers de l'I.S.E.A. cité plus haut, page 1360).

produisirent à l'intérieur des communes - les pauvres devinrent les débiteurs esclaves des riches. Pour parler brièvement, un processus semblable à celui qui avait eu lieu avant Solon, et qui *avait désagrégé la gens athénienne au moyen de l'irruption de l'économie monétaire*, commençait à désagréger la commune russe ».

« Solon put, il est vrai, en s'attaquant de façon révolutionnaire à ce jeune droit de la propriété privée, libérer les débiteurs réduits en esclavage puisqu'il annula simplement avec ses lois institutionnelles ces dettes ; mais il ne put rappeler à la vie l'ancienne gens athénienne. De la même manière, aucune force au monde ne pourra ressusciter la commune russe. De plus le gouvernement russe a interdit de renouveler la division du sol entre les membres de la commune plus fréquemment que tous les douze ans, afin que le paysan en perde toujours plus l'habitude et commence à se considérer comme propriétaire véritable de son lot de terre. »

Les années passant, la dissolution des terres communales en petits lots privés apparaît donc toujours plus irrésistible, et la question de savoir si la commune subsiste devient toujours moins importante.

La lettre de Marx de 1877 arriva en pleine discussion des Russes sur ce sujet, elle circula en Russie dans son texte français original et, finalement, elle fut imprimée à Genève en 1886 dans un journal d'émigrés, c'est seulement plus tard qu'elle fut publiée en Russie.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

42. LA LETTRE DE MARX

[Retour à la table des matières](#)

Comme on l'a dit cette lettre réfute l'insinuation selon laquelle le point de vue de Marx coïncide avec celui des libéraux qui veulent liquider la commune, et elle montre la plus grande considération pour Tchernychevski dont elle reproduit ainsi la position : « La Russie doit-elle commencer par la destruction de la propriété commune, comme le prétendent les économistes libéraux, et donc passer au régime capitaliste, ou au contraire peut-elle, sans éprouver les *tourments* de ce régime (qui pour les libéraux sont des délices !), s'en approprier toutes les conquêtes de façon que ses présupposés historiques se développent ultérieurement ».

Marx donne sa propre réponse. « En bref, car je ne voudrais *rien laisser à deviner*, je veux parler sans réserve. Pour pouvoir juger en connaissance de cause du développement économique de la Russie, j'en ai appris la langue, et j'ai donc étudié ce développement pendant des années dans les publications, officielles ou non. Et j'en suis arrivé à la conclusion suivante : *Si la Russie continue à marcher sur la voie qu'elle a empruntée depuis 1861, elle perdra la plus belle occasion que l'histoire ait jamais offerte à un peuple pour éviter toutes les vicissitudes fatales du système capitaliste* ».

Comme Engels le remarque, Marx poursuit en réfutant son critique et sa fausse utilisation de ses propres théories pour appuyer la thèse qui, en Russie, tenait à cœur aux bourgeois. Et il arrive à un passage encore plus décisif.

« Maintenant, quelle application à la Russie de mon esquisse historique sur l'accumulation primitive du capital mon critique pouvait-il faire ? Simplement ceci : La Russie aspire à devenir une nation capitaliste selon le modèle de l'Europe occidentale - et ces dernières années elle a fait un grand effort dans cette direction - elle n'y réussira pas sans avoir d'abord transformé une bonne partie de ses *paysans* en *prolétaires* ; et donc, une fois prise dans le tourbillon de l'économie capitaliste, *elle devra en subir, exactement comme les autres peuples profanes, les lois inexorables*. Voilà tout ».

En conclusion, dans le dernier mot que nous ayons de lui, Karl Marx, après ne pas avoir exclu en principe cette éventualité historique formidable que nous avons désormais nommée de nombreuses fois *saut* par-dessus le capitalisme, éventualité qui, comme on voudrait le faire croire aujourd'hui de tous les côtés, se serait produite pendant les brefs mois de 1917, se montre solidement sûr que la Russie engendrerait le capitalisme et en boira, elle aussi, comme nous en Occident, le calice jusqu'à la lie.

Aujourd'hui, nous pensons qu'elle n'a pas encore fini de l'ingurgiter.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

43. AVANCÉE DU CAPITALISME

[Retour à la table des matières](#)

Engels se pose à nouveau la question 17 années, dit-il, après cette lettre, et il passe en revue la naissance du capitalisme dans ce pays :

« Alors que, après la défaite dans la guerre de Crimée et le suicide de l'empereur Nicolas, l'ancien despotisme russe réussit à survivre inchangé, une seule voie restait ouverte : le passage le plus rapide possible à l'industrie capitaliste... ce qui signifiait des voies ferrées... les voies ferrées signifient, outre l'industrie capitaliste, la révolution de l'agriculture primitive. D'un côté, la *production agricole*, même celle des régions les plus lointaines, se liait directement au *marché mondial* ; de l'autre on ne peut construire un système ferroviaire sans une industrie lourde locale qui fournisse les rails, les locomotives, les wagons, etc. Mais on ne peut pas introduire une branche de la grande industrie sans en accepter dans le même temps le système tout entier ; l'industrie textile qui avait une base relativement moderne et qui avait déjà précédemment pris pied dans la zone de Moscou et de Vladimir, de même que sur la côte baltique, en reçut une impulsion nouvelle. L'expansion des banques déjà existantes et la fondation de banques nouvelles suivirent l'expansion des voies ferrées et des usines ; l'émancipation des serfs produisit la liberté de mouvement individuel, en l'attente de la libération d'une grande partie des paysans de la possession de la terre elle-même. Ainsi, en peu de temps, tous les fondements de la production capitaliste furent jetés. Mais la hache fut aussi appliquée aux racines de la commune paysanne ».

Ici Engels décrit en quelques mots un procès d'« accumulation capitaliste au moyen d'investissements d'État » qui forma cependant une jeune bourgeoisie et qui en est la meilleure couveuse. Que signifient les paroles suivantes : « Puis vint l'ère des révolutions par le haut inaugurée par l'Allemagne et avec elle l'ère du développement rapide du socialisme dans tous les pays européens » ?

Il s'agit encore une fois de la révolution bourgeoise et capitaliste, de la sortie de l'économie féodale et des îlots agricoles fermés de production-consommation, avec l'ouverture des marchés nationaux et internationaux. Mais ce n'est pas la bourgeoisie qui fait cette révolution par le bas, en dehors du pouvoir. Et ce n'est pas seulement en Russie qu'elle a été assez vile pour chercher à fourguer son fardeau à n'importe qui : au gouvernement féodal, à la paysannerie, et même au prolétariat, faisant, à la manière du coucou, couvrir ses œufs dans le nid d'autrui. Ce qui s'est produit en Angleterre et en France ne se répètera pas : en Allemagne Bismarck et les Hohenzollern ne tombèrent pas mais ils furent contraints de l'industrialiser (en commençant par la munir de voies ferrées ³⁰) et de la prolétarianiser.

Cette bourgeoisie, qui ailleurs est née dans le risque d'entreprise, souvent poussé jusqu'à l'héroïsme - de même que le baron terrien naquit de l'héroïsme du chevalier de la Table Ronde -, pour devenir ensuite conservatrice, parasitaire, monopoliste et protectionniste, en Russie au contraire naît dans le climat suivant : l'État s'endette à l'extérieur et à l'intérieur. « La première victoire de la bourgeoisie consista dans les concessions ferroviaires qui assurèrent aux actionnaires la totalité des bénéfices futurs en se déchargeant sur l'État de la totalité des pertes futures (dans tout pays où l'économie est pauvre, les voies ferrées sont déficitaires et ne peuvent naître que des subventions et non des investissements progressifs du profit de l'entreprise qui n'existe pas). Donc vinrent les subventions et les primes en faveur des entreprises industrielles, les taxes protégeant l'industrie locale, qui finirent par rendre impossible l'importation de nombreux articles ».

³⁰ Nous n'avons pas osé traduire le néologisme de Bordiga, ferroviare, par ferroviariser.

Comme nous le dûmes déjà, non seulement protectionnisme, mais investissement d'État, « IRI » ³¹ avant la lettre.

« D'où l'envie que la Russie devienne un pays industriel indépendant de l'extérieur, qui se suffise à lui-même ; d'où les efforts acharnés du gouvernement russe pour atteindre en peu d'années le point maximum du développement capitaliste ». Et personne n'ignore la condition favorable que représentent les matières premières disponibles de façon illimitée.

« Pour cette raison, la transformation de la Russie en un pays industriel-capitaliste, la prolétarianisation d'une grande partie des paysans et la ruine de l'ancienne communauté de type communiste, procèdent à un rythme toujours plus rapide ».

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

44. LE DERNIER BILAN

[Retour à la table des matières](#)

La conclusion finale d'Engels est donc, plus radicalement qu'en 1875, pessimiste sur l'avenir du *microcommunisme* rural. Mais sa ruine n'est pas pour cela proclamée sans regret et sans espérance. On veut encore une fois ne pas prêter à l'équivoque selon laquelle on aurait échangé la thèse historique contre un coup de trompette joyeux annonçant l'entrée dans la Russie endormie d'un capitalisme « civil » moderne, contre une apologie de cette forme occidentale que le marxisme révolutionnaire a, au contraire, pour tâche fondamentale de démasquer d'abord, d'abattre ensuite.

³¹ Institut pour la Reconstruction Industrielle, organisme d'intervention de l'État dans l'économie, il a été créé sous le fascisme et n'a pas été aboli après sa chute.

Cependant, il y a deux conditions nécessaires à la survie des traditions du microcosme agricole slave, lesquelles ont le grave défaut d'enfermer la société humaine dans les limites exigües du village, mais qui ont encore l'avantage d'élargir le mesquin et avilissant individualisme bourgeois mercantile de la personne individuelle à une communauté fraternelle, même si elle est limitée dans le nombre.

La première condition est qu'une révolution sociale et politique renverse la monarchie despotique du tsar et de la noblesse terrienne slave.

La deuxième est qu'une révolution également sociale et politique au-delà des frontières renverse les États capitalistes d'Europe et le pouvoir de la grande bourgeoisie.

Sur ces points cardinaux, et en guise d'appel vingt ans plus tard, voici la nouvelle sentence sur laquelle se clôt l'*Appendice*, et qui est le dernier mot des maîtres du marxisme sur la Russie et sur sa perspective historique :

« À la question de savoir si l'on peut encore sauver quelque chose de ces communautés russes pour que, comme Marx et moi l'espérions en 1882, elles puissent devenir - en accord avec une révolution dans l'Europe occidentale - le point de départ d'une société communiste, *je ne peux pas prendre sur moi d'y répondre*. Une chose cependant est certaine : pour qu'au moins un reste des communes agricoles survive une première condition est nécessaire : la chute du despotisme tsariste, la révolution en Russie. Cette dernière non seulement arrachera la grande masse de la nation, les paysans, à *l'isolement de leurs villages*, qui forment leur *mir*, leur monde, et les poussera sur la grande scène de la vie sur laquelle ils verront le monde extérieur et donc également eux-mêmes, leur propre condition et les moyens pour se séparer de leurs misères présentes, mais cette révolution donnera également au mouvement ouvrier occidental une impulsion nouvelle et des conditions de luttes nouvelles et, par cela même, elle hâtera la victoire du prolétariat industriel moderne, sans laquelle la Russie d'aujourd'hui ne pourra parvenir à une transformation socialiste qui la conduira au-delà tant de la commune que du capitalisme ».

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

45. LE MARXISME CLASSIQUE EUROPÉEN - LA RUSSIE

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons donc jusqu'ici, sur la base d'une documentation tirée des textes, donné une présentation fondée du problème de la Russie dans le marxisme classique, du *Manifeste* jusqu'à la mort d'Engels.

Dans toute cette question on a mis en évidence à tout instant le lien étroit entre les luttes de classe dans l'ouest et le centre de l'Europe, et la fonction de la puissance russe, dans un premier temps, ainsi que les luttes internes russes dans un second temps.

En suivant l'ensemble du cours nous avons vu le marxisme suivre l'Europe et toutes ses nations dans leur voyage historique du féodalisme médiéval au capitalisme moderne, puis à la constitution du prolétariat en classe et à ses luttes pour le pouvoir politique, luttes jusqu'ici non couronnées de succès définitif et dont l'histoire est marquée par de graves insuccès, replis et désillusions.

Dans la phase des grandes révolutions bourgeoises, nationales et libérales, le marxisme prolétarien suit et attend avec impatience leur affirmation définitive dans tout le domaine européen : le plus grand et principal obstacle qui se dresse en travers de ce chemin est la Russie des tsars qui envoie et menace d'envoyer des forces armées en masses énormes partout où le feu de la révolution se déclenche et, comme avec Napoléon elle fit replier la gigantesque vague révolutionnaire à cheval sur le dix-huitième et le dix-neuvième siècle, de même elle réussit à éteindre au milieu du siècle l'incendie qui, en 1848, saute d'une capitale d'Europe à l'autre.

Cependant, économiquement, socialement, politiquement, au moyen des guerres civiles, sociales ou nationales, la systématisation complète de l'Europe bourgeoise est, vers 1870, un fait accompli, et dans ce domaine le mouvement grandissant de la classe ouvrière s'apprête à conduire sa lutte autonome. Il doit toutefois se tourner attentivement vers l'Orient. L'État massif des tsars n'a pas été attaqué par le feu de la grande révolution qui a changé le visage de l'Europe ; il faudra, en cas de lutte, lui régler son compte et, dans le même temps, étudier les causes historiques profondes de son immobilisme.

Nous avons vu s'établir deux thèses. La force russe est la principale réserve pour la défense en Europe des régimes féodaux existant encore, et l'axe de la Sainte Alliance. Dans le même temps, la force russe est la première force à intervenir lorsque, dans les pays désormais gouvernés par des capitalistes, la classe ouvrière se met en mouvement pour ses conquêtes propres.

Comment cet obstacle sera-t-il ôté du chemin de la nouvelle révolution européenne, désormais libre de toutes ses attaches avec les luttes démocratiques et nationales ?

Une longue lutte théorique naît au sujet de la proposition qui affirme qu'en ce pays les lois du matérialisme historique et des luttes de classe, qui avaient si bien convenu à l'histoire de l'Occident, ne sont pas valides et que l'on doit théoriser un autre mécanisme du développement des formes sociales successives.

Nous avons récapitulé les arguments du marxisme contre cette affirmation étrange en développant la comparaison entre les différents champs historiques de l'évolution sociale tels que nous les avons établis en fonction de l'histoire des derniers siècles ; bien plus nous les avons rapportés à travers toute leur histoire aux conditions géographiques originelles et à leur effet sur l'installation des peuples sédentaires ainsi que sur leurs institutions et leurs formes de vie. Et nous avons donc fait en sorte de prouver que le déterminisme de Marx est un instrument bien adapté pour rendre compte de l'histoire russe et de son grave « retard de phase » par rapport à l'Europe.

Une fois établi, donc, que les choses sociales russes se traitent avec la même méthode que celles d'Occident, nous avons mis en relation, toujours sur la base des textes de notre école, ses particularités historiques avec celles du pays et de la nature physique, en développant une comparaison sommaire entre trois types d'organisation en Europe : romain classique, germanique et grand-slave, et en traitant également du quatrième type asiatique.

Ainsi les particularités de la succession russe des modes de production n'ont pas été niées mais largement examinées.

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

46. LE DRAME GRAND-SLAVE

[Retour à la table des matières](#)

Ces caractéristiques principales sont la faible fertilité de la terre, les communications difficiles, la faible densité de la population, la plus grande difficulté de celle-ci à se fixer de façon stable, et, inversement, la formation, plus précoce que pour les peuples germaniques, d'un pouvoir central fort - avec des analogies avec les despotismes asiatiques historiques - qui protège et soumet aux tributs les communautés de travailleurs de la terre.

Jusqu'au dix-neuvième siècle ce centralisme étatique terrien figure aux côtés de la noblesse féodale, moins autonome et centrifuge que dans la forme germanique, et des communautés de villages, en partie serves de l'État et en partie serves des nobles.

Donc des différences, par rapport aux pays européens, dans le processus de fusion en un complexe d'échanges des îlots locaux, dans la formation des marchés et des manufactures artisanales et industrielles, et un avènement retardé de la production capitaliste.

Le marxisme classique repousse la thèse selon laquelle en ce pays ne se pose pas le problème de deux révolutions - qui peuvent se superposer -, celle de la bourgeoisie contre le féodalisme et celle du prolétariat contre le capitalisme, mais celui d'une révolution originale unique conduite par les paysans des communautés contre l'État despotique et l'aristocratie des boyards, avec une voie toute différente pour conduire au socialisme de la terre et des moyens de production.

On attend donc en Russie les deux révolutions : la révolution anti-féodale et antitsariste est imminente. Une phase capitaliste bourgeoise lui succédera-t-elle de façon stable ou le passage à une lutte prolétarienne se posera-t-il immédiatement ?

Jusqu'à 1894 la réponse est : On ne peut pas attendre cette superposition des deux révolutions en faisant confiance aux forces internes ; le prolétariat est encore embryonnaire quoique l'industrie progresse à grands pas, grâce surtout à l'État despotico-féodal. Et cette tâche ne peut pas être assumée ni par les paysans des communautés, ni encore moins par les paysans parcellaires qui sont en train de se substituer à la première forme traditionnelle.

Dans un tel cas la perspective est une révolution russe seulement bourgeoise qui devra résulter d'une guerre ; et l'on prévoit la guerre avec la Turquie, pas celle avec le Japon, mais surtout on se fonde sur la future grande guerre des Slaves et des Latins contre les Allemands qui éclata en 1914 et détermina l'écroulement du tsarisme. Même en s'arrêtant là, un grand obstacle contre-révolutionnaire sera ôté du chemin du prolétariat des pays avancés.

À la place d'une installation de la Russie bourgeoise parmi les États bourgeois européens ayant survécu aux guerres, une autre perspective est pour Marx et Engels jusqu'alors admise, celle de la révolution en Russie contre le tsar, pure ou bâtarde peu importe, qui déchaînerait la révolution socialiste en Occident.

En ce cas - en ce seul cas - la révolution russe pourra devenir socialiste et pourra reprendre les dernières formes d'un communisme

agraire en les greffant sur les puissants moyens de production modernes passés dans les mains du prolétariat international victorieux.

Mais - dans l'état des textes de 1894 au moins - on exclut *de manière certaine* le développement dans lequel la Russie, partie d'une révolution antitsariste, peut parvenir à une société socialiste.

À la fin de cette étude nous en viendrons à établir que l'histoire n'a pas démenti une telle perspective. En Russie se développent les mêmes forces productives qu'en Occident. L'industrie, et même la très grande industrie, l'emportent sur l'économie agraire. La révolution originale dirigée par les communautés paysannes émancipées n'a pas eu lieu. Les guerres européennes sont venues et ont produit l'écroulement du tsarisme ; la victoire de la révolution ouvrière occidentale ne s'étant pas produite, il n'a pas pu y avoir en Russie une forme sociale communiste.

On est donc parti dans ce pays d'un féodalisme d'État - on est arrivé à un capitalisme d'État industriel, à une forme en partie capitaliste et en partie précapitaliste de l'économie de la terre, le tout dans un milieu d'échange marchand national, et tendant toujours plus à s'internationaliser

Première partie

RÉVOLUTION EUROPÉENNE ET AIRE « GRAND-SLAVE »

47. LES PERSPECTIVES DU PARTI MARXISTE EN RUSSIE

[Retour à la table des matières](#)

Nous devons maintenant voir de l'intérieur de la Russie le problème qui a été vu de l'extérieur et faire la jonction entre 1894 et la révolution russe. Voilà le thème de la suite de notre exposé actuel qui ne traitera pas encore de l'ensemble du sujet de l'économie sociale en Russie jusqu'à nos jours.

En 1894, le développement du capitalisme est en acte de façon décisive, et un puissant prolétariat est déjà en formation. Engels n'a pas rendu compte de sa puissance historique ; de même l'Occident, même l'Occident prolétarien, ne se rendra pas compte de ce poids avant le mouvement grandiose de 1905.

Il est bien vrai, de par le caractère international inné du procès historique de notre lutte, démentant la thèse de la mission spéciale du peuple slave, ou d'un autre, que même avant 1894 (et même dix années avant) les traits d'un parti prolétarien (qui s'appelait alors social-démocrate) s'étaient définis. Ce parti était bien connu d'Engels, qui connaissait surtout le grand théoricien Plekhanov, présent notamment en 1889 à la fondation de la II^e Internationale. Mais il n'avait pas encore pu exprimer l'apparition historique d'un prolétariat urbain valeureux capable de batailles inoubliables, et Engels, alors qu'il était réservé (comme nous l'avons fait remarquer), sur les différences entre ces marxistes déclarés et les autres mouvements révolutionnaires de l'empire du tsar - il était en effet non seulement un historien ou un théoricien, mais surtout le chef international du parti - dans la dernière analyse que nous possédons de lui, ne rend pas compte de la tâche de

cette classe de la société russe encore si jeune ; il ne traite pas de ses organisations économiques, il ne s'engage pas à exclure de façon décisive du mouvement de l'Internationale les partis à recrutement paysan, très faibles sur le plan doctrinal, mais héroïques sur le front de la révolution et de la terreur révolutionnaire.

Dans tous les cas, dans le travail original de notre mouvement mondial ce n'est pas le dernier mot et la connaissance de la dernière donnée qui pouvaient être importantes. Au contraire ce qui est important c'est toute systématisation qui établit les directives de la doctrine de telle façon qu'elle serve dans l'action de bouclier solide contre les coups de l'opportunisme et les coups de poignards des déserteurs.

Quand la grande révolution bolchevique vainquit, la majorité des vieux camarades et des néophytes, les premiers perplexes, les seconds joyeusement indulgents, n'hésitèrent pas à entonner des hymnes en sa faveur, mais convaincus que les canons du vieux Marx et du vieil Engels avaient reçu un *coup* terrible.

Nous, qui parlons ici, faisons partie des quelques rares qui, dans la gloire de l'événement victorieux qui fit trembler les fondements du monde capitaliste, ne virent que la confirmation lumineuse d'une doctrine complète et harmonieuse, la réalisation d'une attente longue, dure mais endurée dans la certitude absolue d'atteindre son but.

Trente autres années et plus d'événements difficiles et moins favorables à l'enthousiasme révolutionnaire se sont écoulées, le colosse du capitalisme mondial a résisté à la secousse de son sous-sol et nous domine encore après la seconde et la plus bestiale des guerres mondiales. En revoyant le cours âpre et difficile à lire des événements, et en le reliant - comme le marxisme revendique savoir le faire ; et y renoncer revient à admettre avoir perdu sur toute la ligne - avec la chaîne des constructions de deux siècles ou presque, nous nous sentons maintenant cent fois plus certains d'une confirmation de fait de la doctrine, plus sûrs de n'avoir jamais ruminé des démentis vains, hâtifs, présomptueux et surtout lâches à cette ligne inflexible qui, une fois trouvée et adoptée, ne peut être déformée sans trahir.

Partie II

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

[Retour à la table des matières](#)

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

1. SORTIE ORIGINALE
DE L'« ANCIEN RÉGIME » ³²

[Retour à la table des matières](#)

Dans la première partie de ce rapport nous avons amplement vu comment la perspective historique de la Russie était jugée par le mouvement marxiste occidental, et quelles éventualités étaient définies pour l'extension à la Russie de la grande révolution démocratique et bourgeoise européenne et pour les développements ultérieurs de la lutte de classe et d'une révolution socialiste.

En effet, étant donné le grand retard historique de la première révolution, et étant donné la vigueur du mouvement ouvrier en Europe et de sa doctrine perfectionnée, il fallait s'attendre à ce que le second problème se superposât au premier et il s'agissait d'établir quelles étaient les tâches qui en découlaient pour l'Internationale prolétarienne.

Cette liquidation des formes médiévales et féodales se posait de façon originale par rapport aux pays d'Occident dans lesquels, au moment de la révolution antiféodale, la classe ouvrière n'était pas encore assez puissante pour être en mesure d'y jouer un rôle autonome, et elle n'y avait eu d'autre fonction que de soutenir résolument toutes les insurrections libérales, démocratiques et d'indépendance nationale.

³² En français dans le texte.

De façon répétée, nous avons dit que la situation n'était pas du tout nouvelle, mais qu'elle répétait surtout la situation de l'Allemagne de 1848 ³³, quand une révolution bourgeoise identique aux révolutions anglaise et française était prévue avec certitude ; on ne doutait pas alors de son issue victorieuse (elle fut au contraire diluée par la suite dans une longue série de luttes d'États et de classes), et déjà on appelait la classe ouvrière allemande, après qu'elle avait favorisé le succès de cette révolution, à tenter d'aller plus loin, comme les ouvriers français l'avaient en vain tenté en 1831 et 1848 (et comme ils le tenteront à nouveau, non moins en vain, en 1871).

Nous avons récapitulé les différences entre les deux situations avec leur analogie de fond. Les caractéristiques d'« inertie historique » de l'aire *grand-slave* sont beaucoup plus accentuées que celles de l'aire *germanique*, elles tiennent des formes étatiques asiatiques et du monolithisme de l'État despotique central de formation ancienne, antécédent ou au moins contemporain à la formation de l'aristocratie dominante, de telle façon que le pouvoir unitaire, militaire, policier et bureaucratique n'est pas une ressource moderne de la forme capitaliste de production, mais convient à la forme rurale et pré-marchande précédente - tout ceci en rapport lointain avec les différentes conditions matérielles du milieu physique et naturel qui ont provoqué une forme bien différente d'organisation humaine stable sur le sol.

Une fois ce point de vue confirmé - inséparable de l'autre formulation selon laquelle le cours russe s'étudie et s'explique avec la méthode historique dialectique et matérialiste découverte avec l'analyse de l'économie anglaise et allant comme un gant à toute l'histoire sociale de l'Occident blanc -, en compulsant à fond tout le matériel de l'école marxiste européenne, faisons maintenant la même chose avec

³³ Bordiga avait affirmé ce point dès 1920, il dit notamment dans son discours au IIe congrès de l'I.C. sur la question parlementaire : « Les conditions historiques dans lesquelles la révolution russe s'est développée ne ressemblent pas à celles dans laquelle la révolution prolétarienne se développera dans les pays démocratiques de l'Europe occidentale et de l'Amérique. La situation en Russie rappelle plutôt celle de l'Allemagne en 1848 parce que deux révolutions se sont développées l'une après l'autre : la révolution démocratique et la révolution prolétarienne ».

le matériel du mouvement russe (événement principal de notre génération), *passé en tête* de la Révolution Mondiale de façon foudroyante.

Étude et découverte d'un cours historique, découverte de ses lois, ne signifiaient rien si cela ne débouchait pas sur une *prophétie* risquée mais non hésitante, sur une *hypothèque* - oui messieurs - sur le futur. Banqueroute doctrinaire si cette dernière n'est pas payée en son temps, tôt ou tard et, si c'est plus tard, au risque et à la charge de ces formes de production définies qui hésitent à crever.

Il s'agit maintenant de soumettre la perspective tourmentée de tous les récents mouvements de Russie, et de celui venu de façon puissante au premier plan, le bolchevisme, à la même épreuve que celle à laquelle nous avons soumis la contribution du marxisme d'Europe.

La formule avec laquelle nous quitterons la première contribution est celle, comme toujours d'une synthèse inégalable, que Marx pose dans une de ses lettres à Sorge - que nous avons citée une autre fois - du 1er septembre 1870, au déclenchement de la guerre franco-prussienne : « CE QUE LES ÂNES PRUSSIENS NE VOIENT PAS EST QUE LA PRÉSENTE GUERRE MÈNERA AUSSI NÉCESSAIREMENT À LA GUERRE ENTRE L'ALLEMAGNE ET LA RUSSIE QUE LA GUERRE DE 1866 A MENÉ À LA GUERRE ENTRE LA PRUSSE ET LA FRANCE... ET CETTE GUERRE NUMÉRO 2 SERVIRA DE NOURRICE À L'INÉVITABLE RÉVOLUTION EN RUSSIE ».

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

2. CONCORDANCES LÉONINES ³⁴

[Retour à la table des matières](#)

Le matériel critique immense offert par les Russes dans la compétition torrentielle entre idéologies opposées reflète - vu de haut - les heurts apocalyptiques des forces sociales en Russie et leur chevauchement cyclonique qui n'est certainement pas achevé. Il s'y confirme une autre loi : que le pharisien capitaliste ne se réjouisse pas trop du retard à se réaliser ce qui, à sa grande terreur, « est écrit », parce qu'il expiera le répit obtenu par une confirmation bien plus éclatante du caractère catastrophique que nous avons théorisé pour sa fin.

Nous choisirons nombre des constructions les plus rigoureuses non seulement dans l'œuvre de Lénine mais également dans celle de Trotsky qui, dans de nombreux cas, ne reste pas en arrière de certaines formulations de la « pensée de l'histoire » à travers la voix de ses acteurs.

Anticipons une belle synthèse de la position historique purement *léniniste* - quoiqu'en disent les séries multiples des personnes sans scrupules ³⁵ qui dans leur impuissance à effleurer, même de loin, la dialectique, voient en Lénine, qui un libéral, qui un anarchiste, qui un démocrate républicain bourgeois, qui un plat ouvriériste, qui (les malheureux !) un chef paysan, qui (les impudents !) le petit-bourgeois partisan des blocs - dans la mesure où elle est sur une ligne du « fil du temps ». Nous citons Trotsky quand, en véritable marxiste, il publie à

³⁴ Bordiga joue sur le prénom de Trotsky : Léon.

³⁵ Ainsi avons-nous traduit « *facce tagliate* ».

nouveau, rendant coup pour coup ³⁶, en 1922 ce qu'il avait écrit - après la guerre civile - en 1905, et il décrit dans la préface comment les marxistes russes voyaient le problème central de la révolution double :

« Dès 1905 nous étions déjà infiniment loin du *mysticisme* de la démocratie ; nous ne considérions pas le développement de la révolution comme une réalisation des normes absolues de la démocratie, mais comme une lutte de classe dans laquelle on aurait utilisé *provisoirement* les principes et les institutions de la démocratie. À cette époque nous soutenions clairement l'idée de la conquête du pouvoir de la part de la classe ouvrière, nous pensions que cette conquête était inévitable et, pour arriver à une telle déduction, au lieu de se fonder sur des probabilités que nous aurait fourni une statistique électorale selon l'esprit "démocratique", nous considérions seulement des rapports de classe. Les ouvriers de Saint Pétersbourg, déjà en 1905, appelaient leur Soviet : "gouvernement prolétarien". Ce terme circula à cette époque et devint d'usage familial parce qu'il s'insérait parfaitement dans le programme de lutte pour la conquête du pouvoir de la classe ouvrière. Mais dans le même temps, nous opposions *au tsarisme* le programme entier *de la démocratie* dans toute son ampleur (suffrage universel, république, milice populaire, etc.) Nous ne pouvions pas faire autrement. La politique de la démocratie est *une étape nécessaire dans le développement des masses ouvrières* à condition toutefois que l'on admette une réserve essentielle : en certains cas, pour la parcourir, il faut des dizaines d'années ; dans d'autres circonstances, la situation révolutionnaire permet aux masses de se libérer des *préjugés* démocratiques avant même que les institutions de la démocratie n'aient eu le temps de s'édifier, de se réaliser ».

Ces mots, et ceux qui les suivent, et qui rappellent un événement si important qui, en lui-même, *valait la peine* d'avoir fait une grande Révolution et puis de la voir tristement partir en fumée (« la dispersion de l'Assemblée constituante effectuée par les forces armées du prolétariat imposa, à son tour, la révision complète des rapports qui pouvaient exister entre démocratie et dictature... L'Internationale Proletarienne, tout compte fait, ne pouvait qu'arriver à cette solution tant

³⁶ Ainsi avons-nous traduit l'expression *battuta a battuta*.

sur le plan théorique que sur le plan pratique »), nous serviront encore quand nous traiterons de la perspective de Lénine sur la « dictature démocratique des ouvriers et des paysans » qui a fait se casser tant de têtes *adialectiques*, en répondant à la confluence dans un tourbillon historique, non pour un pacte de voleurs de Pise mais pour une fécondation tumultueuse et déchirante, de quatre courants bouillonnants dans des directions inconciliables et cependant, à ce moment, *composantes* de la *résultante* historique.

Pour le marxiste Trotsky il ne peut être question d'*essences* immuables mais de champs et de cycles historiques, selon la position de notre école que nous défendons aujourd'hui encore - en recopiant obstinément les mêmes choses - pour la millième fois.

Transposer les interférences entre classes et formes sociales de ce domaine et de cette époque dans l'Occident ultrabourgeois et aujourd'hui, revient à comparer le fait de succomber aux séductions d'une vierge encore verte et luxuriante de vie avec le fait de suivre l'appel rauque d'une professionnelle de bordel, flasque et plus que mûre.

Et l'on doit demander à Trotsky une autre formulation, à l'unisson avec ce que n'importe lequel d'entre nous peut avoir écrit entre 1875, 1905 ou 1925, dans les premières lignes de cet écrit historique : « *La révolution a tué notre "particularisme". Elle a démontré que l'histoire n'avait pas créé pour nous des lois d'exception. Mais, en même temps, la révolution russe a un caractère bien particulier qui est la somme des particularités de notre développement social et historique ; et, à son tour, elle ouvre des perspectives historiques absolument nouvelles* ».

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

3. TABLEAU SOCIAL RUSSE
JUSQU'AU XIX^e SIÈCLE. L'ÉTAT.

[Retour à la table des matières](#)

On connaît assez bien tout ce que décrit Engels de ce tableau en posant à leur place l'État despotique, la classe noble, le clergé et la classe paysanne. Les descriptions des premiers marxistes russes sont conformes à de telles analyses. Nous leur demanderons par la suite de plus grandes contributions, non seulement sur l'apparition du capitalisme, déjà fermement dessinée et mise en relief par Marx et Engels, mais surtout sur les premiers mouvements du prolétariat industriel, et enfin sur la critique des différentes tendances politiques apparues, souvent jugées à tort comme disputes vides d'émigrés politiques.

Nous pouvons demander à Trotsky - dans le but d'éviter, comme d'habitude, que l'on nous reproche de construire des théories commodes *post festum* - d'autres formules de confirmation - avant tout sur les caractères de l'État russe historique.

Le problème a déjà été cerné ; donc nous nous limitons à des passages qui restent significatifs même s'ils sont isolés et qui justifient nos expressions : étatisme terrien, étatisme agraire, féodalisme d'État - plutôt que féodalisme nobiliaire terrien - comme forme définie de production dans laquelle, depuis le début l'État est un agent économique, un facteur économique.

« L'État russe, au fond, est seulement un peu plus jeune que les autres États européens : les chroniques datent de l'année 862 la naissance de l'État russe (mille ans avant celui du blanc-bec qu'est l'État

italien qui naît bourgeois !). Cependant le développement économique extrêmement *lent*, à cause des conditions défavorables qu'étaient *la nature du pays* et la *dispersion* de la population, freinait le processus de *cristallisation sociale* et mettait toute notre histoire en *grand retard* ».

« L'histoire de l'économie politique russe constitue une chaîne ininterrompue d'efforts, héroïques en leur genre (pour se défendre d'ennemis mieux armés l'État russe fut contraint de se créer *une industrie et une technique...*), tous voués à assurer à l'*organisation militaire* les moyens indispensables. Toute la machine gouvernementale fut construite et, de temps à autre, reconstruite, dans l'intérêt du Trésor. La tâche des gouvernants consistait dans l'appropriation de la moindre petite part du *travail national* et dans son utilisation pour leurs propres objectifs. Le gouvernement ne reculait devant rien : il imposait aux paysans des impôts arbitraires et toujours excessivement élevés auxquels la population ne pouvait absolument pas faire face. Il établit la *responsabilité collective des communautés* (quant à la totalité du versement des taxes imposées : côté dialectique du communisme et, mieux, du microcommunisme vassal de l'État qui jouit en commun de ce qui a été produit en commun, mais qui prévoit une quote-part versée auparavant à l'État et non au noble ou au propriétaire foncier bourgeois comme le fait le paysan individuel parcellaire des temps postérieurs)... Il extorque de l'argent aux marchands et aux monastères. Les paysans fuyaient dans toutes les directions, les marchands émigraient ». Au XVII^e siècle forte diminution de la population. Le budget de l'État était d'un million et demi de roubles or (environ deux milliards des liras italiennes d'aujourd'hui) et il servait pour 85 % à des fins militaires. À la moitié du XVIII^e siècle il s'élevait à 20 millions (une trentaine de milliards) et environ 70 pour cent pour la guerre. Au XIX^e siècle et à l'époque de la guerre de Crimée il était encore bien plus important.

Il ne suffit pas de rançonner la population. Déjà Catherine II (1762-1796) avait contracté des prêts à l'étranger. « L'accumulation de capitaux énormes sur les marchés financiers d'Europe exerce à partir de ce moment une influence fatale sur l'évolution politique en Russie ».

La dette atteignit en 1908 9 *milliards* de roubles. Durant cette année les dépenses pour la guerre atteignirent le milliard de roubles et représentaient 40 pour cent du budget total. Observons que l'on ne doit pas être impressionné par la population qui était alors presque le double de la population italienne actuelle alors qu'*aujourd'hui* le budget italien est du même ordre de grandeur. Le fait important est qu'aucun État, même proportionnellement au nombre d'habitants, n'a atteint même de loin un tel mouvement économique *avant la révolution bourgeoise-capitaliste*.

Mais l'économie ne connaît ni patries ni frontières juridiques. « À la suite de la pression que l'Europe capitaliste exerçait ainsi, l'État autocratique *absorbait une partie démesurée des surprofits*, c'est-à-dire qu'*il a vécu aux dépens des classes privilégiées* qui étaient alors en train de se former, freinant ainsi leur développement déjà lent en lui-même. Mais ce n'est pas tout. L'État s'est emparé également des produits indispensables à l'agriculteur, il lui a enlevé ses sources de subsistance, il l'a contraint à abandonner les lieux où il avait à peine réussi à s'installer et, ainsi, il faisait obstacle à l'augmentation démographique et retardait le développement *des forces productives*. De cette façon l'État, en absorbant une part démesurément grande du surprofit, a ralenti le processus déjà lent de *différenciation des classes* ».

Encore deux observations qui nous confirment la correspondance avec ce que nous avons dit dans la première partie. « Sous ces aspects le tsarisme est une forme intermédiaire entre l'absolutisme européen et le despotisme asiatique, peut-être plus proche de ce dernier ». Et l'autre sert à démontrer combien sont anciennes certaines formulations tordues - qu'aujourd'hui certains croient avoir inventées -, formulations sur l'État qui l'emporte sur l'économie et renverse le jeu des classes ; certains qui ne s'aperçoivent pas qu'ils pensent, involontairement, en bourgeois, que le centre politique fort émane non pas de l'infrastructure sociale donnée par les conditions spécifiques de production mais par la puissante de la volonté du monarque, du chef de guerre ou du politicard de service, dans la succession des noms dont des imbéciles, très anciens et très modernes, restent éblouis.

« Affirmer, comme le faisait Milioukov (le chef libéral russe) dans son histoire de la culture russe que, alors qu'en Occident les classes

créaient l'État et que chez nous le pouvoir d'État créait, dans son intérêt, les classes, serait la destruction de toute perspective historique ».

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

4. LES CLASSES AGRAIRES

[Retour à la table des matières](#)

La population agraire au moment de la réforme de 1861, comme nous le savons, se répartissait en deux parts quasi égales, serfs des nobles et serfs de l'État. Selon les chiffres donnés par Trotsky les premiers étaient 11 907 000 et les seconds 10 347 000. La répartition des terres sur lesquelles ils travaillaient et qui leur furent assignées était très différente. Les ex-serfs des nobles eurent environ 38 millions de déciatines, donc 3,17 par paysan ; les ex serfs de l'État en eurent beaucoup plus : 70 millions environ, et donc pour chacun plus du double : 6,74 déciatines.

Déjà alors il n'y avait que peu de paysans propriétaires parcellaires libres (mais certes pas libres des caresses du fisc) : presque un million avec 4 260 000 déciatines, en raison de 4,90 pour chaque paysan. La réforme intéressa donc 23 millions de paysans et 112 millions de déciatines. La déciatine correspond à un peu plus d'un hectare, et cette superficie est équivalente à environ quatre fois la superficie agricole italienne. Celui qui observe que la superficie géographique de la Russie européenne est donc quinze fois celle de l'Italie, et la population environ le triple, doit noter que cette superficie ne représentait pas toutes les terres agricoles russes qui atteignaient plus de 350 millions de déciatines, une centaine appartenant déjà à des personnes privées (dont 80 environ de grandes et moyennes propriétés restées aux nobles et aux riches), 150 millions environ à la Couronne, en grande partie non divisibles en lots et non cultivables, et 9 millions aux couvents.

Le mouvement des possessions terriennes déterminé par la réforme se développe dans le sens de la fragmentation en très petites possessions qui, quoique devenues autonomes, aggravèrent la misère du paysan en provoquant une diminution draconienne de la population.

On peut évaluer à sept déciatines le minimum de cette terre extensive suffisant à la vie et au travail d'une famille. Au contraire, les lots de trois déciatines donnés aux serfs des nobles correspondaient à la moitié de leur possibilité de travail puisque, avant la réforme, chaque paysan devait travailler trois jours par semaine dans la terre du boyard : il fut libéré de cette obligation mais il conserva sa fameuse *faim de terre*. De plus, sur ces lots destinés aux serfs, environ 20 pour cent de très bonnes terres furent prélevés, et ces terres passèrent aux nobles. La misère immense et bien connue du moujik russe fut par la suite aggravée par les sommes que les émancipés payèrent d'un côté pour la concession de leur terre, de l'autre pour leur libération personnelle. Ils versèrent 867 millions pour la terre, à cause des estimations exorbitantes faites par les fonctionnaires de l'État, et 219 millions de roubles pour leur rachat personnel. Et après la réforme le poids des impôts étatiques sur le revenu des terres, à égalité de surface, se révéla bien supérieur à celui sur le revenu des terres des riches.

L'évolution qui suivit la réforme entraîna une inégalité dans la répartition entre les paysans des anciennes communautés, en formant une classe de paysans riches, *koulaks*, qui possédaient terres, réserves et argent et qui exploitaient de toutes les façons les paysans pauvres : début d'une véritable bourgeoisie rurale.

D'un autre côté, sauf cas rarissimes, les grandes propriétés rassemblées entre les mains d'une même personne ou d'un même organisme n'étaient pas, surtout dans la Russie centrale, organisées en grandes entreprises. Le noble et le grand propriétaire foncier, dans une agriculture si arriérée, n'avaient pas avantage à la gestion directe de leurs terres ni à laisser l'exploitation de leurs terres à de grands fermiers capitalistes, ils préféraient exploiter la faim de terre des paysans des villages, qui aspiraient ardemment à la location d'un tout petit lot dans lequel investir leur force de travail en partie inoccupée. Les terrains des grandes propriétés morcelées en ces lots étaient loués pour des loyers très élevés. « Le paysan est contraint, comme nous l'avons vu,

de prendre en location la terre du propriétaire au prix qui lui était demandé. Non seulement il renonce à tout profit, non seulement il réduit au minimum sa consommation personnelle, mais il vend également ses outils à droite et à gauche en abaissant encore plus le niveau déjà extrêmement bas de sa technique. Face à ces “avantages” décisifs de la petite production, le grand capital recule impuissant : le propriétaire liquide une administration économique rationnelle et morcelle ses terres en les confiant aux paysans ».

Ce tableau est complété par Trotsky avec le calcul du revenu total agricole russe à la fin du dix-neuvième siècle. Il est très bas comparé à celui de chacun des autres pays agricoles : 2,8 milliards de roubles, 2,3 aux paysans et un demi-milliard aux nobles et aux grands propriétaires fonciers. Même la confiscation totale de ce revenu, dont l’aspiration détermine la tension de classe dans les campagnes, n’améliorerait que de 15 pour cent la situation très misérable de la paysannerie : du reste dans le budget, fait par l’auteur, de la classe paysanne en tenant compte des loyers payés et des impôts, on trouve un déficit de 850 millions de roubles à l’année, qui ne serait pas colmaté par les 500 millions du revenu nobiliaire et foncier.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

5. L'INDICE DES PUNAISES.

[Retour à la table des matières](#)

La misère de la famille paysanne « prend de telles proportions que la présence dans l'isba (l'habitation de bois et de paille) de *punaises* et de *blattes* est considérée comme un *symbole éloquent de bien-être*. Et effectivement Chingarev, député à la Douma, a constaté que dans les habitations des paysans sans terre dans les districts du gouvernement de Voronesch, il n'y a aucune punaise, alors que dans les habitations des autres catégories de la population la quantité de punaises dans les isbas est, en général, proportionnelle au *bien-être* des familles. Chez 9,3 % des paysans on ne trouve même pas de blattes à cause du froid et de la faim qui règnent dans les maisons ! Ces gracieuses bestioles ont besoin d'une température minimale et ont besoin de trouver un minimum de restes de nourriture ; là où la misère sociale du noble animal homme, roi de la nature, dépasse une certaine limite, le froid glacial et l'inanition les ont toutes exterminées ».

Dans les terres noires, dont nous allons parler, là où la commune de village survit, les paysans à la fin du siècle ne s'étaient pas encore socialement différenciés, parce qu'aucune épargne ne s'était accumulée ou n'avait pu être destinée à une technique meilleure et au développement des forces productives. Quelle misérable fin pour le *micro-communisme* que nous avons auparavant examiné !

« À l'intérieur de la communauté agricole des terres noires règne une seule égalité, celle de la misère... On ne peut pas noter un autre antagonisme que celui très fort entre paysans pauvres et noblesse parasitaire. »

Comme tous les marxistes, comme Lénine, Trotsky dès 1905 se situe aux antipodes des « partageurs de terre ». La fragmentation des grandes possessions entre paysans, qui passe pour être la grande découverte révolutionnaire des Russes (alors que c'est une vieille tare des réformateurs de tous les temps qui est mise chaque jour en avant dans les programmes agraires de tous les mouvements petits-bourgeois, chrétiens, mazziniens, sociaux-démocrates et staliniens, sans compter les fascistes), est considérée par nous tous comme la plus antimarxiste des mesquineries ; poussée à ses extrêmes, elle devient odieuse aux poux eux-mêmes et ceux-ci se retirent dans la dignité.

Même pensée dans le *domaine bourgeois*, la question agraire ne se résout pas par la petite propriété au travailleur, mais par la formation d'exploitations étendues, au moyen de l'apport sur la terre de capital d'exercice, et par la transformation des paysans propriétaires en salariés.

Ainsi Trotsky énonce-t-il ces anciennes thèses marxistes : « L'expropriation de la noblesse (et de la grande propriété foncière bourgeoise) ne prend toute sa valeur que lorsque sur les grands domaines arrachés à des mains oisives peut se développer une libre économie rurale de niveau élevé qui augmente de manière considérable le revenu agricole. Une gestion de la terre de type américain (moyenne entreprise mécanisée avec un important capital de gestion), à son tour, n'est possible sur le sol russe qu'après la suppression définitive du tsarisme, de l'absolutisme, avec son fisc, sa tutelle bureaucratique, avec son militarisme vorace, ses obligations financières envers la Bourse européenne. La formule développée de la question agraire serait : expropriation de la noblesse, abolition du tsarisme, démocratie ».

« C'est seulement ainsi que l'on peut faire finalement avancer l'agriculture cela produirait une augmentation de ses forces productives et, dans le même temps, de sa demande en produits industriels. L'industrie recevrait une impulsion puissante pour un développement ultérieur et absorberait une partie importante de la main d'œuvre agricole aujourd'hui inutilisée dans les campagnes. *Mais dans tout ceci on ne trouve pas encore la "solution" de la question agraire : en un sys-*

tème capitaliste, elle ne peut pas être résolue. Dans tous les cas, cependant, la liquidation révolutionnaire de l'autocratie et du régime féodal doit précéder cette solution ». Cette solution, donc, est encore purement bourgeoise et capitaliste.

Encore aujourd'hui, en substance, les grands chefs du gouvernement russe se cassent la tête sur ce rapport entre production agricole et production industrielle, consommation des villes et consommation des campagnes : ils sont toujours prêts aux tournants fameux qui semblent du jour au lendemain mettre sens dessus dessous théories, programmes et plans de production, exposés à passer, de façon explosive, du rang de héros à celui de traître, du rang de surhomme à celui de crétin.

La thèse selon laquelle la solution n'est pas possible dans la forme capitaliste s'exprime en disant qu'elle n'est pas possible dans la forme marchande-monnaire. Un des principes marxistes fondamentaux dit : dès que le travail s'échange contre un salaire et le produit contre de l'argent alors non seulement le déséquilibre entre ville et campagne n'est pas résolu mais il s'exacerbe toujours plus.

Le programme de l'abolition de la rente foncière et son passage à l'État qui gère la terre au moyen de grandes exploitations et du travail salarié, en laissant également à l'État le profit d'entreprise, n'est pas encore un programme agraire socialiste.

Celui de l'abolition de la rente patronale et de la location de la terre pour une gestion par des entreprises privées de fermage capitaliste qui versent leurs loyers à l'État (formule de Ricardo) l'est encore moins.

Ce n'est pas non plus un programme agraire de capitalisme développé que celui qui abolit la rente des gros propriétaires fonciers au moyen de la remise aux paysans de petits lots, de façon que l'agriculteur parcellaire tire du produit ce qui était auparavant la rente, le profit et le salaire ; bilan qui, comme nous le savons de notre étude sur la question agraire, est souvent négatif : le paysan parcellaire n'ajoute pas la rente et le profit au travail qu'il fournit mais il doit fournir un temps de travail énorme, plus important que celui que fournirait le prolétaire agricole, pour un salaire normal.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

6. LES COUCHES DE LA POPULATION AGRICOLE

[Retour à la table des matières](#)

Nous connaissons depuis notre étude de la question agraire chez Marx le « modèle » de la production agricole bourgeoise comme, d'autre part, nous connaissons le modèle féodal. Dans ce dernier la classe dominante est une : l'aristocratie terrienne, dont les familles contrôlent de façon héréditaire un territoire donné, ou fief, en ayant un droit seigneurial sur les personnes de tous les habitants qui sont paysans serfs. Ces derniers exploitent un lot de terre des produits duquel ils vivent mais ils doivent au seigneur une quote-part de ces produits et de leur temps de travail. L'exploitation technique de la terre se fait en petits champs, chacun étant lié à une famille de serfs. La bourgeoisie, là où elle apparaît, faite d'artisans qui ne sont ni agriculteurs ni nobles, est une classe opprimée et tenue en dehors du pouvoir politique.

Dans le modèle bourgeois typique de la production agricole, il y a deux classes dominantes : les propriétaires fonciers et les capitalistes agricoles, ou fermiers, qui versent au patron juridique du domaine le loyer de la location (rente) ; et les travailleurs journaliers salariés qui n'ont ni terre ni capital forment la classe opprimée. Le produit est divisé entre ces trois classes, seule la troisième travaille et produit du surtravail, réparti entre les deux autres.

Dans les pays capitalistes modernes, cette forme - techniquement parvenue à la grande exploitation unitaire - ne se trouve jamais à l'état pur. En admettant que la classe serve soit liquidée définitivement, ain-

si que la classe nobiliaire en tant que privilège social, la terre étant désormais toute commercialisable et tout travailleur étant libre de travailler en changeant de lieu quand il en a envie (avec les aléas du recrutement salarial), différents types bâtards persistent à côté des trois classes types (propriétaires fonciers, fermiers, salariés).

Le petit fermier et le métayer ont le caractère d'un détenteur de capital limité et d'un possesseur de sa propre force de travail, mais ils n'ont pas de terre, elle leur est concédée par le propriétaire foncier contre la rente d'un loyer en argent ou en produits (Vanoni a dit justement que l'agriculture partiaire est une forme arriérée, un résidu des formes féodales ; mais, avec le libre accès de l'agriculteur au contrat, elle devient une forme bourgeoise).

Le petit paysan propriétaire, enfin, est en même temps propriétaire foncier, capitaliste et travailleur : comme nous le disions, il cumule - dans la misère la plus stupide et le gaspillage de force de travail et de valeur - rente, profit du capital et travail moléculaire, mais surtout trop de travail pour une trop basse consommation.

La société russe de la campagne dans la phase prérévolutionnaire était un mélange de formes bourgeoises, féodales et préféodales, c'est-à-dire patriarcales et communistes primitives.

Naturellement les types étaient diversement importants dans les différentes régions, et après avoir encore une fois rappelé patiemment les formes-types, les modèles de base, nous trouverons encore chez Trotsky la division du pays en trois zones différentes.

Cette répartition concerne les 50 gouvernements dans lesquels la Russie européenne se divise. Ce sont, jusqu'à l'Oural et y compris les petites mais peuplées Ukraine et Russie Blanche, environ 5 millions de km² (qui aujourd'hui ont 150 millions d'habitants, au début du siècle elles en avaient environ 90).

La première zone est une zone d'« industrie ancienne », la deuxième d'« industrie jeune », la troisième d'agriculture primitive.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

7. LES TROIS ZONES RUSSES

[Retour à la table des matières](#)

La première zone était celle de Saint-Pétersbourg-Moscou, la première à être le siège d'une industrie d'État et d'usines surtout textiles. L'agriculture y était déjà évoluée, avec la culture du lin, des cultures horticoles et relativement intensives pour la production commerciale (dirigée vers la consommation des agglomérations urbaines), alors que la production de blé, importé du sud, était basse.

Dans cette zone, on peut considérer qu'en 1900 il n'y a plus de serfs, les nobles ont la figure de propriétaires fonciers du type bourgeois, il y a des petits et moyens fermiers, des petits et moyens propriétaires et encore une certaine quantité de villages agricoles, autrefois serfs de l'État, moins pauvres, avec un artisanat assez important. *La Russie russe*.

La deuxième zone au sud-est, limitée par la Mer Noire et la Basse Volga est devenue plus récemment, par ses grandes richesses minières, le siège d'une industrie lourde. Ce serait l'*Amérique russe*. Des masses de paysans émigrés de la troisième zone misérable, dont nous allons parlé, y ont en fait afflué et se sont transformés par la suite en prolétaires. Main d'œuvre et capital disponible ont fait en sorte que de grandes exploitations - appelées alors « usines à blé » - naissent dans l'agriculture surtout pour la production du blé. Celui-ci était exporté tant dans la Russie du nord-ouest qu'à l'étranger par les ports de la Mer Noire, exportation qui a totalement cessé aujourd'hui ; le blé dur servait dans l'Italie méridionale à faire des macaronis qui, depuis un demi-siècle, ont conquis la planète.

Cette zone n'avait pratiquement pas connu la servitude de la glèbe. Dans la campagne les différenciations sociales se faisaient fortement sentir. Face à de riches fermiers se levaient les prolétaires agricoles, venus de la troisième zone dans de nombreux cas.

Dans cette deuxième zone, avant 1905, il n'y avait ni serfs ni semi-serfs, il y avait des capitalistes agricoles et des salariés agricoles, des propriétaires fonciers de type bourgeois, et également, dans une certaine mesure, petite propriété, petite ferme et métayage.

La troisième zone, qui est la plus vaste et se trouve au centre, est la zone immense des « terres noires », appelée l'*Inde russe*. Elle est également la plus arriérée. Elle était relativement peuplée avant la réforme de 1861 : celle-ci, en libérant les paysans serfs de la glèbe, amputa de 24 pour cent, dans les lots les meilleurs, les terres qu'ils cultivaient et qui passèrent aux propriétaires et aux féodaux. C'est là que, après la réforme, le terrible paupérisme apparut avec la fuite de la population. « Dans la troisième zone il n'y a ni grande industrie, ni agriculture capitaliste ». On y trouve le type parasite de jouissance de la grande propriété, la situation est : grande possession juridique, petite exploitation technique ; dans la mesure où, comme on l'a déjà dit, les grands propriétaires fonciers ont adopté un système de gestion totalement parasite, ils ont fait travailler leurs terres avec les instruments et les bêtes de somme du village, ou ils les ont louées aux paysans qui n'ont pas pu sortir des conditions d'une vie pénible de petits fermiers.

La cohérence de l'auteur avec la théorie agraire marxiste est absolue. « *Le fermier capitaliste*, ici, n'est pas en mesure de faire de la concurrence au *fermier pauvre*, et la charrue à vapeur sort vaincue dans sa lutte contre la physiologie élastique du *moujik*, lequel, après avoir dépensé pour le loyer non seulement tous les *profits de son capital* (mal traduit dans l'édition italienne Ist. : toutes les *rentes*), mais également *la plus grande partie de son salaire*, il se nourrit de pain fait de farine mélangée avec de la sciure de bois ou de l'écorce moulue ».

Dans cette zone on trouve encore présents des serfs, ou au moins des demi-serfs, dont l'émigration désespérée est encore une évasion

parfois punie par le knout. On trouve des boyards, figures bâtardes entre les féodaux et les grands propriétaires fonciers bourgeois. En général il n'y a pas de capitalistes agraires ni de prolétaires agraires. Après la réforme apparurent de petits fermiers et un plus petit nombre de petits propriétaires libres.

C'est dans cette zone que survivait, réduite à une très petite économie, la communauté de village, liée cependant au caractère arriéré de la consommation immédiate sur place de la partie du produit restée après le paiement des impôts, des loyers, toujours plus exorbitants, communauté de la terre arrachée aux nobles et s'ajoutant aux maigres terres communales. Mais ce résidu de communisme - qui a perdu du fait des distributions duodécennales son caractère de travail en commun avec la répartition du produit, remplacé par des attributions familiales de parcelles autonomes - vit dans la mesure où il n'a pas connu les formes développées et riches de développements en tout sens de la vie sociale que l'on doit à l'échange des produits, comme c'est le cas dans la première zone qui mange le blé cultivé dans la deuxième.

De même que la circulation marchande et l'échange monétaire signifient que le microcommunisme originel est dépassé, de même leur emploi dans la répartition des biens de consommation signifie que le passage au (que l'on nous pardonne le terme) pancommunisme est encore loin d'être prononcé.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

8. RÉFORME OU RÉVOLUTION AGRAIRE ?

[Retour à la table des matières](#)

Une bonne partie de l'humanité exploite la terre de la même façon depuis des milliers d'années, c'est-à-dire à partir du moment où elle dépassa la simple récolte de fruits spontanés de la végétation, pratique qu'elle partage avec les animaux inférieurs.

Elle ne pourra introduire dans la culture les énormes - et révolutionnaires - formes de production nouvelles qui ont porté à des sommets très élevés la production d'objets manufacturés, soit utilisés en mille formes dans la consommation directe, soit employés comme utensiles qui *prolongent* énormément la courte main anatomique de l'animal supérieur - elle ne pourra substantiellement appliquer, sur la terre qui la nourrit, la division technique du travail, la collaboration en grandes masses, la concentration des travailleurs, l'emploi en grand des moyens et des énergies mécaniques, que lorsqu'elle aura brisé les chaînes du salariat et vaincu le mode de production capitaliste.

Alors le socialisme, dans la production d'objets manufacturés, signifiera la disparition des limites entre les entreprises basées sur le profit et l'organisation en un organisme unique de toute la production active du monde connu ; une collaboration qui, après être allée de l'individu aux masses des usines, va de ces masses à la société entière.

Dans la production agricole, le socialisme sera la consommation de denrées reçues entièrement de la société et non de sa propre activité locale, il sera la disparition des frontières entre toutes les parcelles

utilisées par des groupes libres, par des individus libres, par des propriétaires monopolistes et parasites, ou même par des entreprises avec division du travail et salariat.

La *réforme* russe de 1861 qui supprima le servage personnel n'en fut pas une puisque, là où n'avait pas surgie une économie manufacturière capitaliste, elle conduisit à une plus grande misère matérielle et à un usage moindre de la terre pour le paysan libre ou même pour la communauté de village dissoute par le tribut en produits ou en « corvées » ainsi qu'à une décadence économique et sociale générale.

Et le morcellement des domaines des seigneurs nobles et bourgeois, des monastères, de l'État et de la Couronne - sous la forme, ou mieux sous le nom, de répartition, municipalisation ou nationalisation, comme nous le verrons dans les analyses rigoureuses de Lénine - entre les millions de paysans pauvres ne fut pas attendu comme une *révolution* et exalté comme tel (sinon par les courants et les partis non marxistes de Russie, flottant entre le libéralisme imité de l'Occident, charlatan et idyllique, et un instinct terroriste très violent).

Les serfs de la glèbe n'ont pas du tout enseigné au monde ce qu'est une révolution sociale et encore moins une révolution politique. En France, en 1789, ils combattirent courageusement et même désespérément comme dans les insurrections du passé, mais c'est une autre classe qui fit la grande révolution : la bourgeoisie urbaine, nationale et capitaliste.

En Russie en 1917 - comme en 1905 - les paysans pauvres surent également se soulever, mais la révolution fut conduite avant tout par le prolétariat urbain. *Urbain* comme la bourgeoisie, mais pas *nationale* comme elle. Le jeune et grand prolétariat russe put avoir comme allié subordonné et contingent les paysans russes, mais il ne pouvait tirer la force d'aller au socialisme que d'une révolution internationale.

Dans un pays où une bourgeoisie nationale manquait à ses tâches historiques, le tsarisme fit d'une manière parodique une réforme terrienne bourgeoise. Le prolétariat fit, malheureusement, non pas une révolution socialiste dans son contenu, mais une révolution terrienne bourgeoise.

Voilà la dure vérité qui ne cesse pas d'être une vérité révolutionnaire.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

9. L'AVANCÉE DU CAPITAL

[Retour à la table des matières](#)

Nous sommes au moment où les personnages traditionnels doivent augmenter en nombre. Jusqu'au début du dix-neuvième siècle, nous avions le *modèle* ternaire dont nous avons parlé longuement : noblesse terrienne, paysans serfs, État despotique. Modèle différent de celui du précapitalisme occidental qui avait amené le pavillon de nombreux siècles auparavant, et que l'on peut qualifier de *binnaire* : aristocratie et paysannerie serve, avec absence d'État politique et d'administration centrale. Quand ceux-ci se forment nettement (déjà en l'an mille en tant que Commune, puis cinq cents ans après en tant que nation) un autre personnage social est entré en scène, la classe bourgeoise, cependant opprimée, et extrêmement révolutionnaire.

En Russie (à chaque reprise, il faudra nous pardonner les répétitions délibérées) quand la bourgeoisie était encore inexistante, l'État central était bien présent, comme administration financière, militaire, policière et comme appareil économique et social, agent de la *production* terrienne. Voilà le point important que nous avons tenté de réduire à des facteurs matérialistes en établissant la thèse selon laquelle en Russie nous avons, c'est certain, des facteurs originaux mais ils ne gênent pas le matérialisme historique qui a clarifié avec ses thèses lumineuses tant de ces rapports. Par exemple la forme de l'État communal politico-artisanal ne fut pas connue de la Grande-Bretagne et fut également presque inconnue en France, alors qu'elle fut puissante en

Italie, en Flandres, en Allemagne occidentale ; de même une route s'ouvrit vers la forme de production capitaliste générale d'aujourd'hui. Et - de façon ferme pour nous - vers le socialisme.

Nous pouvons définir le nouveau personnage qui entre sur la scène russe comme la classe bourgeoise, de vitalité comparable à celle de l'Occident et il est plus exact de le définir comme Capitalisme. Inéluctablement apparaît avec lui sur la scène son opposé : le prolétariat salarié.

Une question ardente se pose depuis plus d'un siècle. Là où la classe bourgeoise n'arrive pas à être ce protagoniste de l'histoire qui, dans tous les pays occupés par la suite par la race blanche, conduisit les luttes sociales mémorables victorieuses qui vont des libertés communales aux grandes révolutions nationales et aux grandes guerres de systématisation de l'Europe qui, non moins que la guerre américaine, furent de véritables guerres civiles, créant jusqu'à 1870 les bases mondiales de l'ordre capitaliste triomphant, là où cet acte du drame n'est pas représenté, quelle sera la tâche historique de la classe ouvrière (y inclus les salariés de l'agriculture) ?

Cette classe en viendra-t-elle à assumer une mission de tout premier plan sans son avertisseur historique bourgeois que, depuis sa naissance, il aimera et haïra, et auquel elle répétera l'appel désespéré de l'alternative historique : *nec tecum nec sine te vivere possum* ³⁷ ? Je ne peux, ô bourgeoisie, avancer dans une autre voie que dans celle ouverte par toi avec ton sillon flamboyant dans les guerres civiles qui déchirèrent le ventre de l'Europe sacrée et dans les invasions conquérantes de la planète, ni respirer sans ta culture et ta technique ; mais je ne peux pas vivre ni croître réellement sans démasquer ta nature négrière, sans me révolter contre ton exploitation ni à la fin renverser tes institutions et ton ordre à l'avènement duquel j'ai voué la vie de millions de combattants ; et tout cela après avoir brûlé dans la controverse théorique, un par un, tes mythes et tes idoles, dont j'ai bu avec une soif inextinguible les anciennes suggestions.

³⁷ Je ne peux vivre ni avec toi, ni sans toi.

Des écrits très récents osent encore contester à Marx le fait d'avoir vu à tort le prolétariat comme seul constructeur de la nouvelle histoire et comme porteur universel du flambeau des révolutions modernes ; et ils prétendent que, surtout dans la zone orientale, la classe des petits paysans posséderait cette puissance ; et ils associent à cette thèse historique la thèse économique selon laquelle la ligne de la doctrine agraire de Marx aurait été démentie par la non concentration de la propriété de la terre alors que chez Marx (si les lecteurs se souviennent de notre réexposition orthodoxe) cette tâche, pour laquelle l'ordre bourgeois est impuissant, est réservé au socialisme industriel, à la révolution qui fondera en un unique creuset tout le développement *entrepreneurial* (y compris celui de la terre) qui, cependant, ne domine totalement l'économie en aucun pays.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

10. GLOIRE D'OCTOBRE

[Retour à la table des matières](#)

Même une fois parvenu à la thèse selon laquelle le grand prolétariat de Russie a échoué (parce que le prolétariat international a également échoué dans cette tâche) à réaliser la production et la distribution socialistes à la place de la production et de la distribution des marchandises historiquement déjà instaurées par le capital, il n'en restera pas moins que notre thèse est que la révolution d'Octobre a été une révolution *prolétarienne* et non paysanne ou, selon l'expression détestable, *populaire*. Bien plus qu'une révolution du peuple définitivement victorieuse elle a été une révolution de la *classe ouvrière* historiquement défaite. Voici ce que fut pour nous Octobre : une révolution conduite par la classe ouvrière, donc prolétarienne et donc *socialiste*. Nous n'appelons pas seulement socialiste celle qui fonde le mode de production socialiste, mais aussi celle dans laquelle le prolétariat,

après avoir abattu tous les alliés extra-classistes des phases précédentes, conduit seul et contre tous la guerre civile : à ce titre nous qualifions de révolution socialiste la révolution de juin 1848 en France quand le prolétariat tenta d'arracher le pouvoir aux bourgeois et aux petits-bourgeois et tomba dans l'assaut désespéré, ainsi que celle de mars 1871 quand ce même prolétariat ôta le pouvoir aux républicains démopopulaires, le tint trop brièvement pour pouvoir réaliser la transformation économique et succomba à la *confédération* contre-révolutionnaire de tous les États et de toutes les armées, et enfin celle d'octobre 1917 dans la mesure où toute la gamme des partis semi-classistes fut liquidée en un cycle quasi apocalyptique même si l'hésitation du prolétariat international à emprunter la même voie aida le capitalisme international à se sauver et condamna ainsi le pouvoir établi en Russie au triste destin d'y construire le mode de production capitaliste et non socialiste.

Même en ce sens - comme dans l'autre également fondamental de la cassure de la première guerre impérialiste et de *toutes* les alliances impérialistes - nous sommes avec Lénine : « même dans ce cas, le pire de tous (*c'est-à-dire le cas où l'impérialisme écrase le pouvoir soviétique russe*, comme Lénine l'a dit auparavant, et c'était alors certainement le pire puisque le prolétariat européen combattait encore), la tactique bolchevique (de liquider la guerre) aurait cependant été d'une grande utilité pour le socialisme et aurait favorisé le développement de l'*invincible révolution mondiale* ».

Pour nous, dépouillés par malheur (mais logiquement pour le matérialisme historique) de la possibilité de procéder vers l'économie communiste, la lutte pour Octobre, et Octobre, restent la plus grande victoire et la phase la plus grandiose de la Révolution Communiste Mondiale.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

11. LE DÉVELOPPEMENT INDUSTRIEL

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons fait suivre un rappel des thèses déjà indiquées d'une anticipation des conclusions de l'arrivée et maintenant revenons à notre sujet. Du reste ce n'est certes pas la première fois que nous faisons le point sur une erreur apparaissant ça et là : étant donné qu'en Russie classe prolétarienne et parti prolétarien devaient se préoccuper de l'interférence complète de deux révolutions sociales, et étant donné qu'une seule des deux, la révolution capitaliste, s'est totalement développée, doit-on dire que la victoire de 1917 ne fut pas une victoire communiste ? On soutenait ainsi certaines thèses selon lesquelles Lénine, esprit positif s'il en fût, aurait (avec des intentions communistes) travaillé à une victoire démobourgeoise et aurait visé ce but pendant de nombreuses années. Notre position est quelque peu complexe : le marxisme européen a bien vu la perspective russe - le marxisme russe l'a vue tout aussi bien, tout au long de la lutte des bolcheviks il a pris des positions politiques justes sur la base d'une théorie juste ; ce qui arrive aujourd'hui a conduit à la déviation totale de la direction de ce que fut le parti bolchevik et cela à cause des forces en jeu dans les rapports internationaux de classe, et non parce que la ligne d'avant 1917 n'était pas réellement révolutionnaire. La vision de Lénine, jusqu'à sa mort, sur la doctrine de la Révolution russe dans les rapports avec la révolution internationale est la même que celle du marxisme en général, et est totalement acceptée par nous et suivie dans cet exposé comme dans celui à venir sur les développements en Russie de 1917 jusqu'à aujourd'hui.

Une autre question est celle de la politique révolutionnaire en Europe et dans le monde après la révolution russe de 1917, celle que l'on appelle couramment la question de *tactique*, et surtout pour les pays où l'ordre capitaliste est fermement établi ; sur ce thème la divergence de la « gauche italienne » se structura dès 1919, du vivant de Lénine. Sur ce point il faut cependant bien intégrer les questions de principe et la succession des appréciations sur la conjoncture...

Mais venons sérieusement à notre sujet.

Dans tous les textes classiques sur les événements russes, dus soit à des marxistes de l'âge « d'or » russe, soit aux chefs ultérieurs de l'État soviétique, il y a d'amples références aux indices qui montrent l'avancée, et en certaines phases l'irruption, des formes capitalistes en Russie. L'illusion très étrange des partisans du caractère exceptionnel et original de l'histoire russe, illusion selon laquelle la production industrielle moderne de masse pouvait s'arrêter au seuil de la Russie, fut démentie à tel point que l'histoire força tant les tsaristes que les « communistes » à travailler à l'« enfoncement » de la barrière.

On utilise donc couramment les séries progressives de chiffres qui permettent d'indiquer (en tenant bien compte de la variation des chiffres de la population et en faisant bien attention que souvent, à des époques différentes, on considère des territoires différents dans le complexe énorme qu'est l'État politique russe euro-asiatique) l'augmentation du budget de l'État, de la part de celui-ci consacrée aux dépenses militaires, de la production industrielle et des populations affectées à l'industrie, de la longueur des voies ferrées. Et aussi de la dette intérieure et extérieure de l'État, de la balance commerciale, et ainsi de suite.

Ces indices dans leur distribution attestent que le développement est considérable et continu, mais pour les comprendre on doit tenir compte qu'ils ne peuvent exprimer de façon directe la distance « historique » plus ou moins grande à laquelle on se trouve d'une forme bourgeoise complète. Par exemple, la Russie tsariste construisit une longueur importante de voies ferrées alors que la France et l'Angleterre étaient déjà complètement sorties de la révolution bour-

geoise qu'elles n'avaient pas encore le premier kilomètre de chemin de fer.

Les formes techniques de la production se diffusent avant les formes politiques et juridiques, et la Russie, pays qui tarda à sortir du Moyen Âge, ne pouvait pas, même en conservant des rapports juridiques et politiques inchangés, ne pas se ressentir de l'évolution subie par la production manufacturière et par les échanges dans l'Europe voisine. Avant même de se relier aux pays voisins au travers de l'échange, un pays qui a une organisation sociale différente, mais qui est une grande puissance, s'affronte avec eux en des conflits politiques et militaires. Le long d'une frontière immense l'armée tsariste serait mise en condition d'infériorité non seulement à cause de sa technique d'armement, mais surtout à cause des moyens de déplacement des troupes et du réseau des transports sur les arrières du front ; et l'on sait que ce furent les guerres avec ses voisins qui contraignirent les tsars à rénover les équipements militaires et à augmenter la force numérique de leurs armées au moyen d'un réseau adapté de voies ferrées parallèles aux fronts de guerre du nord-est, de l'ouest, et du sud-ouest, et transversales d'un front à l'autre. Si la stratégie classique de la terre brûlée, qui aurait été - selon l'histoire banale - la cause du déclin de Napoléon, fut alors utile, en réalité elle était contre-productive dans un pays qui avait certes un territoire illimité mais dont la partie la plus riche et la plus productive était justement dans la partie du pays qui était en contact avec l'ennemi.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

12. QUELQUES CHIFFRES ESSENTIELS

[Retour à la table des matières](#)

Ce furent donc les tsars qui firent naître, dans un premier temps autour de Moscou, les premières industries militaires et, avant les industries métallurgiques, les industries textiles qui fournissaient les troupes en uniforme. C'est pourquoi la première industrie n'est pas née, comme en Occident, d'un artisanat efficace qui peu à peu concentra les artisans en des groupes organisés par un directeur capitaliste privé, en général lui aussi artisan enrichi ou bien marchand ou banquier, mais d'un investissement en argent de la part de l'État qui pouvait l'accumuler non seulement au moyen des voies fiscales ordinaires, mais surtout au moyen des surplus de la production agricole, de la rente propre et réelle provenant de sa possession juridique d'environ la moitié des terres travaillées par les serfs et les communautés locales payant tribut.

Dans la voie classique de l'accumulation capitaliste, que Marx tira du modèle anglais, les premières concentrations de capital sont le fait du fermier rural qui cultive les terres de la noblesse et puis de la grande possession bourgeoise avec une main-d'œuvre salariée d'agriculteurs sans terre ; et en général c'est par la suite que ce capital s'investit dans les manufactures urbaines.

En Russie une telle voie n'est pas absente, mais elle est très en retard, étant donné que c'est seulement après la réforme de 1861 qu'une bourgeoisie des campagnes commence timidement à naître, que les paysans riches apparaissent, les koulaks qui ont beaucoup de terres. Mais ils ne possèdent ces terres que dans peu de province, les plus

fertiles, et ils sont à la tête de véritables entreprises qui emploient des journaliers. Leur méthode d'exploitation des paysans pauvres et très pauvres sont odieuses mais primitives, et en général elles en restent à la culture parcellaire en petites fermes et en petites métairies avec des contrats léonins.

C'est donc l'État qui va diriger l'accumulation, comme aurait pu le faire en Grande-Bretagne un grand landlord (les cas ne manquèrent pas) qui aurait utilisé ses privilèges fonciers en investissant son argent dans les industries.

Les chiffres qui nous intéressent regardent donc l'État. Dans un paragraphe spécial de cette deuxième partie nous avons donné un aperçu des chiffres des budgets et des dettes publiques.

En effet la progression de tous ces indices, comme nous l'avons déjà relevé, entre 1880 et 1910, est impressionnante et est telle que l'État russe politiquement non capitaliste s'aligne avec les puissances bourgeoises quant au volume de la finance de l'État et du commerce extérieur avec des chiffres qui, même s'ils se réfèrent à une population énorme, ne font pas piètre figure.

On est arrivé à ce point avec le développement de la production industrielle favorisé par le haut par tous les moyens jusqu'à la veille de la première guerre impérialiste. La Russie est alors l'un des pays les moins mécanisés mais son État est l'un des plus riches, comme du reste l'est son sous-sol qui lui permet d'exporter dans le monde entier du fer et du charbon de même que son agriculture exporte du blé. La réserve en or de l'État dépasse, avant la guerre, les deux milliards de roubles-or, c'est-à-dire dépasse les mille milliards de lires d'aujourd'hui, au moins.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

13. INDICES FERROVIAIRES

[Retour à la table des matières](#)

Nicolas I^o favorisait déjà la naissance des industries avec la libération des serfs des fabricants non nobles ; en 1837 on construit la première voie ferrée, et entre 1843 et 1851 la ligne Saint-Petersbourg-Moscou. La première ligne italienne est construite par les Bourbons en 1839.

De 1881 à 1891 les voies ferrées passent de 21 mille à 31 mille verstes (une verste est égale à un kilomètre et 66 mètres). La grande industrie compte déjà un million d'ouvriers. Selon l'histoire officielle de l'actuel parti bolchevik l'industrie en général, qui avait 700 mille travailleurs en 1865, en compte en 1890 le double. Le commerce extérieur de 276 millions de roubles en 1855 avait atteint les mille millions. Avec ses 113 millions d'habitants, le budget de l'État était proche en 1892 d'un milliard. Après 1894 avec le tsar Nicolas II (le dernier) et le ministre de Witte la croissance se poursuit avec une orientation nette de l'économie d'État. En 1899 la ligne transsibérienne est achevée, et en 1905 le réseau est de 56 mille verstes. La pénétration des capitaux étrangers, spécialement belges et français, fut favorisée, ils élevèrent le rendement de l'industrie minière, particulièrement dans le sud (Donetz). En 1899 la Russie était à la quatrième place mondiale dans la production des métaux ferreux.

Nous n'avons pas besoin de donner les chiffres de la progression de houille, de fer et d'acier, puis de charbon et de pétrole brut. Les voies ferrées représentaient à la fin de 1910, 61 600 verstes, en 1913,

63 000, en 1917, au début de la révolution, il y en avait 14 mille autres verstes en préparation, portant le tout à 77 mille verstes.

Le réseau russe de 1947 avait atteint les 114 000 kilomètres, chiffre que nous avons cité une autre fois pour calculer l'*indice* qui compare les kilomètres de lignes de chemin de fer par carré de cent kilomètres carrés, un échiquier de cases de dix kilomètres sur dix.

Un tel indice, qui (d'après une idée prise chez Engels) peut donner une certaine idée du développement capitaliste moderne, est pour l'Europe de *quatre* kilomètres ; mais il devient *huit* si l'on enlève la Russie européenne de l'Europe. Il est de *dix* en Angleterre, de *quinze* en Allemagne. Aux États-Unis, en conséquence de l'immensité du territoire, il est seulement de *cinq* kilomètres (mais si nous le rapportons au contraire à la population nous obtenons le maximum de 27 kilomètres pour dix mille habitants, là où en Allemagne on aurait le même chiffre pour deux cents habitants par kilomètre carré et vingt mille sur notre *échiquier* aux cases de cent km², seulement sept et demi pour dix mille habitants).

Sur tout le territoire russe de vingt-deux millions de kilomètres carrés, on obtient pour les 120 mille kilomètres carrés déclarés d'aujourd'hui l'indice de 550 mètres, un peu plus d'un demi kilomètre ; la Chine, avions-nous dit alors, a, quoique très dense, seulement 150 mètres.

Étant donné que l'on compte environ 80 mille kilomètres dans les cinq millions de kilomètres carrés environ de la Russie européenne, nous en avons déduit l'indice d'environ un kilomètre et demi, encore très bas par rapport à l'indice moyen européen de huit. Si cependant nous tenons compte des populations, l'indice russe en kilomètres pour dix mille habitants arrivera autour de cinq kilomètres (densité 30 habitants par kilomètre carré) ; alors que celui de l'Europe, avec une densité de 80, et 8 000 habitants sur cent kilomètres carrés qui ont huit kilomètres de voies ferrées, est de dix kilomètres pour dix mille habitants.

Donc aujourd'hui, le développement en Russie serait la moitié du développement moyen du reste de l'Europe, alors que selon le terri-

toire il n'en serait qu'un cinquième si l'on se fonde sur la *densité* du réseau ferroviaire.

À partir de cette comparaison, il est facile de remonter à la comparaison avec la Russie de la fin du tsarisme, c'est-à-dire avant la grande révolution. Comptons pour moitié les voies ferrées en construction et nous aurons environ 70 mille kilomètres dans tout l'État. En proportion il y en avait environ 50 mille dans la partie européenne, avec l'indice par superficie d'un kilomètre et l'indice par population (estimée à 125 millions) de quatre kilomètres.

Quel degré de développement moderne, à la lumière de ces données schématiques, avait donc atteint alors la Russie tsariste ? Il était égal à 40 pour cent du degré atteint par l'Occident par rapport à la population, et à seulement un huitième par rapport au territoire.

Faisons une telle comparaison avec l'Italie à l'aide de données actuelles.

Avec son territoire d'environ 300 000 km² l'Italie a désormais 48 millions d'habitants et pour densité 160. Il y a 22 mille kilomètres de voies ferrées. Nous avons donc 7,3 kilomètres de voies ferrées tous les 100 kilomètres carrés. Indice peu inférieur à celui de l'Europe non russe.

Pour dix mille habitants nous avons donc 4,6 kilomètres. Ce qui est largement au-dessous de l'indice européen d'aujourd'hui qui est dix.

Donc si nous voulons donner de l'importance au deuxième indice, il faut savoir que dans un pays avancé tel que les États-Unis, il atteint 27.

En Europe centro-occidentale il est égal à 10.

Dans la Russie européenne actuelle il est égal à 5.

En Italie il est égal à 4,6.

Dans la Russie européenne au moment de la révolution il était égal à 4.

Selon ce point de vue sommaire, le développement économique au sens capitaliste du terme de la Russie, à la chute du tsar, équivalait environ à celui de l'Italie actuelle et probablement à celui de l'Italie de la même époque.

La comparaison serait bien plus défavorable à la Russie si l'on considérait le premier indice : voie ferrée-territoire.

En effet un pays plus étendu a besoin, à égalité dynamique des transports, d'une plus grande longueur de voies ferrées ; à égalité de tonnes produites et transportées de la production à la consommation, il aura besoin d'employer plus de tonnes-kilomètres, c'est-à-dire de dépenser plus pour le charbon et d'autres dépenses (En effet le charbon coûte en Russie moins cher qu'en Italie, de même que le pétrole brut ; le coût de la force électrique étant le même).

Mais même l'Italie est un pays *long* sinon grand, et la configuration complexe entrerait en jeu.

Nous ne philosopherons donc plus sur cet aspect de la comparaison, en nous limitant à dire que le capitalisme avait manifestement pénétré en Russie - en dépit de ceux qui pensaient qu'il pouvait lui rester étranger - et qu'il y avait pénétré autant que chez nous, dans cette charmante Italie bourgeoise où il répand ses délices.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

14. VOLUMES DE LA PRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Répetons que ce n'est pas le moment de nous immerger dans l'océan des chiffres qui cherchent la température, le potentiel industriel, dans la quantité des marchandises produites, dans leur valeur et dans le taux de telles grandeurs donnés en fonction du nombre d'habitants, année par année, pendant de longues périodes. Les comparaisons entre de telles données, même dans des textes sérieux, sont rendus difficiles par le problème des relations exactes entre les unités de mesure d'où naissent parfois de grosses équivoques, surtout à cause de l'importance différente de la monnaie non seulement d'un lieu à l'autre mais au cours du temps.

On a l'habitude de considérer comme indices décisifs les quantités de la production de fonte et d'acier, de charbon, de pétrole, le nombre de fuseaux de l'industrie textile, etc.

Dans le cas russe nous n'avons pas le cas d'une industrie qui, étant toute jeune, a dû courir pour rattraper celles des autres pays. Tel a été le cas du Japon. L'industrie russe, particulièrement l'industrie extractive, est ancienne, elle a progressé au ralenti, elle a été surpassée par celles des pays avancés du monde et, à un certain moment, elle a pris son élan.

Par exemple en 1725, la Russie produisait plus de fonte que l'Angleterre quoique dans ce pays les industries manufacturières, surtout l'industrie textile, fussent en plein épanouissement. Sous Catherine II, en 1795, la Russie était la première au monde pour la produc-

tion de fonte, de fer et de cuivre. Cependant les quantités de ces époques étaient faibles : 150 000 tonnes de fonte en 1767 qui augmentaient lentement de telle façon qu'après un siècle, en 1865, selon certaines données, elles avaient seulement doublé. Mais ensuite la course s'accélère : en 1896, nous étions à environ un million et demi de tonnes, en 1905 à 2 millions et demi (Il est bon d'avertir le lecteur qui consulterait le *1905* de Trotsky dans l'édition I.E.I de Milan que les chiffres qui y sont donnés en millions de livres dérivent d'une erreur dans la traduction de l'unité de mesure : la livre anglaise admise en Russie vaut 0,454 g et ces données doivent donc être multipliées environ par 30). Mais déjà, à ce point, la Russie a perdu sa première place depuis longtemps : en 1906 la Russie est à environ 3 millions de tonnes, mais l'Amérique est à 14, l'empire britannique à 9, l'Europe centrale à 15. Cependant la montée continue : en 1913 la Russie produit 4 millions et demi.

On estime par exemple qu'aujourd'hui la Russie produit plus de 300 millions de tonnes de charbon contre le double pour les États-Unis, un peu moins en Angleterre, 150 mille environ pour l'Allemagne de l'Ouest.

Cela peut donner une certaine idée de l'intensité de l'industrialisation après la révolution, si l'on pense aux chiffres antérieurs : environ 14 millions en 1898, 19 millions en 1905, 36 millions en 1913.

Observons par exemple que, pour les chiffres de 1905, contre 19 millions en Russie, on extrayait en Amérique 250 millions de tonnes : donc, en un demi siècle, alors que l'Amérique a presque doublé sa puissance, la Russie, sans toutefois la rejoindre, a rendu la sienne quinze fois plus importante.

Pour l'instant le thème de l'évolution économique russe après 1917 ne nous intéresse pas encore, nous nous intéressons à cette évolution avant cette date, à l'accélération avec laquelle le mode de production capitaliste envahit l'empire des tsars, en faisant sauter l'enveloppe de la puissance sous laquelle les moujiks avaient dormi pendant mille ans et qui, seuls, ne se seraient jamais réveillés.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

15. COMPARAISON INTERNATIONALE

[Retour à la table des matières](#)

Quel est donc le rythme de la progression industrielle en Russie et en dehors ? Dans les données ajoutées par l'économiste Varga à l'*Impérialisme* de Lénine, il y a un diagramme de l'évolution industrielle de 1860 à 1913, il est très intéressant, en tenant toujours compte des doutes sur la rigueur de ces comparaisons. On y trouve indiquées les *augmentations annuelles en pourcentage* de la puissance industrielle : la moyenne mondiale serait de 3 et demi pour cent et donc, en cinquante ans, le capitalisme aurait augmenté dans l'industrie comme de 100 à 550 : le résultat nous semble maigre.

Dans tous les cas, alors que, durant cette période, les nations anglaise, française, belge, déjà industrialisées, progressent à un rythme inférieur au rythme mondial, l'Allemagne et l'Italie, c'est logique, et puis avec elles, l'Amérique et la Russie, procèdent au rythme de 5 pour cent annuel, seulement dépassées par la Finlande, le Canada et la Suède, eux aussi pays « poursuivants » en la matière. Avec un intérêt « composé » de 5 pour cent on va de 100 à 1150.

Dans la période suivante, 1913-1928, l'augmentation annuelle mondiale est seulement de deux et demi pour cent (et c'est logique, si l'on tient compte de l'influence de la phase de la première guerre universelle, pendant plus de quatre ans sur quinze). Dans cette période les États-Unis descendent à 3 pour cent, alors que l'Angleterre s'arrête (?) ; un nouvel arrivant puissant file avec 8 pour cent annuel : le Japon.

Et la Russie ? La chose intéressante dans ce diagramme audacieux, qui ne prétend pas, croyons-nous, donner une idée du rythme de l'accumulation (ce serait très contre-productif dans l'esprit du marxisme dont Varga se prétend un partisan ; voyez dans notre rapport d'Asti la comparaison entre les *rapidités* du développement économique déduites de notre théorie et celles déduites de la théorie américaine de l'école du *bien-être*), est que, dans les *nouvelles données* de Varga d'après la révolution, tous les tableaux statistiques IGNORENT LA RUSSIE. Le petit *économiste aulique* soviétique croassant n'est pas un imbécile ; il tend à démontrer, avec les données de la période postérieure à Lénine, que les indices du développement impérialiste du capitalisme persistent, mais il omet les indices russes parce qu'ils donneraient à leur tour cette démonstration précise et incontestable.

Et si nous tenons compte de l'avancée de la production du charbon (comme de celle des minéraux ferreux, du pétrole, etc.) nous pouvons en déduire qu'en cinquante ans la production est devenue quinze fois plus importante. Ce qui signifie qu'elle est passée de cent à mille cinq cents avec une augmentation de mille quatre cents qui, comme le montre un calcul de cuisine, représente 28 pour cent annuel, et mathématiquement 5,5 pour cent à l'année : indice correspondant bien à ceux - selon Varga - du capitalisme qui a l'accélérateur au plancher.

L'industrialisation de la Russie n'est donc pas le premier exemple de construction du socialisme - qui sera l'opposé d'une course à la catastrophe - mais un autre exemple classique d'avancée capitaliste.

Si après la première guerre mondiale l'indice progressif dans le monde capitaliste a chuté de trois et demi à deux et demi, cela veut dire que la guerre a agi comme une soupape de sécurité contre l'*hypertension* accumulatrice.

Alors que l'Angleterre entre la période « pacifique » et l'« après-guerre I » (moment qui finit avec la crise de 1929, et qui est suivi d'une autre phase, *l'avant-guerre II*) serait descendue de deux et demi à zéro (il y a à faire quelques réserves) - l'Amérique est tombée de cinq à trois, mais la Russie au contraire a grimpé du même cinq à cinq et demi ! Et il faut noter que dans l'époque de cinquante ans considérée pour calculer de tels indices on compte deux guerres mondiales et

la révolution : l'indice véritable est encore plus élevé si nous enlevons les années de stagnation et de repli. Qu'en serait-il du même calcul pour les États-Unis, entre 1905 et aujourd'hui ? Le charbon qui a à peine doublé - ou un peu plus - donne un taux d'augmentation inférieur à deux pour cent ; la houille, passée de 14 millions de tonnes à une soixantaine, n'arrive pas à trois pour cent. En fait l'Angleterre donne des indices très bas. Le Japon a fait suivre une avancée trépidante d'une retraite grave.

Le lecteur a indubitablement compris comment cet indice d'augmentation moyenne d'une année à l'autre ne dépend pas de la population. La masse de la production russe dans les différents secteurs n'atteint pas encore celle des États-Unis malgré une population plus importante (cependant avec un rapport moins grand qu'il y a cinquante ans). En réalité, aujourd'hui, la Russie n'est pas *toute* industrialisée.

Mais l'on en conclut que dans le monde d'aujourd'hui la Russie est à la première place pour la rapidité d'avancée du mode capitaliste de production ; indice maximum pour le diagnostic d'impérialisme au sens de Lénine. Ce phénomène est, en même temps, un phénomène révolutionnaire, comme Lénine lui-même l'établit. Mais c'est lui qui est la conséquence du Grand Octobre et non la construction du socialisme (dont le progrès sera mesuré par des diagrammes et des indices bien différents).

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

16. LA STATISTIQUE DES ENTREPRISES

[Retour à la table des matières](#)

Cet autre indice est peut-être encore plus difficile à suivre, à cause de la complexité de la répartition des entreprises en grandes, moyennes et petites, qui finissent par se perdre dans des formes semi-capitalistes et semi-artisanales. D'autre part, en conséquence de la loi des concentrations, les *échelons* les plus hauts par le nombre d'employés sont ensuite les plus bas pour le total des employés et donc pour le total des produits et de leurs valeurs.

Selon certains textes la Russie de 1725 aurait compté seulement 233 usines, selon d'autres entre 100 et 200. En 1767, avec une population d'à peine 25 millions d'habitants, il y en aurait eu entre 650 et 700. En 1795, deux mille : un tiers d'entre elles appartenait à des nobles. Une autre importante partie appartenait à l'État lui-même : la dernière à industrialiser est la bourgeoisie peu importante. Dans la première partie du dix-neuvième siècle ce fut le capital étranger qui fut appelé à fonder des industries : l'Allemand Knopp importa des machines pour 122 filatures en dix ans. Selon d'autres données, de 1865 à 1900, le nombre des usines aurait quadruplé, et en 1906 plus que sextuplé (d'après ces chiffres également le taux d'augmentation dans cette période de quarante ans était d'environ 4 et demi pour cent).

Une statistique donnée par Trotsky indique, en 1905, environ 35 mille entreprises, mais seulement 6 300 avec plus de 50 travailleurs.

D'autres chiffres rendraient peut-être les choses moins claires. Mais ce qui nous intéresse véritablement ce sont justement les caractéristiques particulières de la croissance de l'industrialisme en Russie.

C'est le pouvoir central qui est l'acteur du mouvement d'industrialisation. Pierre le Grand (ce n'est donc pas à tort que le régime russe actuel s'oriente vers l'exaltation des anciennes gloires nationales qui semblent constituer des orientations traditionnelles de l'économie !) en 1720, parmi d'autres réformes sociales qui réorganisent par le haut les couches de la société rurale et urbaine, *étend aux industriels le privilège des nobles d'avoir des serfs*. De façon analogue les travailleurs des fabriques d'État, des monopoles (sel, potasse, résine, tabac) et des usines et arsenaux militaires étaient des serfs. Donc principe du travail manufacturier forcé, de la déportation des travailleurs de la glèbe à la manufacture. Féodalisme d'État, industrialisme d'État. Les racines du faux socialisme sont-elles là ?

Les nobles possèdent par don du tsar non pas des milliers de déciatines, mais des milliers de serfs auxquels la loi interdisait de posséder de la terre. Un favori d'Élisabeth II (1746-1762) arriva à en avoir 120 mille ! La grande Catherine, par la suite, en 1764, ferma 242 couvents sur 413, et fit emmurer vivant un archevêque qui protestait ; elle fit passer à l'État le million de serfs de ces couvents. Ce n'est pas pour rien qu'elle avait un faible pour Voltaire ... et par la suite les lois des libéraux occidentaux contre les congrégations religieuses et la main-morte allèrent bien au-delà.

Cependant, toujours dans le même but du développement d'une puissance manufacturière, on invertit ensuite la politique économique du travail forcé. L'exigence d'une émancipation rurale s'approchait - qui n'était pas du tout le résultat d'une pression des masses paysannes dont elle ruina, comme nous le savons, les conditions matérielles. Nicolas I^{er} créa en 1832 une classe d'*honorables bourgeois*. En 1840 il autorisa par une loi les fabricants *non nobles* qui avaient des ouvriers serfs à les affranchir. La supériorité technique de l'utilisation d'une main d'œuvre libre s'imposait.

Avec toute cette série de mesures autoritaires, l'industrie russe naît comme une grande industrie : sa concentration, comme Lénine et

Trotsky le démontrent plusieurs fois, est non seulement égale mais très supérieure, dans la seconde moitié et à la fin du dix-neuvième siècle, à celle des pays européens avancés comme la Belgique et l'Allemagne.

Elle ne naît pas comme en Occident, en absorbant un vaste artisanat, mais au contraire elle crée et encourage indirectement dans les villes une petite industrie artisanale.

Cependant, peu avant la grande révolution, cet appareil productif, dans un pays qui va bientôt avoir 150 millions d'habitants, est encore loin derrière des pays de capitalisme « libéral » classique.

Trotsky nous fournit des données synthétiques qu'il n'y a pas lieu de reconstruire ici. En 1900 les industries russes produisaient pour deux milliards et demi de roubles de marchandises contre 25 milliards aux États-Unis ! Et pourtant ceux-ci avaient alors 75 millions d'habitants ; donc l'indice par personne était *vingt* fois plus important.

Nous pensons qu'aujourd'hui un tel indice, comme d'autres relatifs au fer, au charbon, etc. n'est pas plus élevé et que celui des États-Unis est au plus le double de celui de la Russie. Il est difficile de donner les valeurs en unités monétaires convenables du total des biens manufacturés produits en une année : nous affirmons qu'aux États-Unis il est plus du double d'alors et - peut-être - plus du double de celui de la Russie actuelle.

Dans une autre exposition nous tenterons de sonder l'équation : Russie 1950 égale Amérique 1900. Rapport quantitatif entre qualités analogues. Belle relève de la garde.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

17. COMPOSITION
DE LA POPULATION

[Retour à la table des matières](#)

Dans cette présentation schématique du cours du capitalisme en Russie, en tant que nombre et puissance des entreprises, réseaux des transports, volume de la production des industries clés, il est temps d'en venir au contre-personnage que le capital appelle sur la scène avec lui : la classe ouvrière qui se dégage difficilement d'une population immense et variée, extrêmement complexe à cause des *ingrédients* qui la constituent tant par la race et la langue que par la façon dont ils se classent socialement. « 5,4 millions de kilomètres carrés en Europe, 17,5 millions en Asie, 150 millions d'habitants. Sur cette étendue immense on retrouve toutes les époques de la civilisation humaine : de l'état sauvage et primitif des forêts septentrionales, où l'on se nourrit de poisson cru et où l'on prie devant un morceau de bois, jusqu'aux conditions sociales nouvelles de la vie capitaliste, où l'ouvrier socialiste sent qu'il participe à la politique mondiale et suit attentivement les événements dans les Balkans ou les débats au *Reichstag*. *L'industrie la plus concentrée d'Europe fondée sur l'agriculture la plus arriérée. La machine d'État la plus gigantesque du monde* qui utilise toutes les conquêtes du progrès technique pour faire obstacle au progrès historique de son propre pays ». Qui pouvait le dire mieux que Léon Trotsky ?

Les chiffres qui servent à indiquer la puissance numérique du prolétariat sont à leur tour difficiles à comparer dans les différentes époques si l'on commence par les serfs d'usines et si l'on termine par les prolétaires modernes, en comprenant parfois seulement les grandes

usines, et parfois les petites entreprises, et parfois en distinguant entre ouvriers salariés et employés salariés. Mais ici aussi la progression continue est parfaitement évidente.

Nous avons déjà cité les chiffres de 700 mille prolétaires en 1865 (sur peut-être 70 millions d'habitants) et 1 400 mille en 1892 (sur 113 millions). En 1900, avec une population de plus de 120 millions, on parle (Histoire du Parti bolchevik) de 2 800 mille dont 2 200 dans les seuls 50 gouvernements de la Russie d'Europe. La présentation synthétique de Trotsky nous indique que le nombre de tous les travailleurs des deux sexes s'élevait à neuf millions et plus en 1897, mais de ceux-ci seulement un peu plus de 3 millions sont des ouvriers de la grande et petite industrie, 1 million travaillant à la journée ou étant des semi-artisans, sans compter deux millions de domestiques, concierges et commis, et enfin presque trois millions de travailleurs agricoles ou travailleurs dans la chasse ou dans la pêche dont nous considérons que seule une petite partie est composée de salariés véritables. Ces chiffres sont ceux de la « population active » à laquelle il faut ajouter les éléments improductifs des familles respectives. Il faut donc considérer la population non active comme étant à peu près quatre fois plus importante, ce qui nous mène donc à 38 millions pour corroborer l'évaluation de Trotsky (qui nous paraît sans doute excessive, en tout cas pour 1897) d'un prolétariat représentant plus d'un quart de la population. Le rapport que nous donne Lénine pour la même époque - 1/6 de la population industrielle contre 5/6 de la population agricole - nous paraît plus digne de foi.

Les contradictions, du reste, dépendent des critères qui sont appliqués, et par la suite nous nous servirons d'une analyse analogue faite pour les différents pays au début du rapport à la réunion d'Asti. Dans notre sélection entre la partie de la population qui répond au modèle capitaliste « pur » et la masse des classes « bâtardes », c'est-à-dire en additionnant aux nombres des prolétaires les chiffres extrêmement bas des donneurs de travail et des propriétaires fonciers non travailleurs, nous avons indiqué pour l'Italie environ 1/3 purs et 2/3 bâtards ; nous avons considéré que le maximum est en Angleterre environ moitié moitié. Avec les chiffres que nous pouvons avoir de l'U.R.S.S., telle qu'on la considérait de l'extérieur en 1926, l'indice de pureté était très bas, la partie industrielle de la population était seulement de 15 pour

cent. La production capitaliste représente encore une petite part de la société russe.

Non seulement la Russie est capitaliste, mais elle a encore beaucoup de chemin devant elle pour le devenir non pas *en totalité* mais dans la même mesure qu'en Occident.

C'est justement pour cette raison que sa course à l'accumulation présente le rythme le plus grand dans le monde capitaliste d'aujourd'hui. Mais la révolution qui est véritablement *internationale* peut, même en l'état actuel des *chiffres*, briser le vieux capitalisme en Occident et le jeune en Orient, et empêcher qu'ils ne *coexistent* de façon obscène.

Ce sont les comptes « politiques » qui ne tombent pas juste.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

18. FORCE DE LA CLASSE OUVIÈRE

[Retour à la table des matières](#)

Dans la mise à jour en 1894 de son écrit de 1875 sur la Russie sociale, Engels, qui insiste tant sur l'affirmation toujours plus résolue des formes économiques capitalistes, ne fait pas, on peut le dire, mention des premières manifestations de la lutte de classe des travailleurs de l'industrie.

Et pourtant c'est désormais un fait connu de tous que, pendant cette période, le prolétariat des grandes villes avait donné des signes de vie indiscutables, s'attirant les coups impitoyables du pouvoir politique absolutiste.

Jusqu'à la décennie 1870-1880 dans les usines de l'armée on travaillait plus de 12 heures, et dans l'industrie textile même 13 et 14 heures par jour. Le taux des salaires, l'emploi des femmes et des enfants, répètent dans leur histoire, de même que tout autre condition de travail en usine, la tragédie du prolétariat anglais du 18^e siècle et du début du 19^e siècle décrite par Engels et Marx. Il y eut des mouvements de type « luddiste », c'est-à-dire des destructions des machines et des usines elles-mêmes. Les organisations de défense et de lutte firent leur apparition : dans le sud en 1875, dans le nord en 1878 (Odessa, Saint-Petersbourg). Les organisateurs, certains d'entre eux avaient vécu à l'étranger, avaient eu des contacts avec la I^o Internationale et avec Marx lui-même. Entre 1880 et 1885 il y eut de grandes grèves, notamment celle, mémorable, de l'usine Morozov contre la baisse des salaires et les amendes qui se termina par des centaines d'arrestations et par un grand procès.

L'histoire de cette irruption de la lutte ouvrière continue jusqu'aux luttes épiques de 1904 et 1905 auxquelles déjà des millions de travailleurs des grands centres prirent part et où on arriva carrément à la grève générale politique dans une ville entière et dans tout le pays, avec des actions insurrectionnelles formidables qui s'affrontèrent à la répression féroce de la police et de l'armée.

Alors qu'en Occident la grève générale révolutionnaire est encore une question discutée par les partis plus qu'une arme de lutte effective, le 1905 russe sanctionne l'importance historique de ce moyen de lutte primordial du prolétariat.

Au fur et à mesure donc que le moment de l'inévitable révolution antitsariste approchait, les effectifs formidables de la classe ouvrière urbaine dans les villes de Russie - villes qui s'étaient mises à s'agrandir justement à cette époque avec la rapidité caractéristique de la période bourgeoise - s'élevaient au même rythme que celui de la croissance de la forme capitaliste de production. Toutes les villes russes mises ensemble en 1850 ne comptaient que trois millions et demi d'habitants ; lors du recensement de 1897, elles en comptaient 17 millions. Moscou en 1870 avait 600 mille habitants, en 1905 un million et 400 mille (aujourd'hui quatre millions et demi).

Le 3 janvier 1905 la grève éclata dans les usines Poutilov. Lors du dimanche tragique du 9-22 janvier, lors duquel les manifestants entraînés sans armes par le pope Gapone furent fauchés par la mitraille aux portes du palais impérial, il y avait 150 mille travailleurs en grève à Moscou ³⁸. Lors de la vague suivante en octobre, il y en eut autant, mais toute la Russie entra en lutte et les 750 mille cheminots s'arrêtèrent de travailler. Le 21 décembre 100 mille travailleurs à Saint-Pétersbourg et 150 mille à Moscou descendirent encore dans les rues, le 30 décembre l'insurrection historique - la Première Révolution Russe - était écrasée.

Quel était donc le volume des forces, désormais éprouvées à la guerre de classe, du prolétariat russe à l'éclatement de la première guerre mondiale et en 1917, année de l'écroulement du tsarisme ? Était-il négligeable face à la marée rurale qui flottait hésitante, exaspérée et turbulente, mais qui ne pouvait donner des combattants décisifs à la guerre civile que par son passage dans le tourbillon de l'industrialisme urbain et dans sa mobilisation dans les fronts de guerre ?

³⁸ L'usine Poutilov se trouve à Saint-Petersbourg de même que le palais du tsar.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

19. COMPARAISON AVEC L'ITALIE

[Retour à la table des matières](#)

Nous voulons revenir sur quelques comparaisons avant d'abandonner le thème des indices du développement économico-féodal et d'arriver à la conclusion sur les forces et les directions politiques puisque l'on doit particulièrement insister sur des concepts essentiels.

Dans l'Italie d'aujourd'hui, d'après les données du recensement de 1951, grâce auxquelles on a cherché à relever les activités et les professions - et on a donc soumis à des enquêtes toutes les entreprises privées de l'industrie, du commerce et des services en tout genre - on a la structure suivante.

La population résidente est de 47 138 mille. Ce que l'on appelle population active, ou mieux apte au travail (c'est-à-dire « les forces de travail » des deux sexes et de tout âge), s'élève au nombre de 19 358 mille, c'est-à-dire 41,1 pour cent du total. Les chiffres officiels la divisent en population occupée et population non occupée, et la première représente 18 072 mille personnes, c'est-à-dire 38,4 pour cent de la population ; le reste, les 61,6 pour cent, est improductif, soit parce qu'il ne trouve pas à employer sa capacité de travail soit parce que l'âge, le sexe ou une invalidité lui enlèvent cette capacité.

Selon ces chiffres officiels, les chômeurs seraient seulement 1 286 000 ; en fait ils sont aujourd'hui plus de deux millions et il y en avait presque autant en 1951. Probablement, si l'on doit en conclure que les actifs de fait représentent environ 39 pour cent, les forces de travail représentent au moins 43 pour cent (20 millions en 1951).

Or le recensement indique 4 millions d'employés dans l'industrie, plus de 1 450 mille dans le commerce et environ 1 000 mille dans les transports et service divers. Ce sont en tout 6 482 mille, c'est-à-dire 13,5 pour cent de la population et exactement un tiers de la population active totale.

Dans ce calcul nous n'avons cependant pas tenu compte des prolétaires des entreprises rurales de type industriel que, dans des enquêtes précédentes, nous avons estimés à 4/10 des employés de l'agriculture d'après les données des recensements d'avant-guerre de 1936 ; ce qui nous conduisit au rapport : industrie, 1/3 ; agriculture non capitaliste et autres formes intermédiaires, deux tiers.

En effet, pour avoir le nombre des *prolétaires* nous devons ôter des données du dernier recensement industriel les employés à salaires élevés, ce qui nous conduirait à réduire largement surtout les secteurs du commerce, des services et des transports compris dans l'enquête.

On doit donc retenir comme adapté à l'Italie d'aujourd'hui, sauf comme preuve du contraire, l'indice déjà donné d'un tiers comme *taux de pureté capitaliste*.

En effet en 1936 on a recensé les professions déclarées plus que les emplois dans une entreprise ; on a obtenu 43,5 pour cent d'actifs (sur 42 444 mille), c'est-à-dire 18 412. Les ouvriers et assimilés étaient 6 925 mille, dont 2 378 dans l'agriculture. Mais *les ouvriers et assimilés* étaient 6 925 mille, dont 2 378 dans l'agriculture. Mais les *assimilés agricoles* comprennent les « figures mixtes » ; et c'est un critère trop large puisque nous arrivons à la conclusion que les prolétaires véritables étaient même alors un peu plus de six millions, donc un tiers des « actifs ».

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

20. OÙ VA LA RUSSIE ?

[Retour à la table des matières](#)

Mais venons-en à la Russie. Lénine dépouilla minutieusement le recensement de 1897 et en conclut que le taux de la population industrielle était de 1/6 ; donc nous pouvons établir que la Russie de la fin du siècle était inférieure de moitié à l'Italie d'aujourd'hui quant au *tonus* capitaliste.

Nous avons dit que nous trouvons les chiffres de Trotsky pour 1905 élevés ; ils sont tirés de la comparaison de la population « industrielle » des villes et des campagnes qui néglige les classes bâtardes, c'est-à-dire une grande partie de la population russe.

Suivons la voie de l'indice du développement du capitalisme. Il est établi que vers 1900 il y avait déjà 3 millions d'ouvriers de la grande industrie, chiffre que l'on doit augmenter de cinquante pour cent en comptant les petites entreprises et celles des campagnes ; donc on arrive à 4 millions et demi. Nous pouvons penser que, dans les quinze années jusqu'à la guerre, comme on a environ doublé le volume de la production industrielle, il en est advenu autant de l'« armée du travail ». Et, en fait, pour aller en quinze ans de l'indice de production 100 à l'indice 200, il faut justement une augmentation annuelle de 5 et demi pour cent calculée par Varga pour la Russie et pour la période donnée.

Posons donc, avec des chiffres largement approximatifs, que la Russie avait en 1914, et pratiquement jusqu'à 1917, année de la révolution, 140 millions d'habitants ; une population active peu élevée,

c'est-à-dire en représentant à peu près 25 pour cent, donc de 35 millions d'habitants ; et neuf millions de prolétaires, équivalant à un *quart* environ du total des actifs.

Une dizaine de millions de prolétaires suffit pour mettre en mouvement 140 millions d'habitants, pour les deux tiers en dehors du cercle de la fournaise de la vie moderne. Face à eux, dans notre pays plus petit mais plus développé, on a 6 millions de prolétaires. L'indice de Lénine d'un sixième était passé, au moment de la grande révolution, à au moins un quart.

Ce n'était pas le nôtre, d'un tiers. Ni l'indice anglais, ou américain, d'un demi. C'est plus que suffisant pour insister sur le fait qu'il faut tourner le dos au cliché banal d'une révolution de paysans, devenue maître du monde moderne.

Mais, en se rappelant ensuite que les statistiques mal connues de 1926 semblaient abaisser encore le taux industriel, on doit considérer qu'après les désastres de la guerre contre l'intervention étrangère et ceux de la guerre civile la reprise fut lente, et que cette reprise fut précédée d'un recul important. Depuis lors l'industrialisation a continué, avec des formes et des indices purement capitalistes, et elle continue encore. Notre formule prend une expression concrète : la Russie ne tend pas au socialisme, mais au capitalisme, *faisant tourner la roue en avant*.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

21. LES MOUVEMENTS POLITIQUES

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'immensité des matériaux - diffusés dans le monde entier par tous les moyens durant les quarante dernières années - sur l'histoire de la lutte politique russe, sans prétendre non plus donner la chronologie et la disposition des mouvements et des partis, il nous intéressera surtout de faire voir comment, dans le cours de l'évolution sociale, se construit le parti de la classe ouvrière révolutionnaire.

Parler des autres partis nous intéresse seulement dans la mesure où il n'y a pas de meilleure voie, pour définir en pleine lumière la ligne de notre mouvement, que de faire le bilan de ses batailles théoriques et pratiques contre les mouvements qui s'en différencièrent, et surtout contre ceux qui s'en éloignèrent par la voie féconde et vitale des scissions, des sélections qui éliminèrent par étapes successives les scories et les rebuts.

Ici l'histoire du parti qui conduisit la Révolution russe a donné une des principales contributions avec laquelle l'exposition présente tend à converger. Ces contributions sont pour nous principalement au nombre de deux : la destruction, d'abord doctrinale, puis matérielle, de tous les partis dissidents, passés en série continue à la contre-révolution - la liquidation défaitiste de la guerre nationale. Non seulement ces deux résultats historiques positifs ont eu un poids plus important qu'un troisième résultat, celui de la construction tant vantée du socialisme en Russie, qui a totalement fait défaut ; mais (disons-le encore et tout de suite) ce troisième objectif n'avait aucun sens historique marxiste. Nous pensions depuis 1917 à la destruction du capita-

lisme international et à la victoire du socialisme et nous luttons pour elles en tant que troisième objectif après les deux autres suivants : défaitisme et liquidation de la guerre à l'échelle européenne - anéantissement à la même échelle de tous les partis renégats et sociaux-traîtres, même s'ils sont ouvriers. Ces deux résultats indispensables ne s'étant pas produits dans ce champ plus vaste, la perspective historique en Europe, et à plus forte raison en Russie, d'ériger le socialisme ne se pose plus parce que la société socialiste comme modèle à exposer est une chose que nous considérons comme une niaiserie dès les premiers bredouillements de notre école déterministe.

La politique révolutionnaire n'est pas un bloc mais une sélection. Lénine mit en exergue à *Que faire ?* un extrait d'une lettre de Lassalle à Marx : « La lutte dans le parti donne au parti force et vitalité : la preuve de faiblesse la plus grande d'un parti est sa dilution, la disparition de ses frontières nettement définies ; en s'épurant, un parti se renforce ».

Ce qui était emphase chez Lassalle était profondeur chez son correspondant de 1852, qui, en son temps, avec son bistouri infallible, effectua l'épuration du lassallisme lui-même.

Il semble que nous, groupe de la gauche italienne, *fan* du Lénine scissionniste à vie, nous ne le fûmes pas du prétendu Lénine *compromiste* ³⁹. Mais chez Lénine l'arme du compromis était empoignée pour disperser les partis proches-ennemis ; s'il nous avait convaincus que ses calculs et ses projets devaient être exacts - un jour peut-être nous rapporterons les citations textuelles des années 1920-26 - nous aurions été avec lui pour atteindre notre objectif commun. Les calculs, malheureusement pour lui et pour nous, n'étaient pas justes. Par malheur pour nous, nous avons raison.

Notre continuité en cette position peut se trouver dans le texte, que nous avons rapporté il y a quelque temps dans ces colonnes, d'une partie finale des thèses de la Fraction Communiste Abstentionniste,

³⁹ Nous avons traduit ainsi le néologisme de Bordiga *compromessista* : partisan du compromis.

formée en Italie en 1918 dans le but de constituer le parti communiste ; une partie du titre est : « Critique des autres écoles ».

La méthode nous sert à nous distinguer clairement - face aux critiques incohérentes de l'abstentionnisme électoral - des anarchistes, des syndicalistes à la Sorel, des révoltés à la Blanqui, des *héroïstes* et des *putschistes*, des *ouvriéristes de gauche*, des scissionnistes et sectaires *syndicaux*, des *élitistes* de tout type.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

22. PARTIS DES CLASSES POSSÉDANTES

[Retour à la table des matières](#)

Lénine, dans un article de 1912, nous donne en raccourci la liste des partis de la III^e Douma d'État en se référant à leurs bases sociales. Les chiffres nous intéressent peu, notamment parce que la loi électorale était faite de façon à laisser des sièges multiples aux « curies » des classes riches de la ville et de la campagne.

L'extrême droite était représentée par l'« Union du peuple russe »⁴⁰, parti de l'autocratie et de la noblesse, partisan du despotisme et de l'oppression des races et des nationalités assujetties. Il était l'expression non seulement des nobles mais aussi des propriétaires fonciers, de l'Église orthodoxe et de la haute bureaucratie : elle coïncidait avec la bande réactionnaire des « Cents Noirs ». Ensuite on trouvait les « nationalistes », aussi conservateurs, ennemis des allogènes, des non orthodoxes et des démocrates.

⁴⁰ L'Union du Peuple Russe (SRN) a été fondée en octobre 1906.

Au centre on trouve les *Octobristes*, libéraux, partisans de la plus large Constitution concédée sous la pression des luttes de 1905, modifiée par la suite par la loi électorale de 1907. Un tel parti représente les propriétaires fonciers bourgeois et les industriels capitalistes ; en parole il défend la liberté, mais il appuie toutes les mesures contre les mouvements ouvriers.

En continuant vers la gauche on trouve les *cadets*, nom issu des initiales des mots Constitutionnels Démocrates. Ce parti des bourgeois monarchistes libéraux se définit parti de la liberté du peuple, mais depuis la I^o et la II^o Douma, où ils prédominaient, ils sont prêts aux compromis avec la droite. Lénine les appelle libéraux contre-révolutionnaires. Le parti « progressiste » ne se différencie pas d'eux, il ne parvient même pas à revendiquer le suffrage universel.

La gauche, numériquement très exiguë, était formée de différentes nuances des groupes populaires des campagnes - appelés populistes, *trudoviki*, socialistes-révolutionnaires, etc. -, et des sociaux-démocrates, partis dont nous allons parler maintenant avec un peu plus d'ordre historique. Les populistes de gauche, les S.-R., se trouvaient, dans cette Douma, *otzovisti*, c'est-à-dire qu'ils avaient boycotté les élections (boycott auquel Lénine était opposé). Lénine considérait de tels partis comme réellement démocratiques puisqu'ils luttèrent résolument contre l'autocratie et la monarchie, mais il vaut la peine d'anticiper le jugement avec lequel il condamna leur programme anti-révolutionnaire dont il a développé durant plusieurs décennies la critique la plus profonde :

« Ils se servent tous volontiers de phrases *socialistes* mais il n'est pas permis à un ouvrier conscient de se tromper sur la signification de ces phrases. En réalité en aucun "droit à la terre", en aucune "répartition égalitaire de la terre", en aucune "nationalisation de la terre", *il n'y a une once de socialisme*. Quiconque sait que l'abolition de la propriété privée de la terre et sa nouvelle répartition, fût-elle la plus juste, *au lieu de compromettre la production marchande*, le pouvoir du *marché*, de l'*argent*, du *capital*, *les développent au contraire encore plus largement*, doit le comprendre ».

Telles sont les positions dont les marxistes doivent se pénétrer. Par la suite et ailleurs Lénine considère comme utile cette action pour une réforme *démocratique* de la terre chez des peuples agraires ; de plus il discute l'engagement des sociaux-démocrates et des bolcheviks eux-mêmes en vue de différents objectifs : répartition, nationalisation, municipalisation, avec la critique la plus profonde à la lumière de la lutte programmatique contre le capitalisme urbain industriel. Mais il écrase ces idéologies figurant dans les programmes des paysans parce que dans ces derniers les paysans n'agissent pas pour prendre la route de la révolution, mais sont plutôt de lourdes barrières sur son véritable chemin.

Du point de vue programmatique, en agriculture, ce que nous voulons n'est pas une propriété différente de la terre, sa distribution, ou celle de ses produits, mais la destruction de la forme *marchande* et *monétaire*. L'agriculteur dans la société socialiste n'aura pas satisfait sa « faim de terre » puisque ce ne sera pas lui qui mangera les denrées produites ni encore moins qui les vendra.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

23. PARTIS POPULAIRES
ET PARTIS OUVRIERS

[Retour à la table des matières](#)

Quand l'Occident entre février et octobre 1917 apprit l'un après l'autre le nom de tant de partis (ce n'était certes pas un phénomène seulement russe, on avait vu s'unifier en France, par exemple, peu d'années auparavant, pas moins de cinq partis socialistes avec des programmes et des doctrines différents, raison pour laquelle, surtout, la confusion et l'impuissance ouvrières sont dans ce pays chroniques), une sensation de trouble se répandit. L'homme de la rue, s'il était conservateur, eut un sourire de compassion et il attendit qu'ils se mangeassent entre eux et que tout finît, s'il avait des sympathies rouges, il fit les vœux les plus anxieux pour la réunion rapide de forces si divisées.

Il n'était certes pas facile de s'orienter et nous avouerons loyalement que quand, de nombreuses années avant la révolution, un ami russe anarchiste qualifia devant nous avec un ton officiel sa jeune compagne de « socialiste-révolutionnaire-terroriste », nous, marxistes en herbe, la regardâmes comme un modèle quasi impossible à atteindre de « gauchisme ». En suivant l'histoire de la scission entre les « populistes » on peut désormais évaluer exactement cette qualification d'une espèce en rien marxiste à laquelle appartient par la suite Dora Kaplan qui tira - de droite - dans le dos de Lénine.

Il faut donc commencer *ab ovo* à sonder les différents mouvements russes d'opposition, s'appuyant plus ou moins sur des paysans et des

ouvriers, et il sera utile de glaner également dans la belle synthèse chronologique du non moins beau livre de Trotsky intitulé *Staline*.

Rappelons un mouvement qui ne provenait pas des rangs du peuple, mais qui allait cependant au-delà des nombreuses conjurations de cour, le mouvement des « décembristes » ⁴¹, groupe d'officiers et de jeunes nobles qui en décembre 1825 tenta de renverser le pouvoir du tsar Nicolas I^{er}, à la mort d'Alexandre, le rival de Napoléon I^{er}, en refusant de lui jurer fidélité et en tentant d'imposer une constitution. Des presque trois cents qui passèrent en procès, trente furent condamnés à mort, cinq furent pendus et les autres déportés en Sibérie. Cet épisode peu importance servit de tradition aux intellectuels libéraux.

Avant 1870, il ne s'était pas encore formé de partis véritables et propres parmi les classes populaires, et les tendances anarchiques et libertaires prédominaient, elles avaient pour maître et chef Michel Bakounine. Elles furent poussées à l'extrême par le *netchaïevisme* (terme associé en gros à celui fameux de nihilisme qui terrorisait la bourgeoisie d'Occident et qui, effectivement, ne signifiait rien), du nom de Netchaïev, déporté en 1873, qui le prêcha et le pratiqua non seulement comme terrorisme individuel, mais comme emploi de tous les moyens jusqu'au chantage et au « double jeu » - un précurseur - avec les pires canailles de la police.

Trotsky fait la remarque, qui ne manque pas de valeur, que Marx fut conduit à laisser la Première Internationale se dissoudre en Europe pour ne pas laisser la place libre à de telles orientations désespérées qui semblent extrémistes mais débouchent fatalement dans la capitulation devant les idéologies réactionnaires. Bakounine lui-même dut désavouer à son tour Netchaïev.

Mais à ce moment la force nouvelle qu'est le populisme apparaît. Ce sont d'abord des éléments de la jeune culture bourgeoise qui fondent le mouvement « Aller au peuple », sans cependant trouver d'écho parmi les travailleurs des villes et des campagnes.

⁴¹ Nous avons choisi « décembristes », mais on trouve aussi souvent « décabristes ».

Mais en 1875 le périodique *Nabat* (le Tocsin), dirigé par ce Tkatchev qui nous est connu par sa polémique avec Engels, lance l'idée d'un mouvement paysan visant à s'emparer du gouvernement du pays au moyen d'une action révolutionnaire : programme nettement politique.

L'année suivante le parti des *narodniki* (populaires, populistes) s'organise avec pour mot d'ordre « Zemlia i Volia », c'est-à-dire Terre et Liberté. Ce parti ne se limite pas à l'agitation politique mais il incite au terrorisme individuel contre les agents et les forces de l'État.

En 1877 cinquante populistes sont passés en procès. Mais dans le même temps le mouvement répond par des attentats : le 24 janvier 1878 le gouverneur de Saint-Petersbourg, le général Trepov, tombe sous les balles de Vera Zassoulitch, qui passera par la suite au marxisme et traduira, comme on le sait, le *Manifeste*. Elle trouvera refuge à l'étranger, et avec elle, son camarade de parti le prince Kravchinsky, lequel avait supprimé le général Mezentzov, chef de la gendarmerie.

En 1879 (année de la naissance de Staline comme de Trotsky ; Lénine était né lui en 1870) le parti populiste, puissant et diffusé dans toute la Russie, se trouve déjà face aux questions de méthode : le comité secret de la *Narodnaia Volia* (Liberté du Peuple) conduit la lutte terroriste alors qu'un courant de propagandistes suit Georges Plekhanov qui peu d'années après devient, comme on le dit ensuite, le « Père du marxisme russe ». En 1881 le Comité Exécutif du Parti réussit à faire « exécuter », comme on l'a déjà dit, Alexandre II.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

24. LE MARXISME APPARAÎT

[Retour à la table des matières](#)

Le 24 mars 1870 dans un message à la section russe de la I^o Internationale (en fait, comme dans les autres sections d'Italie, d'Espagne, etc., il s'agissait d'anarchistes) Marx écrivait : « votre pays commence lui aussi à participer au mouvement général de notre époque ».

En 1872 paraît la traduction russe du premier volume du *Capital*, sorti en allemand cinq ans auparavant : en réalité elle atteint un public de savants plus que de militants de parti. Le *Manifeste des Communistes* avait été traduit en 1863 par Bakounine et avait été imprimé dans l'imprimerie du *Kolokol* (La cloche) ⁴². La traduction de Zassoulitch, avec la préface de Marx très connue, paraît en 1882.

Tous les bolcheviks concordent à faire de 1883 la date de la première fondation d'un mouvement socialiste marxiste. Le groupe « Émancipation du Travail » fut toutefois constitué en Suisse, par

⁴² La première traduction du *Manifeste* en russe parut à Genève en septembre 1869, il ne semble pas certain qu'elle fût le fait de Bakounine mais elle venait dans tous les cas d'un groupe dirigé par Netchaïev. Outine, membre de l'A.I.T., avait écrit le 1^o novembre 1872 à Marx « en fait, ils (*Bakounine et Netchaïev, ndr*) ont traduit le *Manifeste* et l'ont publié avec d'autres opuscules » (cité dans l'édition du *Manifeste du Parti Communiste* par le groupe Lotta Comunista, éditions Science Marxiste, ouvrage très intéressant qui comprend toutes les préfaces de Marx et Engels au *Manifeste*, une chronologie des premières éditions de ce texte jusqu'à 1918 dans les différents pays et les différentes langues, des notes sur ces premières éditions et des notices biographiques des responsables et des traducteurs).

Plekhanov, Zassoulitch, Axelrod et d'autres, en fondant une bibliothèque socialiste en russe.

Parmi ces publications le livre de Plekhanov, *Le socialisme et la lutte politique*, tient une place très importante, ce livre développe une critique systématique du populisme et établit les bases programmatiques pour l'organisation en Russie du Parti Social-démocrate du Travail.

Nous ne reviendrons pas sur la question du nom du parti, classiquement connue. En 1864 à la fondation de la Première Internationale les partis occidentaux n'avaient pas pris le nom de *communistes* que portait la Ligue de 1848 et qui avait été utilisé dans le Manifeste du Parti de la même année : l'expression allemande de social-démocratie prévalut à plus forte raison après la scission d'avec les libertaires bakouniniens. Nous avons montré cent fois tout au long des années tout le mal que ce nom a produit : banalement on croit toujours que l'antithèse était, pour les marxistes, *légalité* et non *révolution*, alors que l'antithèse véritable était à l'opposé : *autorité* (= violence) et non *liberté*. Cependant le nom de sociaux-démocrates, dénoncé par la suite par Lénine en avril 1917, était moins anti-historique en Russie où - la théorie restant ferme - le parti vivait dans l'attente de la double révolution (titre de cette partie), la lutte pour la liberté démocratique et la lutte pour la dictature de classe : succession que nous sommes en train de remettre à sa place dans ce travail, en expliquant et en expliquant à nouveau peut-être jusqu'à l'ennui.

Les conférences régionales et les réunions secrètes se succédèrent pendant des années et des années en Russie jusqu'à ce qu'il fut possible de fonder le Parti lors de son premier congrès à Minsk en 1898 ; le chemin qui allait de la doctrine à l'organisation fut parcouru en 15 ans. Sept ans après, en 1905, après un développement laborieux, le Parti se trouvait en plein dans la lutte révolutionnaire. Douze autres années et c'était la victoire intégrale. L'histoire des 34 ans contient tous les enseignements possibles pour les méthodes de l'action communiste et le chemin de la révolution mondiale.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

25. CRITIQUE DU POPULISME

[Retour à la table des matières](#)

La bataille grandiose contre les erreurs radicales et l'influence nuisible du populisme contient des résultats de première grandeur et surtout des résultats irrévocables pour terrible que soit la vague actuelle de dégénérescence révolutionnaire.

L'argument a été posé de façon insurpassable dans des polémiques historiques par Georges Plekhanov puis développé avec la plus grande ampleur par la suite par son élève préféré Lénine.

Il faut résumer, pour rendre ces résultats concrets, les positions du populisme et l'opposition des thèses marxistes à celles-ci.

Le frère de Lénine, Alexandre, était un populiste terroriste : six années après l'exécution d'Alexandre II, il organisa l'attentat contre Alexandre III ; cet attentat faillit et il fut fusillé ⁴³ en 1877. Lénine entre temps devient un marxiste convaincu ; déjà en 1893 il parle contre les *narodniki*.

Dans son opuscule de 1894 contre Mikhaïlovski et sa revue *Richesse Russe*, Lénine réplique à la polémique contre la doctrine de Marx et contre le matérialisme historique dans une exposition brillante et intéressante mais qu'il n'y a pas lieu ici de citer. Il développe entre autres thèses celle selon laquelle le moment fondamental dans le processus historique est celui de la production et de *la reproduction*,

⁴³ Le frère de Lénine fut en fait pendu.

ou *production de l'homme lui-même*, chose qui était *incompréhensible* à Mikhaïlovski ; développement d'un chapitre essentiel du marxisme qui répond à ce que nous avons exposé à nouveau dans une de nos réunions (Trieste : Race et de Nation dans la théorie marxiste).

Ce qui nous importe au contraire ici ce ne sont pas les critiques sans queue ni tête des écrivains populistes ou presque populistes au marxisme mais celles des marxistes au populisme.

De 1880 à 1890 Plekhanov avait traité du mouvement rural de façon décisive. En réalité il ne s'agissait pas d'un mouvement spontané des paysans ; dans un premier temps, des groupes d'enthousiastes avaient même tenté, mais en vain, d'organiser la campagne.

Par la suite ils étaient passés à la méthode de la terreur individuelle. La critique des marxistes à une telle méthode remonte à une conception différente des acteurs historiques. Il ne s'agit pas de condamner les méthodes illégales conspiratives et terroristes parce qu'elles heurteraient même quelque peu nos principes. Ces thèses morales, humanitaires, pacifistes, ou mystiques sur l'inviolabilité de la personne humaine ne sont pas nôtres : nous ne serons jamais arrêtés par de telles barrières si leur franchissement correspondait au réveil de la lutte de classe, il ne s'agit pas de mener une politique des mains propres. Classe prolétarienne, parti, membres du parti, en des cas techniques même isolés, non seulement peuvent utiliser la violence et la terreur, mais ils doivent, en des situations données par lesquelles on devra passer dans tous les cas, mettre au premier plan ces formes d'action.

Mais dans la vision populiste on trouve au premier plan la fonction du *héros* qui crée avec son sacrifice, par la force de l'exemple ou la contagion passionnelle, un rapport de force qui autrement ferait défaut, et l'incompréhension totale que l'action spontanée de classe, avant même la conscience générale et la volonté, dérive des exaspérations des déterminations économiques, de l'existence de conditions matérielles précises dans les rapports de production. Accréditer l'illusion que des actes et des gestes même héroïques puissent frayer la voie - comme ressource générale, fondamentale - à des mouve-

ments historiques, signifie empêcher la formation du parti qui atteint la conscience et la volonté révolutionnaire indispensables.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

26. PAYSANS ET PROLÉTAIRES

[Retour à la table des matières](#)

En ce point un abîme s'ouvre entre les deux mouvements et l'on ne pouvait pas frayer un chemin au développement d'un parti marxiste dans le prolétariat sans répudier tout l'appareil dramatique, sensationnel tout autant qu'inoffensif, du populisme de gauche.

Alors que les marxistes rejettent cette méthode dans la mesure où elle est en contradiction justement avec l'exigence de construire le parti ouvrier révolutionnaire dont les bases sociales sont désormais présentes, les populistes condamnent le parti qui naît. Selon eux, l'exigence de ce parti d'être connu ne le rend capable que d'actions économiques et de revendications légales, elle le rend conciliateur et le fait abdiquer devant la question du pouvoir politique.

Cette question de méthode de lutte, étudiée à fond par les marxistes russes classiques, fait découler la défiance envers le parti de la défiance envers le prolétariat industriel et urbain, de l'affirmation que ce dernier « n'existe pas », qu'il n'est qu'un fait « fortuit », et que le capitalisme en Russie, tout au plus, se serait développé dans les marges de la vie sociale de la population.

Quand Plekhanov soutenait qu'il allait se développer avec tous les traits qu'il avait en Occident, les écrivains populistes lui répliquaient qu'il en *voulait* les horreurs et les catastrophes dans le but de voir croître prolétariat et parti socialiste. Plekhanov et Lénine travaillèrent

à expliquer que la chose ne dépendaient pas des « goûts » de tel ou tel théoricien, mais des forces économiques réelles et ils mettaient en évidence les données du procès réel, que nous avons résumées dans les paragraphes précédents et qui ne montrent pas une idylle mais l'oppression, la misère et la dégénérescence qui faisaient rage dans la société précapitaliste russe et dans les campagne affamées et désolées, dans lesquelles les paysans vivaient plus mal que lorsqu'ils étaient serfs de la glèbe ; privés cependant de la possibilité d'atteindre cette unité d'action et d'orientation que seuls les travailleurs prolétaires peuvent atteindre dans le tourbillon de la ville et du marché général.

Nous avons traité à fond la critique de la théorie d'une révolution fondée sur la communauté paysanne de village, et sur une sienne lutte de libération de toutes les suggestions économiques et de l'oppression de l'État. Plekhanov réfute sur toute la ligne cette substitution des paysans, entre lesquels toute solidarité a désormais disparu, même en partie, dans les cercles locaux de production, au prolétariat qui, au contraire, puisqu'il croît en nombre et en degré de concentration par entreprise, se prépare toujours plus à une tâche nationale unique et même internationale.

Il faut noter que, alors que l'histoire officielle du parti bolchevik revendique cette supériorité du prolétariat comme classe qui croît en quantité et en qualité, et qui, étant toujours plus poussée à se donner une organisation, est éminemment - comme dans l'abc du marxisme - et partout révolutionnaire, elle revendique également l'appréciation des paysans comme ceux qui, nonobstant leur importance numérique, constituent la classe travailleuse liée à la forme la plus arriérée de l'économie, à la petite production, et qui pour cette raison ne peut avoir un grand avenir. Non seulement ils ne croissent pas d'année en année comme classe mais, au contraire, ils se décomposent en se *différenciant* toujours plus en bourgeoisie rurale (koulaks) d'une part et, de l'autre, en paysans pauvres (ce qui ne signifie pas *sans terre* mais sans monnaie, sans bétail, sans instruments, sans semences, sans engrais, etc. c'est-à-dire sans *capital*), prolétaires ou semi-prolétaires. À cause de leur dispersion, ils se prêtent moins à l'organisation et, comme petits propriétaires, ils ne participent pas volontiers au mouvement révolutionnaire ... Il est donc étrange, disions-nous, que, après

le mot *paysan*, l'on ait inséré, avec le sigle n.d.r. une parenthèse inattendue : (*il s'agissait alors des paysans individuels*). (Édit. Ricciardi).

Qu'entend-on par le terme paysan *individuel* ? Évidemment on veut concilier la thèse marxiste et léniniste que l'on ne peut pas cacher selon laquelle le paysan n'est pas révolutionnaire mais conservateur par nature, avec la thèse, développée habilement par la suite, à force de *rapprochements* ⁴⁴, selon laquelle le paysan est révolutionnaire au même titre que l'ouvrier, et tout le mouvement a été noyé dans la cour outrée faite aux paysans, en dénaturant toute position de principe du problème.

Donc les paysans russes, à l'époque de la polémique antipopuliste, aux alentours de 1890, auraient été « individuels », puis ils auraient cessé de l'être en 1917, et aujourd'hui ils le seraient encore moins ?

On ne voit pas comment une thèse semblable peut se construire historiquement. Avec le terme *individuels* on veut certes parler des paysans qui travaillent seuls le morceau de terre sur lequel ils vivent et qui est suffisant à absorber leur force de travail, incluse celle des membres de leur famille. Ce type de paysan enfermé dans une aire si étroite de travail et de consommation est manifestement voué à une psychologie mesquinement *individualiste*. Mais nous avons justement vu les populistes les plus sérieux, comme Tchernychevski loué par Marx et Engels, tenter d'élever plus haut le paysan russe du *mir*, de la communauté, pour que, en lui, l'intérêt de la personne et de la famille disparaissent face à celui du village agricole, collectif dans le travail, dans la récolte et dans la consommation.

Il est donc clair que le paysan russe, à partir de la réforme de 1861, se dirigeait seulement vers des formes toujours plus *individualistes* ; la

⁴⁴ Les traducteurs de *Russie et Révolution dans la théorie marxiste* aux éditions Spartacus font justement remarquer que Bordiga emploie ici un terme de marine - comme il le fait assez souvent - *accostate* pluriel de *accostata*, dérivé du verbe *accostare* qui signifie virer de bord, mais aussi accoster, aborder. Bordiga l'emploie pour toutes les alliances, contre-nature, impures avec d'autres partis ou groupements non communistes.

tradition du *communisme primitif* se dissolvant désormais sans espoir de se souder à une révolution agricole *antiprivée* ⁴⁵.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

27. INDIVIDUALITÉ ET COMMUNAUTÉ

[Retour à la table des matières](#)

Comment les paysans deviennent-ils *individuels* ? Tant que dans la communauté de village, que nous avons appelée *microcommunisme*, on travaille et on récolte véritablement en commun, et non pas en répartissant les terres par famille, tant que la récolte ne se divise pas mais forme une réserve commune, une table saisonnière commune, ce *mir* a cependant un horizon restreint et, s'il est serf - s'il doit payer un tribut en travail, en produit en nature, ou en argent, à un boyard, à un couvent, au despote ou à l'État -, un tel rapport n'a jamais historiquement conduit à une révolution de *toutes les communautés* contre l'oppresseur privilégié (il est même, pour Marx, à la base de l'inertie asiatique). Un tel concept peut avoir un parallèle dans le syndicalisme qui ne veut ni parti ni politique et imagine toutefois une révolution syndicale, sans voir le « particularisme » de la ligue des métiers ou de l'industrie, la nécessité de l'organisation politique, du parti, pour aboutir à l'unité - nationale ou mondiale - de la classe révolutionnaire. Une conception analogue est celle qui subordonne le parti - et même le syndicat - à l'échafaudage des « conseils d'usine » empêtrés dans la gestion d'entreprise. Le gramscisme-ordinovisme exaltait, sans considération de temps et d'espace, le mouvement des paysans « individuels » puisque l'on peut donc justement le définir comme un « popu-

⁴⁵ Nous avons traduit ainsi le néologisme *antiprivatista* (opposée à la propriété privée).

lisme industriel » aux antipodes - et cela dans l'Occident évolué - de la conception marxiste classique, politique et dictatoriale, de la Révolution, indivisiblement centraliste et unitaire, inéluctablement totalitaire.

Quel que fût le jugement que l'on ait pu porter sur la possibilité d'une soudure - dont Marx lui-même avait parlé - entre le communisme primitif et le communisme moderne futur, il était certain qu'une telle perspective s'était évanouie de cent façons différentes. Tout d'abord le village réparti entre les familles le produit, ou le profit que celui-ci a rapporté, en parts égales, une fois payés les tributs sociaux de servitude à ceux qui les dominent. Mais par la suite l'envie germe entre ceux (homme ou famille) qui ont trimé plus et ceux qui ont trimé moins et l'on se met à répartir la terre elle-même périodiquement de façon que chacun « mange le fruit de son travail », *non diminué* comme dans l'ardente fable lassallienne, mais réduit par les *pots-de-vin* de classe. Par la suite (et Stolypine, que Lénine admire dialectiquement, encourage cette évolution vers une Russie rurale ment bourgeoise) la répartition n'est plus périodique mais stable, légalisée par un titre de propriété héréditaire, et les tsars copient le droit romain du code Napoléon. Chaque famille s'est enfermée dans son petit champ entouré de frontières qui le séparent de l'ennemi ; l'ennemi est le voisin, tout voisin, et non pas le propriétaire terrien ou noble, non pas l'État ou le tsar toujours plus lointains.

Le poison de l'individualité, dans lequel le généreux Tchernychevski plaignait notre Occident boutiquier et vénal, concurrentiel et mystique du « mors tua vita mea », d'être tombé, naît également parmi les serfs de la glèbe, attribués au seigneur féodal, comme personnes singulières et non comme villages, de façon que le seigneur, possesseur du tout, place chacun d'eux sur un morceau de sol avec une cabane de misère pour maison-prison.

Il naît chez les émancipés, dès qu'ils se sont réparti envieusement le peu de terre des communautés, encore diminué par les nobles et le poids usuraire des rachats en argent de la personne et du village, en 1861. Il subsiste et croît chez les propriétaires parcellaires, immédiatement ruinés et réduits à devoir louer au seigneur, devenu propriétaire foncier « à la bourgeoise », un morceau de terrain, en payant des

loyers exorbitants en nature ou en argent. Ces malheureux cultivateurs directs, qu'ils soient propriétaires enregistrés au cadastre pour sept générations, qu'ils soient métayers ou cultivateurs partiaires, qu'ils soient petits fermiers, sont socialement cloués à une habitation misérable, une isba pleine de punaises ou même impropre à la vie de ces dernières, et à l'étroit cercle de terre qui l'entoure et qu'il fertilise de sa sueur et de son sang ; ils sont donc condamnés à une étroitesse bien pire que celle de l'ancien village pourtant misérable, ils n'ont aucun espoir de respirer l'air d'autres horizons.

Les malchanceux qui ne sont que des colons partiaires ou en location défont de terreur à l'idée d'être expulsés du petit coin fétide qui leur a été attribué et ils sont gagnés chaque jour un peu plus par les ténèbres de l'individualité. Cette masse dont le caractère amorphe fait peur devrait être un facteur de révolution ? Les stalino-renégats d'aujourd'hui rêvent de la séduire avec l'irrévocabilité stupide des *pactes agraires* dans laquelle - aujourd'hui en Italie - s'avilit toute la gamme des opportunistes politiques puant de rhétorique antiféodale ; mais qu'était-ce que la servitude médiévale sinon un pacte agraire irrévocable, fixé à vie ? Et pourtant, malgré leur prostitution démagogique au commerce des principes, les cultivateurs directs - *id est* individuels -, invinciblement réactionnaires, leur ont tourné le dos.

La campagne russe en 1917 était donc embourgeoisée et empoisonnée par le « privatisme », les paysans étaient enfoncés dans les sables arides de l'individualisme. La définition donnée en 1890 par le bolchevisme classique était donc largement motivée : les paysans sont *une classe liée à la forme d'économie la plus arriérée, c'est-à-dire à la petite production, une telle classe n'a pas et ne peut pas avoir un grand avenir*.

D'un côté le paysan russe n'avait évolué que dans un sens bourgeois, il n'avait pas changé en 1917 et d'un autre côté le bolchevisme n'avait pas modifié le jugement qu'il portait sur lui. Que Lénine aurait changé de cap ⁴⁶ sur un tel point, ce n'est que mensonge crasseux de ses idolâtres-profanateurs d'aujourd'hui.

⁴⁶ Encore une image empruntée à la navigation maritime : la *rotta*, que nous avons traduite cap, est la route du navire.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

28. LÉNINE ET LE POPULISME

[Retour à la table des matières](#)

Nous prouverons que notre position répond à la tradition des bolcheviks russes - avant de parler de la classe rurale réellement prolétarienne, les journaliers agricoles, vers lesquels Lénine a toujours intensément regardé en regrettant qu'en Russie la révolution manquât d'une telle phalange, et en n'évaluant peut-être pas assez combien elle était formidable dans les pays d'Occident, ne le cédant en rien aux prolétaires d'usine - avec quelques passages de la polémique de 1894 de Lénine contre Mikhaïlovski :

« Deux choses sont advenues : en premier lieu le socialisme *russe* (italiques de Lénine) - le socialisme paysan des années soixante-dix qui se “fichait” de la liberté à cause de son caractère bourgeois, qui luttait contre les “libéraux à l'esprit ouvert” qui s'efforçaient d'atténuer les antagonismes de la vie russe, qui rêvait d'une révolution paysanne (Lénine se réfère au parcours du populisme russe qui, parti d'un programme insurrectionnel, de terreur et de destruction, s'était transformé en mouvement de la bourgeoisie rurale, des koulaks, du capitalisme agraire embryonnaire) - s'est complètement désagrégé et a engendré ce vulgaire libéralisme petit-bourgeois qui considère comme “faits encourageants” les tendances progressives de l'exploitation paysanne, oubliant qu'elles sont accompagnées (et conditionnées) par les expropriations en masse des paysans ».

En deuxième lieu, relevait Lénine, ces sociaux-ruraux se sont mis à jouer les croqueurs de marxistes sur tous les plans et à attaquer non

plus le tsar, les nobles et les policiers mais les ouvriers industriels et socialistes. Hier ils faisaient des compliments à Marx, aujourd'hui ils vont de tout côté en proclamant, comme à l'habitude, sa « faillite ».

Que firent les marxistes russes ? « Plutôt que de se limiter à constater l'exploitation, ils voulaient l'expliquer. Ils virent que toute l'histoire de la Russie après la réforme consiste dans la ruine des masses et dans l'enrichissement d'une minorité, ils observèrent l'expropriation gigantesque des petits producteurs accompagnant le progrès technique général, ils notèrent que ces tendances opposées naissent et se renforcent quand l'économie *marchande* se développe et se renforce, ils ne pouvaient pas ne pas conclure que l'on était en présence d'une organisation bourgeoise (capitaliste) de l'économie qui engendrait *nécessairement* l'expropriation et l'exploitation des masses... Mais le capitalisme a créé une nouvelle classe, le prolétariat industriel. Quoique subissant la même exploitation que toute la population travailleuse de la Russie, cette classe est cependant placée dans des conditions avantageuses quant à sa libération : aucun lien ne l'unit à la vieille société, les conditions même de son travail et de son mode de vie l'organisent, la contraignent à penser, et lui donnent la possibilité de descendre dans l'arène de la lutte politique. Il est naturel que les sociaux-démocrates aient *fondé toutes leurs espérances* sur cette classe ».

Que Lénine ait vu un jour déçu ces espérances et qu'il ait, comme un joueur de hasard ruiné, misé au contraire sur la carte paysanne, et que seulement grâce à cela *il fit* la révolution ; cela n'est pas du *léninisme*, c'est... de la merde.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

29. DISSIDENCES EXTERNES ET INTERNES

[Retour à la table des matières](#)

Il n'est pas la peine de répéter que nous ne sommes pas en train d'écrire une histoire de l'économie russe (thème précédent) ni de la politique russe (thème présent), nous ne faisons que tirer de l'un et de l'autre de ces vastes domaines les matériaux pour notre thèse : la ligne des marxistes révolutionnaires en Russie fut juste dans la phase où se préparait la « révolution double » bourgeoise prolétarienne.

Nous fondons notre résultat non pas en nous référant à tous les épisodes de la lutte longue et complexe, mais en insistant surtout sur le refus et sur la démolition des positions, propositions et tactiques adverses tels qu'ils résultent des campagnes critiques et polémiques des bolcheviks, de Lénine, dans leurs aspects importants doctrinaux, journalistiques, organisatifs.

En comparant cette récolte d'éléments avec les développements successifs de la lutte historique, avec les données - qu'une étude à venir et une réunion prochaine prépareront - de la phase insurrectionnelle de la double révolution et de la période consécutive et actuelle, nous ferons en sorte de parvenir à une systématisation claire des problèmes généraux qui lient : a) les révolutions bourgeoises passées en Occident (divisées en deux types : celles qui se présentèrent comme révolutions *uniques*, comme en France et en Angleterre, et celles qui se présentèrent déjà comme révolutions *doubles*, comme en Allemagne) ; b) la révolution russe dans la mesure où elle se présenta comme *double*, et en tant que telle, se développa en une expérience acquise

réelle de l'histoire ; c) les révolutions *uniques* attendues et à venir (c'est-à-dire socialistes) dans les pays de capitalisme développé.

La « contre-thèse » opportuniste qui s'oppose à nous - nous poursuivons notre méthode qui consiste à relier de temps en temps les « propositions » déjà établies avec celles qui doivent venir plus tard - veut s'appuyer sur la reconnaissance du fait que les événements russes ont confirmé la conception marxiste de l'évolution historique en ce qui concerne le comportement à avoir dans une phase *double* de préparation révolutionnaire pour en tirer la conclusion tendancieuse et ruineuse qu'une telle expérience a conduit à une « révision » du mode de concevoir les futures révolutions *uniques* du prolétariat par rapport aux prévisions et à la théorie originaires du marxisme.

La « révision » que la vague numéro *un* de l'opportunisme nous infligea consista à nier le caractère autoritaire, central, politique, et de parti, de la révolution (crise de la Première Internationale). La « révision » que la vague numéro *deux* de l'opportunisme nous infligea consista à nier le caractère violent et insurrectionnel, de *discorde nationale*, de la révolution (crise de la Deuxième Internationale). La « révision » que la vague numéro *trois* de l'opportunisme nous infligea fut de nier le caractère *autonome* de la révolution qui abattra le régime capitaliste et qui sera l'œuvre de la seule classe travailleuse salariée (crise de la Troisième Internationale).

Soyons encore plus explicites (au nom de ce schématisme *déclaré* dont nous nous réclamons toujours : que reste-t-il à celui qui refuse tout schématisme ? Justement : seul l'opportunisme fétide) : c'est une thèse marxiste reconnue que celle qui affirme que toute révolution bourgeoise est une révolution du peuple, le prolétariat étant compris dans ce dernier. C'est une thèse marxiste reconnue que celle qui affirme que toute révolution bourgeoise déjà avancée peut voir dans le prolétariat déjà développé non seulement un allié d'autres classes bourgeoises et populaires mais également un *dirigeant* d'une révolution populaire, allié avec des couches non prolétariennes (paysannes).

C'est une *contre-thèse* défaitiste vis-à-vis du marxisme que d'affirmer que, dans les révolutions qui en Europe doivent abattre le régime capitaliste, après la révolution russe, le prolétariat salarié verra

des classes et des couches populaires pauvres atteindre son niveau et que la révolution sera l'œuvre d'une *alliance* des salariés avec des classes populaires rurales et urbaines non ouvrières.

DANS L'ATTENTE DE LA RÉVOLUTION UNIQUE (en d'autres mots, depuis que le régime capitaliste est historiquement établi, comme il l'est aujourd'hui dans TOUTE l'Europe et dans deux autres continents et demi) LA CLASSE OUVRIÈRE ET SON PARTI NE FONT PAS D'ALLIANCES ET SAVENT QUE DANS LA RÉVOLUTION ILS N'AURONT QUE DES ENNEMIS.

Les positions innombrables, déformations de la position unitaire et continue des marxistes révolutionnaires, qu'il est de la plus grande importance d'avoir démolies « à temps », ne sont pas seulement celles des adversaires ouverts en ce qui concerne le programme et l'action, mais aussi celles des courants qui, tour à tour, dévient, s'écarterent, et, par un processus dont nous possédons la théorie complète depuis des décennies, se dirigent vers l'ennemi de classe. Les événements de Russie sont une mine de ce type de leçons précieuses.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

30. « AUTODÉLIMITATIONS »
CLASSIQUES ET RUSSES.

[Retour à la table des matières](#)

Nous nous sommes assez longtemps étendus sur la lutte des marxistes russes contre le « populisme », ou socialisme rural russe, dont les bases doctrinales se relient étroitement à l'enquête d'Engels de laquelle nous avons traité dans la première partie de ce travail. Cette école dissidente est totalement « externe » au marxisme puisque ses partisans, après une première période vague, n'hésitaient pas à se déclarer adversaires de l'idéologie et de la méthode marxistes tout en défendant la cause des classes exploitées socialement contre un régime de privilège économique odieux. Nous verrons d'autres dissensions « internes ».

Mais tout d'abord l'on doit dire que la différenciation entre les écoles vaguement « socialistes » - qui en des formes douteuses et le plus souvent littéraires commencent à traiter d'une « question sociale » en sortant de la traditionnelle et séculaire mystique sociologique, partant d'abord des *âmes*, puis des *cerveaux*, et affirmant un « stomachisme » timide et primitif - et la doctrine marxiste, compacte, unitaire, *monobloc* puisque *monogène*, se présente en Russie nous pas comme un fait original, mais comme la reproduction de procès déjà présents dans l'histoire de l'Occident. En se manifestant dans le granit massif du *Manifeste* dès 1848, le communisme marxiste se distingue déjà lui-même de toute une gamme de *socialismes* grossiers présents jusqu'alors, donnant dans son modèle classique, le chapitre magistral de la « Littérature socialiste et communiste ».

Dans ce chapitre on rejette comme étrangers, comme n'étant pas *de notre milieu* ⁴⁷, selon l'adjectif de maquereau qui a prévalu par la suite, comme quelque chose que nous abhorrons de par notre constitution même, les misérables « credo » suivants.

Nous avons trois sortes de faux socialismes, et cinq sous-espèces.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

31. ÉTAGÈRES DE LA BIBLIOTHÈQUE DE CHARLES

[Retour à la table des matières](#)

La première sorte de socialisme est le socialisme « réactionnaire », ce terme étant entendu au sens historique de combat contre la révolution *bourgeoise*, combat défendant des solutions *anticapitalistes* puis-que *précapitalistes*. La seconde est le socialisme qui *s'arrête* à la société bourgeoise et qui veut la perfectionner pour la conserver. La troisième est le socialisme qui veut effectivement sortir de la forme bourgeoise et aller à une économie collective mais qui ne sait pas trouver le chemin de la transition et le demande à la sagesse ou à la bonté humaine.

Dans la première sorte (mouvement en arrière) nous avons : a) le socialisme *féodal* : il veut prouver aux ouvriers qu'ils doivent combattre le capitalisme parce qu'ils sont mieux dans la forme féodale. Marx indique une variante d'une telle école dans le socialisme « clérical ». Un exemple russe (ce schéma que nous couchons sur le papier existe certainement chez Lénine, mais où, nous ne savons pas le dire en ce moment) ? Le pope Gapone qui en 1904 fonda une organisation « des

⁴⁷ Bordiga emploie l'adjectif *affine*, allié, similaire.

ouvriers russes d'usine ». Sa thèse était que le tsar aurait fait siennes les revendications des travailleurs contre les patrons, elle était parallèle à celle des organisations ouvrières *zoubatovistes* (du nom d'un officier de police), mais si le pope qui entraîna les masses au massacre était peut-être un naïf ce n'était pas un provocateur comme il est écrit dans l'histoire « bolchevique » officielle, tissu de dénonciations de provocations rétroactives à un demi-siècle de distance. L'opposé du déterminisme marxiste est cette odieuse « conception provocatrice de l'histoire »).

Toujours dans la première sorte, on trouve : b) *le socialisme petit-bourgeois* qui veut substituer au capitalisme d'autres modes de production *plus arriérés* : « les corporations dans la manufacture et le régime patriarcal dans l'agriculture ». Un des chefs de cette littérature est Sismondi, puissant cependant dans la critique des contradictions économiques capitalistes. Un équivalent russe ? Vous le demandez ? Tout le *populisme* ! En luttant contre un adversaire semblable, Lénine aurait-il fini par en accueillir une quelconque thèse, en rectifiant le marxisme classique ? Allons donc ! Ou bien le *Manifeste* est coulé dans un bronze inattaquable, ou alors il peut être façonné comme une pâte molle s'il est permis à ses disciples d'oublier que, au lieu de prévaloir un siècle après, « ces aspirations finissent en des pleurnicheries stériles ». Ou ils pleurnichent, ou nous, avec Marx nous braillons.

Il y a ensuite une troisième sous-espèce : c) le socialisme allemand, école aujourd'hui oubliée, qui parodia les critiques françaises à la société bourgeoise avant que celle-ci ne surgisse en Allemagne et oppo-
sa un « ouvriérisme » économique et impérial au capitalisme naissant et au libéralisme allemand, opposition venant du passé. Il fut balayé par 1848 comme le socialisme féodal français l'avait été par 1793 et le socialisme féodal russe devait l'être par 1905.

Le socialisme petit-bourgeois vit partout, étagère I, rayon b), et il est celui qui, dans le monde entier, est maintenu en vie par le kominformisme. Il n'est pas *entre* capitalisme et communisme, il est carrément *en deçà* du premier.

La deuxième sorte est le « *socialisme conservateur ou bourgeois* ». Il ne veut pas revenir en arrière, mais il ne veut pas non plus aller en

avant., il veut arrêter l'histoire au mode marchand, en obtenant justice pour les salariés. Son prophète est Proudhon, et son grand prêtre, comme nous l'avons montré dans le *Dialogue*, a été Staline.

Puisque « ce socialisme bourgeois a essayé de détourner la classe ouvrière des mouvements révolutionnaires, en démontrant que ce qui peut lui être utile ce ne sont pas les transformations politiques, mais les transformations économiques », il a trouvé son équivalent dans l'*économisme* russe contre lequel Lénine s'acharna.

La théorie fondamentale de Staline, construction du socialisme dans un seul pays, compatible avec la coexistence pacifique avec les régimes capitalistes des autres pays, qu'est-ce donc sinon pur « économisme », transposé de l'échelle nationale à l'échelle mondiale ; *socialisme* identique à celui qui aurait pardonné tour à tour à Louis XVI, à Guillaume Ier et à Nicolas II attendu qu'aujourd'hui il pardonne à Élisabeth II et au général Eisenhower ?

Si ce socialisme est stupide en histoire et en politique, il ne l'est pas moins - et le pourrait-il ? - en économie. Comme son père fondateur Proudhon, il illusionne les masses en leur faisant croire que l'on peut *sortir des limites du capitalisme sans briser son enveloppe marchande* comme Marx-Vulcain le démontra en lui appliquant le plus puissant des coups de marteau de sa forge.

La troisième sorte est *respectée* par Marx parce qu'elle va *de l'avant*. C'est le *socialisme critique-utopiste*. Ici l'on a de véritables ennemis du capitalisme, tout spécialement dans la première phase des mouvements prolétariens instinctifs d'Angleterre et de France à l'aube du siècle dernier, et il ne manque pas l'élément critique : les noms de Saint-Simon, d'Owen, de Fourier, et de Cabet dominant. S'ils ne prévoient pas l'action de classe et s'ils se limitent à des *plans* sociaux, la société qu'ils décrivent est cependant la *négation* véritable du capitalisme. Leurs affirmations sur la société à venir « ont un sens purement utopiste », parce qu'ils « connaissent de façon trop rudimentaire les oppositions entre les classes qui commencent à peine à exister à ce moment ». Mais nous marxistes modernes, qui fondons tout sur les oppositions entre les classes dont nous avons donné la doctrine complète et dont nous vivons la pratique, *nous tenons pour nôtres* ces af-

firmations parce qu'elles définissent la *seule* société socialiste. Méditons ce passage essentiel, et répétons-le, quand nous décrivons (comme nous nous préparons brièvement à le faire) la Russie *non* socialiste d'aujourd'hui : « *Abolition de l'opposition entre ville et campagne - de la famille - des gains privés - de la marchandise - de la discordance* (en termes marxistes : anarchie) *sociale - de l'État transformé en une simple administration de la production* ».

Voici dialectiquement quelle est la position : les utopistes désiraient et proposaient que toutes ces formes fussent abolies, nous marxistes, nous démontrons qu'elles *seront abolies* par des forces sociales que le capitalisme a déjà éveillées.

Salut à l'utopisme. Il est possible qu'en Russie le stalinisme régnera plus longtemps parce que, les deux révolutions s'étant soudées, le mouvement russe a parcouru toute la gamme des socialismes rétrogrades et statiques en les fustigeant mais il lui a manqué la troisième forme, théoriquement insuffisante mais cependant tendue vers une société socialiste non adultérée, non vénale, non philistine, l'utopie vigoureuse et généreuse.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

32. PREMIÈRE CRISE INTERNE :
MARXISME LÉGAL

[Retour à la table des matières](#)

La grande caractéristique du communisme russe réside dans le fait que, bien qu'encerclé par une forêt d'ennemis féroces, il n'a pas hésité à se battre contre eux tous et en même temps sur tous les fronts des dissensions internes. On ne comprend pas comment l'unitarisme mal-propre actuel, à usage non seulement interne mais également externe (Lénine *délimitait* avec un rideau, effectivement de fer celui-là, les frontières du parti ; les misérables porteurs de peste d'aujourd'hui exhibent de tous les côtés des *ouvertures* nouvelles et des brèches également nouvelles), aurait pu être engendré par ce communisme russe ; ou plutôt on comprend bien qu'alors on allait vers la révolution et qu'aujourd'hui on lui tourne le dos.

Si en Russie, comme nous l'avons dit, il n'y a pas eu d'utopisme prolétarien cela est dû au fait que lorsque le mouvement se développa jusqu'au seuil du parti, la théorie de ce parti était internationalement déjà produite et arrivait de l'étranger. Ceux qui n'avaient avec cette théorie qu'un rapport seulement livresque avaient la possibilité de se méprendre jusqu'au point de supposer - en comprenant mal le fond de la doctrine elle-même - qu'elle devait certes naître d'une succession difficile et tourmentée de luttes sociales mais que, une fois obtenue, le mouvement pouvait être abrégé.

Or le parti fit bien d'« importer » l'arme instrumentale déjà disponible qu'est la théorie du parti. Il n'y a aucun d'idéalisme en cela. Le marxisme ne pouvait pas se former, les découvertes qui le constituent

ne pouvaient pas être faites avant que le mode de production bourgeois ne se fût diffusé et que ne se fût développée en celui-ci la classe prolétarienne dans de grandes sociétés nationales développées. Mais une fois qu'il est développé, il est valable pour toutes les zones, les domaines qui se développent en retard, et il sert à établir quel sera le processus qui les attend et qui se détermine de la même façon. Cela est vrai pour l'idéologie comme pour toute autre technique ou outillage : la question de savoir comment on fait un navire ou une machine-outil devient toujours plus immédiatement une question générale et mondiale dans le monde moderne : si l'on construit en Chine aujourd'hui une usine, on y mettra les mêmes moteurs que ceux qui existent dans la meilleure des usines américaines ; et, de façon analogue, on n'aurait pas besoin d'étudier à nouveau la structure de l'économie du capital pour en trouver *ex novo* les lois sans aller les lire chez Marx...

Sauf que ces lois prouvent justement que le capitalisme arrive de façon pénible et odieuse et que pourtant l'on doit passer au travers si l'on veut aller au-delà ; et elles n'enseignent certes pas un secret « politique » pour le faire plus commodément.

Les premiers lecteurs enthousiastes des œuvres puissantes de Marx ne se rendirent pas compte - il est difficile de devenir marxiste seulement par la lecture - que la maturité du mouvement n'advient pas seulement par la divulgation de textes de même qu'elle n'advient pas seulement en laissant faire la « spontanéité » des masses. Il s'agit de deux moments différents : la connaissance doctrinale n'est pas un fait singulier même du disciple ou du chef le plus cultivé, ni non plus une condition pour que les masses se mettent en mouvement ; elle a pour sujet un organe propre, le parti. Ce dernier ne se forme pas non plus par une communication de froides données scientifiques ; il se forme dans le mouvement historique et par tous les différents épisodes des luttes de classe.

Ce processus fut résumé, comme c'est bien connu, par Lénine dans *Que faire ?*. Citons le passage qui est dans la conclusion de ce texte, en résumant les données sur les débuts du mouvement marxiste en Russie. Décennie 1894-1904 : la théorie et le programme de la social-démocratie naissent et se renforcent. Le nouveau courant n'a que

quelques disciples en Russie, la social-démocratie existe sans mouvement ouvrier ; elle se trouve, en tant que parti politique, dans sa phase intra-utérine.

1894-1898 : la social-démocratie vient à la lumière comme mouvement social, comme montée des masses, comme parti politique. Les intellectuels - pour la plupart des ex-populistes - qui avaient embrassé la doctrine marxiste entrent dans le mouvement ouvrier durant cette phase ; en substance ils comprennent qu'il faut dans le même temps combattre la politique populiste informe - suivre la théorie socialiste marxiste - adhérer au mouvement social des masses - ne pas oublier l'exigence, apprise dans la phase populiste, de renverser l'*ordre existant*, le tsarisme autocratique.

1898-1902 (date à laquelle écrit l'auteur) : alors que le mouvement ouvrier croît encore en vigueur et en combativité, le parti s'engage dans une crise de mise en ordre caractérisée par des incertitudes et des oscillations, par des abandons de la part de certains des points fondamentaux. Le courant le plus dangereux qui nécessita pour la première fois l'œuvre de Lénine est celui des marxistes « légaux ».

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

33. CONTRE LE STROUVISME

[Retour à la table des matières](#)

Les marxistes légaux continuent la polémique idéologique contre les erreurs des populistes (Lénine n'exclut pas dans ce domaine une certaine collaboration avec eux) et ils font une critique juste de l'action terroriste individuelle, mais ils vont jusqu'à nier la nécessité de la lutte politique visant à abattre le pouvoir tsariste et ils proposent de limiter l'activité à la diffusion de la doctrine marxiste par des moyens tolérés, considérés comme légaux par le régime en place. Leur principal représentant est Pierre Strouve, fièrement combattu par Lénine dans ses directives qui allaient jusqu'à la neutralité envers le tsarisme et jusqu'à l'apologie du capitalisme, s'engageant dans la voie qui devait déboucher par la suite dans un libéralisme de type bourgeois, avec l'abandon et la trahison même doctrinale du communisme révolutionnaire.

En effet à Minsk en 1898, on n'avait pas fondé un véritable parti mais l'on avait tenu un congrès de peu de participants qui fut dispersé par la police. Lénine, en Sibérie, était absent ; il fut désigné comme rédacteur de l'*Iskra* ; à partir de ce point décisif naît le dur travail pour constituer le parti, en dépassant les oscillations, en « liquidant la troisième période ».

La fin des marxistes ⁴⁸, « fut la première prophétie réussie de Lénine et elle lui donna confiance en sa méthode ». C'est ce que dit

⁴⁸ Bordiga veut dire « la fin des marxistes légaux ».

Wolfe dans son livre connu, de ligne marxiste *non orthodoxe* ⁴⁹. La fameuse conclusion d'un livre de Strouve indigna Lénine : « Confessons notre manque de culture et tournons-nous vers le capitalisme pour nous instruire ». Wolfe prétend que Lénine, chef de la Russie, dans le combat contre l'inexpérience économique, l'incapacité et le chaos, aurait un jour répété les mêmes paroles. Mais il s'agissait d'importer l'*équipement technique* capitaliste d'Occident, alors que pour Strouve il s'agissait d'établir la *théorie révolutionnaire* et celle-ci on ne peut certes pas l'apprendre des grands industriels !

Les paroles du même Lénine en 1907, rapportées par ici Wolfe, gardent toute leur valeur : « La vieille polémique avec Strouve et Tougan-Baranovsky fournit un exemple instructif de la valeur pratique du refus de s'abaisser à des compromis dans les controverses doctrinales... Il était utile de considérer la situation comme elle était il y a une dizaine d'années, de ces divergences théoriques qui étaient alors visibles avec le strouvisme - mineures à première vue - on était arrivé à la délimitation politique complète du parti ». Donc le Lénine prétendument *pratique* et sans a priori considérait toujours les oppositions doctrinales maintenues jusqu'au bout comme la voie véritable du développement des forces révolutionnaires futures ; et l'histoire l'a confirmé.

⁴⁹ Bordiga fait allusion au livre de B. D. Wolfe, *Three who made a revolution*, (Trois qui firent une révolution) qui a paru en français en trois livres différents aux éditions Stock : *La jeunesse de Lénine*, *Lénine et Trotsky* et *Staline*.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

34. LUTTE CONTRE
L'« ÉCONOMISME »

[Retour à la table des matières](#)

La première forme dans laquelle l'aile droite du marxisme se présentait dans le parti social-démocrate fut celle de la tendance *économiste* que Lénine combattit à fond au moyen de l'*Iskra* et dans la préparation laborieuse du fameux congrès de 1903 (Bruxelles-Londres) qui donna lieu à la distinction entre bolcheviks et mencheviks qui n'alla pas encore jusqu'à la scission formelle en deux organisations.

Un manifeste des *économistes* fut lancé en 1899 et Lénine leur opposa immédiatement une réunion de dix-sept militants déportés en Sibérie qui se prononcèrent pour la condamnation de ce groupe et son élimination du parti.

Les économistes soutenaient que l'on ne devait accorder de l'importance qu'à l'organisation économique et aux conquêtes matérielles des ouvriers dans la lutte contre les capitalistes pour l'amélioration des conditions de travail. Ils dévaluaient la lutte politique dans ses objectifs et dans ses organismes. Ils tenaient pour secondaire, et en fin de compte inutile, la formation du parti politique ouvrier.

Nous pouvons comparer l'économisme russe à tous les mouvements occidentaux qui ont dévalué la tâche du parti, en remarquant cependant qu'il y a une grande différence historique : ces mouvements se posaient le problème dans les pays de capitalisme développé, et ils niaient le parti et la lutte pour le pouvoir avec pour objectifs les intérêts de classe du prolétariat. Nous en avons de nombreux exemples. Dans le pays classique du capital, l'Angleterre, le parti politique est

un agglomérat d'organisations économiques, les Trade Unions, c'est-à-dire les syndicats de métiers, et s'il est vrai qu'il participe aux élections et agit au parlement, d'un autre côté il manque de tout programme classiste et révolutionnaire et de toute délimitation théorique, et sa politique n'est pas une politique de lutte de classe mais elle est de constitution collaborationniste. On a donc le labourisme ou l'ouvriérisme, ou le syndicalisme *de droite* : l'Angleterre n'a jamais eu un grand parti politique marxiste d'opposition institutionnelle et sociale.

La dévaluation du parti politique comme organisation la plus importante de la classe travailleuse et comme organe de la conquête révolutionnaire à venir du pouvoir politique constitua le fond de la déviation des libertaires bakouninistes lors de la scission de la Première Internationale ; en vérité ces derniers allaient jusqu'à considérer comme trop autoritaires même les organisations syndicales et la méthode des grèves ; ils étaient, plus que des économistes, des *antipopulistes*, ils opposaient au parti de classe l'individu rebelle ou la masse anonyme insurgée - conception non pas avancée mais rétrograde et populiste.

À une époque plus récente la diffamation du parti politique a été théorisée par le *syndicalisme* qui se disait *révolutionnaire* et *de gauche*. En partant de la dégénérescence légale et parlementaire des partis socialistes de la fin du siècle, ces mouvements, forts en France et en Italie, remettaient la tâche de l'émancipation prolétarienne, y compris insurrectionnelle, dans les mains des syndicats économiques et de leur système pas très bien défini. Tout cela s'effondra avec la première guerre mondiale. On ne doit pas cacher qu'un certain « économisme » ouvriériste, nourri de défiance envers le parti et négateur de la thèse (à propos de laquelle notre groupe de la gauche italienne est de façon orthodoxe avec Marx et Lénine) selon laquelle le parti communiste est l'organe de la guerre révolutionnaire et de la dictature de classe (qui est, on doit le dire sans réserve, dictature du parti), fut présent comme courants de la III^e Internationale (hollandais, hongrois, américains, écossais, allemands). Une version d'un tel ouvriérisme s'exprime dans le fait d'admettre dans le parti politique seulement des ouvriers, autre vue déformée du problème de l'organisation.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

35. LA RÉVOLUTION MONOPOLE BOURGEOIS !

[Retour à la table des matières](#)

Mais les économistes russes ne voulaient pas de parti de classe *avant* même le renversement politique de l'absolutisme par la révolution bourgeoise. Ils affirmaient que la lutte économique intéressait le prolétariat, la politique au contraire intéressait la bourgeoisie qui devait accomplir la révolution démocratique, tâche ne revenant pas aux ouvriers étant donné que leurs intérêts sont en contraste avec ceux de leurs patrons bourgeois... Thèse insidieuse parce qu'apparemment classiste, en réalité contre-révolutionnaire et absolument étrangère à la position dialectique de Marx. À toute époque et en tout lieu, tout « compromis théorétique » ⁵⁰ entre bourgeois et prolétaires (pire encore entre prolétaires et petits-bourgeois) doit être conjuré et condamné. Mais la concomitance et, à condition qu'elle soit clairement déclarée, l'alliance dans les mouvements *révolutionnaires* entre bourgeoisie et prolétariat (et d'autres classes tant qu'elles sont antiféodales), est un problème qui doit être résolu selon les domaines géographiques et historiques, selon la ligne directrice que nous appliquons ici strictement.

L'économisme, qui semblait détester les alliances avec la bourgeoisie, ouvrait la voie à l'opportunisme antirévolutionnaire : réticent à entrer dans la révolution antitsariste, il aurait fini à son tour par devenir réticent à entrer dans tout mouvement révolutionnaire et toute dic-

⁵⁰ Bordiga emploie bien *teoretico* : théorétique. En français, théorétique est ce qui concerne la théorie. Pour Aristote les sciences théorétiques (théologie, mathématiques et physique) s'opposent aux sciences poétiques et pratiques. En italien cependant Ranzoli, cité dans le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'André Lalande, Puf, dit que les deux termes, théorique et théorétique, se confondent.

tature révolutionnaire. Il ne voulait pas donner la main à la bourgeoisie dans un mouvement insurrectionnel ; il aurait fini par le faire quand elle serait parvenue au pouvoir démocratique.

Voici une autre étape puissante de la construction bolchevique qui n'est pas simplement la lutte contre tant de *degrés* d'opportunisme en Russie mais est aussi un secteur de la lutte historique et mondiale du marxisme contre tous les révisionnismes, à toute latitude, longitude et date de passage sur le cadran universel.

Dans *Que Faire ?* Lénine met pour toujours au point ces trois questions : 1) Caractère et contenu essentiels de notre agitation politique. 2) Travail pour l'organisation de classe du prolétariat. 3) Création d'un parti politique prolétarien unique pour toute la Russie, dirigé de façon centralisée. Sur le premier point la réponse est crûment : pas de désintérêt, mais soutien à la révolution bourgeoise, démocratique, avec un caractère antiféodal et antidynastique, *même si elle s'arrête à ce point*.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

36. QUESTION D'ORGANISATION

[Retour à la table des matières](#)

Au moment de rappeler les lignes essentielles de la division des marxistes entre mencheviks et bolcheviks, sur laquelle on a tant écrit mais que l'on a peu éclairée, notons que la chose nous intéresse surtout pour le problème de la « tactique » et, encore mieux, pour le problème historique de l'action du parti de classe dans la situation d'« attente de révolution bourgeoise ». Une telle question est importante tant pour comprendre le processus révolutionnaire russe en expliquant son point d'arrivée actuel et la structure sociale actuelle en Russie (nous en tirerons la preuve que la double attente n'a été satisfaite que sur un seul point, la construction, en cours, d'une société capitaliste, et non celle d'une société socialiste, alors que la *double* bataille révolutionnaire a, elle, été livrée) que pour un autre objectif (qui à un autre moment formera un thème de notre travail) : celui de faire le bilan du *transfert* dans le domaine international et dans les domaines de capitalisme développé des *leçons* de ce développement russe. C'est dans ce domaine que le léninisme, et Lénine lui-même, dans des limites à bien préciser, ont rencontré des succès et des obstacles que le style à la mode d'aujourd'hui appellerait *erreurs*.

Pour la méthode marxiste l'erreur et ... le fait de mettre dans le mille sont deux choses qui doivent toutes les deux arriver par nécessité. De nombreuses batailles, de nombreuses guerres entre États et de nombreuses guerres sociales ont été gagnées « en se trompant ». C'est le petit-bourgeois gâteux qui n'a qu'une seule mesure pour accorder avec ardeur ses louanges : le succès.

Avant de venir aux divergences sur la tactique entre les deux ailes du parti russe que Lénine dès le départ qualifie exactement de révolutionnaire et d'opportuniste (tout en notant également que toutes les personnalités dont les noms remplissent l'histoire changèrent plusieurs fois d'ailes, et que les deux fameux termes *bolcheviks* et *mencheviks* veulent seulement dire : majoritaires et minoritaires, alors que le rapport numérique se renversa également plusieurs fois) nous ne pouvons cependant pas ne pas rappeler que les premières divergences portèrent sur le problème de l'organisation du parti. *Que faire ?* est dédié en majeure partie à cette question (1902). La question politico-historique est traitée dans *Un pas en avant, un pas en arrière*, publié 1904, qui fait le bilan du congrès de 1903 où les bolcheviks l'emportèrent seulement dans les élections des charges, et perdirent sur les autres points, et *Deux tactiques*, écrit en 1905, en plein mouvement révolutionnaire.

La question d'organisation, mis à part les caractères propres d'une période d'illégalité et de réaction policière féroce (qui peut aussi bien se produire dans des pays et des périodes de capitalisme développé), sert à mettre au premier plan le problème de la nature du parti, des rapports entre parti et classe, et nous avons consacré à ce problème - en montrant l'orthodoxie marxiste parfaite de cette position et de celles de la gauche italienne - d'autres écrits dans ces pages et dans d'autres réunions depuis la première tenue à Rome ⁵¹. Nous n'y revenons pas davantage.

⁵¹ Il s'agit de la réunion de Rome : *Parti et action syndicale - Théorie (conscience) et action (praxis) - Parti et classe*.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

37. CONDAMNATION
DES « AUTONOMIES »

[Retour à la table des matières](#)

On doit toutefois relever qu'une analogie absolue, que Lénine rend évidente en des passages nombreux, s'établit ici avec l'opportunisme occidental. Le fameux article I des Statuts, à propos duquel la plus grande bataille se déroula, établissait que pour adhérer au parti il était nécessaire d'appartenir à l'une de ses organisations de base. Apparemment il semble que Lénine distinguait entre les simples militants du parti et les « révolutionnaires professionnels » dont les groupes les plus restreints formaient l'ossature dirigeante. Nous avons montré plusieurs fois qu'il s'agit ici du réseau *illégal* et non de la superposition au parti d'un appareil bureaucratique de personnes rétribuées. *Professionnel* ne signifie pas non salarié mais personne se consacrant à la lutte du parti par adhésion volontaire, désormais détachée de toute association luttant pour la défense d'intérêts collectifs, même si celle-ci reste la base déterministe de la naissance du parti. Toute la portée de la dialectique marxiste est dans ce double rapport. L'ouvrier est révolutionnaire par intérêt de classe, le communiste est révolutionnaire pour le même objectif mais il s'est élevé au-dessus de l'intérêt subjectif.

C'était Martov qui prétendait que l'on pouvait être membre du parti SANS faire partie d'une de ses organisations de base, de façon que les chefs politiques et intellectuels -chose différente des agents illégaux - puissent établir un lien direct entre leur personne et le parti comme centre ; ce que Lénine interdit.

On doit noter que, justement en ces années, on débattait la même question dans les partis européens. En Italie, alors que les éléments de gauche travaillaient à épurer les sections périphériques des éléments intellectuels, ou intellectueloïdes, politiciens et opportunistes par super-électorisme, le statut tolérait encore l'inscription « auprès de la direction du Parti » qui repêchait de telles épaves sans tenir compte de l'avis des camarades et de la majorité des travailleurs qui les avaient bien connues. Tout cela se faisait à de vulgaires fins parlementaires, en admettant qu'un député, qui n'était pas élu comme candidat du parti, pût cependant « s'inscrire au groupe parlementaire » lequel prétendait jouir de son autonomie et délibérer en son sein de la conduite à tenir. La gauche finit par obtenir avant la guerre que ces autonomies fussent abolies et que toute l'action du parti comme celle de chacun de ses membres particuliers fût dirigée par la direction élue par les congrès ou le comité central ⁵².

Ces thèses sont exactement les mêmes que celles que nous trouvons chez Lénine et dans ses démolitions cinglantes de la « liberté de critique », de l'*autonomisme*, des vaines protestations des opportunistes, manifestes ou en incubation, contre la *discipline*, contre le « dogmatisme théorique », etc.

⁵² Bordiga fait allusion à sa propre lutte pour épurer la section napolitaine du parti socialiste italien de ses éléments francs-maçons, libéraux, réformistes, etc., lutte pour laquelle il créa le « Cercle Charles Marx » en avril 1912.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

38. SPONTANÉITÉ ET CONSCIENCE

[Retour à la table des matières](#)

Puisqu'il sert de passage à la question tactique, rappelons les thèses de ce petit chapitre d'or intitulé « La spontanéité des masses et la conscience de la social-démocratie », où il vaudrait désormais mieux imprimer non plus *social-démocratie* mais *parti communiste*, les mots n'étant que des symboles passagers commodes.

La question est grave. Dans notre époque bourgeoise l'action du parti de classe est linéaire et, si l'on veut, *monolinéaire* : elle est dirigée contre l'ordre capitaliste avec les seules forces du prolétariat. Au temps de Lénine elle était *bilinéaire*, c'est-à-dire qu'elle était dirigée contre l'ordre féodal despotique et contre le capitalisme, présent comme rapport économique-social mais non encore comme pouvoir d'État. La phase historique des alliances interclassistes n'était pas close et c'était même le problème numéro un. Non seulement malgré cela mais plutôt à cause de cela, le parti devait avoir non pas une frontière élastique et indistincte, facile à traverser et retraverser, mais des frontières de fer de doctrine et d'organisation à opposer tant aux ennemis déclarés qu'aux fameux *compagnons de route* transitoires. On peut lutter dans la rue à leurs côtés mais l'on doit d'autant plus s'en méfier et les critiquer sévèrement dans leurs positions idéologiques et dans leurs organes associatifs. Voilà la position de Lénine, voilà, strictement identique, celle de Marx quand il pousse en avant à coups fouets les révolutions bourgeoises, la russe surtout, et quand en même temps il dépouille les fausses théories et les basses manœuvres des partis qui les conduisent et de leurs chefs bourgeois ou petits-bourgeois.

Les thèses des marxistes radicaux sont précises sur ce point. Elles ne se réduisent pas au cas linéaire facile de la lutte moderne entre prolétariat et bourgeoisie. Dans cette dernière il est indiscutable que la limite théorique et la limite organisationnelle ne doivent pas être franchies de même que ne doit pas être non plus franchie la limite tactique : on voyage seul, on refuse des alliés en règle générale (ce n'est pas un principe philosophique mais seulement une règle historique).

Mais dans la période vécue par les bolcheviks, au milieu de difficultés terribles, lors de la période *bilinéaire*, on ne défend pas facilement la limite rigide de la tactique, c'est-à-dire de la pratique politique, de l'action matérielle ; il faut la franchir plusieurs fois et dans des sens différents (exemple : boycotter une Douma, entrer dans une autre ; admettre au gouvernement le parti S.-R. puis le mettre hors la loi, etc.). Alors il devient véritablement ardu de saisir et de défendre solidement, pendant vingt ans, la position selon laquelle, malgré toutes les manœuvres que l'histoire impose, la limite théorique et la limite d'organisation doivent être féroce ment défendues pour empêcher toute brèche.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

39. MASSES ET PARTI

[Retour à la table des matières](#)

Donc *spontanéité de la masse, conscience du parti*. Outre le mot social-démocratie, Lénine accepterait de supprimer également le mot *conscience* dont on a abusé et contre lequel il s'est battu comme un lion plusieurs fois. Au congrès de 1903 il parla peu sur le projet de Plekhanov, avec lequel il était d'accord contre les innombrables amendements proposés par l'archidroïtier Akhimov ⁵³ qui braillait : Ici les concepts de Parti et de Prolétariat sont toujours opposés ! Le premier comme collectivité active, causale, le second comme moyen passif sur lequel et à travers lequel opère le Parti ! On utilise le nom de parti comme sujet, au *nominatif*, celui de prolétariat comme objet à l'*accusatif* (Akhimov écrivait au génitif, Wolfe écrit en anglais, langue qui n'a pas de cas, et il observe qu'en russe génitif et accusatif ont la même désinence) ! Wolfe a un credo non marxiste (en fait, il croit sérieusement *être* marxiste) mais il se situe entre l'idéaliste historique et le libertaire, et il persiste à voir à tout moment des contradictions entre des moments éloignés de l'œuvre de Lénine là où il n'en existe pas du tout. Il note à ce point : cette critique grammaticale fit rire mais parmi ceux qui riaient beaucoup vécurent assez pour voir qu'il s'agissait d'un sens profond non symbolique. Et il prétend dire que, en effet, le bolchevisme réalisa la pression du parti *sur* le prolétariat.

⁵³ On trouve dans l'édition italienne, edizioni Einaudi, du *Que faire ?* de Lénine, mise au point par Vittorio Strada, des extraits des actes du deuxième congrès du POSDR, des textes d'Akhimov, d'Axelrod, Plekhanov, Martov, Trotsky, Riazanov, Vorovsky. Ce volume contient également une introduction de V. Strada.

Donc Lénine dans ce premier débat laissa Plekhanov se battre tout seul, mais nous avons déjà rappelé comment il intervint brusquement à propos du mot *conscience*. On proposait que, dans un passage où l'on citait parmi les contradictions du capitalisme « la croissance de l'insatisfaction, de la solidarité et du nombre des prolétaires », on ajoutât « et de la conscience ». Ce n'est pas une amélioration dit Lénine, au contraire, cela fait naître l'idée que le développement de la conscience est une chose spontanée. « *Or, en dehors de l'influence du parti, il n'y a pas d'activité "consciente" des travailleurs* ». C'est dur, mais c'est ainsi.

Donc l'action des prolétaires est *spontanée* dans la mesure où elle naît des déterminations économiques, mais elle n'a pas pour condition la « conscience », ni dans l'individu, ni dans la classe. La lutte de classe physique est un fait spontané et non conscient.

La classe parvient à sa conscience seulement quand en son sein s'est formé le parti révolutionnaire qui possède la connaissance théorique, fondée sur le rapport de classe réel, propre en fait à tous les prolétaires. Les prolétaires ne pourront cependant jamais en posséder la connaissance véritable - c'est-à-dire la théorie - ni comme individu, ni comme totalité, ni comme majorité, tant que le prolétariat sera sujet à l'éducation et à la culture bourgeoises, c'est-à-dire à la fabrication bourgeoise de son idéologie et, en termes exacts, tant que le prolétariat ne vaincra pas ... et ne cessera pas d'exister.

Nous dirons volontiers connaissance, doctrine, théorie, à la place de *conscience*, parce que par conscience on a l'habitude d'entendre une activité subjective de la personne, et une telle acception porte à conclure faussement que, comme le parti est conscient d'une action qui dans le prolétariat est *inconsciente* (spontanée, non précédée de délibération), de même le chef du parti est celui qui *injecte* dans celui-ci la conscience, ce qui serait une imbécillité gigantesque et des gens comme Wolfe - qui développe tout au long de son livre en un récit senti et très brillant la chimère des « *Trois qui firent une révolution* », Lénine, Trotsky, Staline - s'effraient de ses conséquences autocratiques.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

40. LUTTE POUR LA DÉMOCRATIE
ET PROLÉTARIAT.

[Retour à la table des matières](#)

Déjà, cependant, on trouve dans *Que Faire ?* différents passages et tout un paragraphe qui nous servent à clarifier la position sur le problème historique « contingent » de l'appui à la démocratie. Il semble à Wolfe que ce groupe de personnes, enfermé dans une salle à Londres et dont les membres se disputaient avec acharnement sur des nuances de mots et de phrases, était terriblement éloigné de la réalité de la lutte qui enflammait la Russie. Et pourtant Lénine a consacré tout un autre travail analytique (*Deux pas...*) à l'étude ultérieure des épisodes, en apparence byzantins, de ce congrès. Aurait-ce été du temps perdu, n'aurait-ce servi à rien ? En vérité, dans le processus qui permet de démêler la voie révolutionnaire des oscillations opportunistes, de temps en temps la puissance vivante de l'événement futur, qui se produira dix ans, vingt ans ou trente ans plus tard, resplendit lumineusement.

Cette question de l'appui à la démocratie est vue de façon diamétralement opposée par les deux ailes, les deux « âmes » du congrès. Par exemple Lénine rapporte que le camarade Possadovski (un membre de la gauche), à un certain point, « soulève le problème d'une sérieuse divergence dans la question fondamentale de la *valeur absolue des principes démocratiques*. Avec Plekhanov, il en nie la *valeur absolue* ». Immédiatement, les droitiers, les *anti-iskristes*, les chefs du *centre*, comme Lénine le dit d'une manière peu cérémonieuse, du *ma-rais*, protestent violemment contre l'orateur. C'est un des exemples avec lequel Lénine, avec sa puissante analyse, élabore (au milieu

d'avis changeants, de changements capricieux de positions, et même de nervosité excessive comme ceux qui en ont l'expérience vivante le constatent dans certaines séances secrètes du parti) la synthèse lumineuse de la scission en deux termes inconciliables, entre ceux qu'il appelle de façon colorée les *jacobins* et les *girondins* du parti ; lui, on le comprend, est jacobin ! Ce sont les séances lors desquelles, d'après ce que raconte sa femme, Plekhanov aurait murmuré admiratif durant une intervention âpre de Lénine : c'est de cette étoffe que l'on fait les Robespierre.

Eh bien cette formule du camarade Possadovski, par la suite oublié, vit encore un demi-siècle après, et sépare par exemple le sympathique Wolfe - qui place dans son *Credo*, en épigraphe à son livre, des passages de saveur historico-idéaliste et montre pendant tant de pages l'alternance d'un Lénine féroce et cynique et d'un Lénine qui croit que le socialisme réside tout entier dans les « limites sacrées » de la liberté ; il se range donc, lui Wolfe, parmi ceux qui admettent « la valeur absolue du principe démocratique », absolue, c'est-à-dire au-dessus du temps et des classes - de nous qui voyons le socialisme comme la négation du principe démocratique, dont la valeur n'est ni éternelle ni absolue, mais seulement bourgeoise et individualiste, tout en défendant historiquement la thèse selon laquelle le parti russe et Lénine *devaient* appuyer la lutte pour la démocratie qui en substance est la lutte pour le capitalisme et rien d'autre.

Dans cette situation historique le communiste peut, et même doit, donner pour la démocratie jusqu'au dernier morceau de sa propre chair. Il trahit s'il lui permet de replier le plus petit morceau de la Doctrine du Parti. Dans le premier cas, au bon moment historique, il ira au-delà de la démocratie et la piétinera avec le même enthousiasme que celui avec lequel il l'avait soutenue. Dans le deuxième cas on se trouvera, à ce moment, à l'intérieur des limites - posées inconsciemment - les plus contre-révolutionnaires qui soient, en se liant les mains et en ne les déliant que pour participer à la réaction bourgeoise, pour ne pas violer la mystique imbécile de la *valeur absolue du principe* de liberté.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

41. FORMULES MAGIQUES
DE LÉNINE

[Retour à la table des matières](#)

On ne peut pas lire sans « clé » et l'on doit échapper au piège des citations détachées par surprise, utilisées en dehors de tout contexte, comme nous le faisons systématiquement sur le Fil du temps. Il faut comprendre quelle part de chaque passage, et presque de chaque proposition, a pour fonction de sauver notre position dialectique des métaphysiques pompeuses des *absolus*, et quelle part vise à l'appui pratique, dans l'action, qu'il faut accorder au moment opportun et avec l'effet opportun au mouvement et à l'objectif qui ne sont pas les nôtres mais qu'il est important de voir advenir et l'emporter.

Prenons donc le paragraphe de Lénine comme étape pour prouver que jamais ce mouvement, que nous-mêmes avons appelé par son nom, n'hésita ni ne balançait entre la suggestion d'une « valeur absolue » philosophique, et la tentation vulgaire de nous en débarrasser, dans le seul but de vaincre au plus vite, pour la joie du « pouvoir ».

Formules difficiles à lire, à comprendre et à appliquer parce que, dans la période de l'histoire fourchue, et de la lutte sur deux fronts, on lit de deux façons et avec deux sons qui s'opposent et en même temps s'harmonisent, à tel point que, en flirtant avec Marx, nous les appelons magiques, au risque d'entendre quelque imbécile dire, comme de nombreuses fois, que nous sommes partisans d'un parti d'initiés, ou d'*apprentis sorciers*. ⁵⁴

⁵⁴ En français dans le texte, Bordiga traduit l'expression ensuite en italien.

Ceux qui se moquent du prolétariat et l'escroquent semblent toujours clairs, faciles, habiles et d'une banalité souriante. Concédon-leur que Lénine, en tant que forger de formules, était l'as de la clarté associée à la profondeur, et faisons nous aussi un peu la cour à l'exemplaire être humain d'exception pourvu que reste gravé le dégoût pour la transparence liquide atteinte en adoptant l'absence d'ossature gélatineuse du mollusque.

Les « économistes » avaient dit hypocritement : En donnant des « mots d'ordre » d'agitation politique antitsariste, et donc démocratique, on ne développe pas la conscience socialiste des ouvriers, parce que « le cadre est trop étroit » : la lutte contre la bourgeoisie y reste extérieure. Cette conscience ne provient au contraire que de la seule lutte économique contre le patron.

Lénine « utilisera volontairement une formule brute, tranchée, simplifiée », « la conscience de classe ne peut être apportée à l'ouvrier *que de l'extérieur*, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la lutte entre ouvriers et patrons (l'avais-tu jamais lu, Antonio Gramsci ?). Le seul domaine dans lequel il est possible de puiser cette conscience est le domaine des rapports de *toutes* les classes et de toutes les couches de la population (osons ajouter : de toutes les époques) avec l'État et le gouvernement, le domaine des rapports réciproques de *toutes* les classes ». « Pour donner aux ouvriers des connaissances politiques, on ne peut se limiter à donner une seule réponse, qui dans la majorité des cas contente les militants, surtout quand ils penchent vers l'économisme : *aller aux ouvriers*. Les communistes doivent aller parmi *toutes les classes de la population* ».

Ceci, établit Lénine, sert à établir la différence entre le vulgaire trade-unionisme et la politique communiste (il écrit comme d'habitude : social-démocrate). Ici il est évident que l'on peut risquer de lire de travers, surtout si l'on ne se relie pas à toutes les formulations ultérieures des écrits successifs au sujet de la lutte contre le pouvoir tsariste, pour une démocratie élective, pour une république même *bourgeoise*.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

42. LE PASSAGE DIFFICILE

[Retour à la table des matières](#)

Tant que la bourgeoisie elle-même, avec sa constellation populaire, faite d'artisans, de paysans, et même de boutiquiers, et ainsi de suite, a un *pont historique* révolutionnaire à traverser dans la lutte contre le pouvoir féodal et dynastique, les socialistes n'hésitèrent pas à travailler parmi les bourgeois et les petits-bourgeois, dans le but d'exacerber ce contraste, de hâter le passage sur ce pont, les armes à la main.

C'est seulement dans le complexe de ces exigences historiques, dans la phase *composite*, que l'on peut puiser une orientation pour la classe ouvrière qui la lance dans la lutte ultérieure non seulement contre les actuels alliés capitalistes mais aussi, au moment opportun, contre leur cortège de classes moyennes.

Moins immédiatement, la signification de tout cela, qui est valide dans tout le cours historique, est la suivante : s'appuyer seulement sur le rapport syndical entre ouvrier et patron ne conduira jamais à la force politique de classe qui se réalise seulement dans le parti dans la mesure où il parvient à dominer dans sa vision toute la ligne de l'histoire. C'est une illusion de croire qu'immédiatement, spontanément, un travailleur devient un militant de la révolution parce qu'il s'est rendu compte de son opposition d'intérêt particulier avec le donneur de travail ; il le sera seulement quand, dans un domaine non restreint, il recevra dans le parti et du parti la vision d'un *grand cours* que des millions d'hommes traversent et qui conduit tous les pays de vastes continents à l'issue du socialisme.

Les données du duo entre deux personnages et d'une seule révolution ne suffisent pas à une telle *conscience*. Chez Lénine les révolutions sont deux et les personnages trois, principalement parce qu'il en était ainsi dans la Russie de son temps, et aussi en substance dans tout le domaine dans lequel se meut la révolution et qui aujourd'hui encore comprend, il serait insensé de l'ignorer, les immenses populations de l'Orient.

Le prolétariat russe, formé à cette école formidable, pour avoir combattu de façon décisive dans la révolution bourgeoise démocratique, et également pour s'en être mis directement le poids énorme sur ses épaules, dirigeant lui-même les sous-classes populaires vers les objectifs bourgeois - elles-mêmes nées pour faire des soldats mais non des capitaines de l'histoire -, parvint à ne pas subir « les valeurs absolues du principe démocratique » quand il s'agit d'ériger sa dictature comme force « pure ».

Cela aurait été un miracle s'il n'avait pas été arrêté par l'embourgeoisement effrayant des travailleurs des pays capitalistes qui luttèrent dans une situation *unilinéaire* et qui avaient devant eux une démocratie qu'il ne fallait pas aider à naître.

Le prolétariat russe a toujours été de l'avant. Son exemple, employé à l'envers, a été mal transféré dans la lutte en Occident, où malheureusement le mouvement opportuniste a entraîné les masses à marcher à reculons et les a de nouveau immergées dans la superstition de l'absolu démocratique.

Il sera long de tout reconstruire.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

43. LA PERSPECTIVE HISTORIQUE

[Retour à la table des matières](#)

En ayant recours aux œuvres de Lénine de la période initiale, nous avons développé le problème historique dont nous sommes sur le point de compléter le cadre - l'arrivée de la révolution bourgeoise vue par le parti de la révolution prolétarienne - pour une situation (comme Lénine lui-même le révèle) originale dans l'histoire, même par rapport à l'autre exemple classique de l'Allemagne avant 1848, dont Marx et Engels eurent déjà à donner un tracé et un cadre complets.

En effet avant que le mouvement révolutionnaire antiféodal ne soit mûr, nous avons déjà le parti avec une théorie originale propre qui le distingue de tous les autres et avec une organisation aussi totalement indépendante.

Dans les travaux de la période 1898-1904 Lénine (sur la ligne ferme de la systématisation théorique déjà donnée par Plekhanov dans la décennie précédente) consolide les questions du rapport entre classe et parti et de l'organisation du parti ; et il œuvre, comme il le fera également par la suite, à la « délimitation », c'est-à-dire à l'épuration incessante du parti lui-même, en en rejetant insuffisances et opportunismes.

Avec la progression de la vague de 1905 et d'une période de luttes politiques incandescentes, aux exigences de la fermeté de la théorie et de l'organisation s'ajoute celle de la stratégie révolutionnaire qui donne lieu, inévitablement, non seulement à des dissensions mais à deux positions opposées. Sans être perturbé par l'urgence de l'action,

Lénine, loin de voiler l'opposition, s'emploie à en étudier le contenu profond et à en démontrer le caractère irrémédiable.

Les questions qui divisent le camp des « sociaux-démocrates », c'est-à-dire des marxistes russes, sont au nombre de deux, ou mieux, les différentes questions tactiques se réduisent à deux questions principales : la ligne à tenir envers le mouvement antitsariste bourgeois ; la ligne à tenir envers le mouvement paysan.

Le matériel que le mouvement russe met à notre disposition est immense, mais la difficulté à s'en servir l'est tout autant, surtout si l'on oublie de toujours faire référence aux solutions des bolcheviks, en opposition à celles des opportunistes des différents bord, au moment historique donné et au tableau des forces sociales et des formes économiques que nous avons cherché à tracer dans tout ce qui précède. Pour ne jamais oublier les points d'orientation - régime despotique féodal encore debout ; formation avancée du capitalisme et prolétariat industriel ; existence du parti prolétarien solide en doctrine et distinct en organisation - et donc pour conjurer le déferlement de fausses références à des situations radicalement différentes, nous (comme le lecteur l'a bien compris) rejetons la méthode oblique des citations « glanées » sans critères ni ordre de faits et d'écrits, et nous poursuivons avec l'analyse systématique d'expositions organiques, organiquement rapportées à des épisodes déterminés du processus.

Comme nous l'avons fait dans la première partie pour le travail d'Engels sur les choses sociales de Russie, nous ferons de même pour deux petites œuvres de Lénine dans cette partie finale, deux petites œuvres relatives à la révolution de 1905. Une la précède, c'est *Deux tactiques de la social-démocratie russe* ; l'autre la suit, c'est *Le programme agraire de la social-démocratie russe* (1907). Il n'est pas besoin de dire combien ces deux questions sont étroitement entrelacées.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

44. LÉNINE ET LA QUESTION AGRAIRE

[Retour à la table des matières](#)

Dans notre étude précédente, une série de Fils du temps sur la question agraire, qui exposa de nouveau dans son entier la théorie de Marx, nous nous étions réservés de développer la partie relative à la Russie en utilisant de façon organique les œuvres de Lénine, comme nous l'avions fait pour le troisième volume du *Capital* et pour l'*Histoire des doctrines économiques*.

Dans cette exposition nous avons déjà rapporté des matériaux importants de Lénine, qui prouvent son orthodoxie marxiste absolue, en utilisant les écrits de 1900 « contre les critiques de Marx ». Et nous avons également largement employé ses écrits fondamentaux contre les idées et la pratique des populistes qui portent toujours sur le problème agraire.

Dans l'œuvre de 1907, il ne s'agit plus seulement de la théorie - plusieurs fois nous l'avons rappelée et confirmée avec les citations de Marx - mais également du « programme immédiat » des bolcheviks à propos des revendications agraires de la Première Révolution.

Il y avait alors beaucoup de confusion qui régnait sur ce point essentiel, et une autre fois nous avons cité comment Lénine rapporte que « le défaut des débats du congrès de Stockholm réside dans le fait que les considérations *pratiques* l'emportent sur les questions *théoriques*, les considérations *politiques* sur les considérations *économiques* ». Nous avons dit également comment Lénine justifiait la chose par la coïncidence des séances du congrès et des violents mouvements de masse.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

45. BRÈVE PARENTHÈSE HISTORIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Rappelons que le I^{er} congrès du parti fut celui de 1903 à Bruxelles et à Londres, où s'opposèrent les deux fractions, celle des bolcheviks et celle des mencheviks : les premiers l'emportèrent dans les élections au Comité Central, mais l'*Iskra*, le fameux journal de Lénine, passa aux seconds (*Nouvelle Iskra*, *néo-iskristes*). En avril 1905 le III^e congrès du parti, officiellement uni (P.O.S.D.R.), fut tenu par les bolcheviks à Londres, alors que les mencheviks réunissaient une conférence à Genève. Le IV^e congrès du parti eut lieu en avril 1906 à Stockholm. Entre ces dates, comme nous le savons, les luttes gigantesques de la première révolution russe eurent lieu.

Puisque, avec l'examen des questions centrales, l'exposé de notre thème actuel prend fin, nous compléterons ce qui n'a pas voulu être une chronologie véritable en rappelant que la période infra-révolutionnaire (de la guerre perdue contre le Japon et la Première Révolution à la guerre mondiale et la Deuxième Révolution) présente dans la vie du parti, qu'il convient d'appeler le parti de Lénine, ces étapes : au IV^e congrès de Stockholm, le parti se réunifie et les mencheviks sont en majorité ; le V^e congrès se réunit à Londres en mai 1907 et les bolcheviks se retrouvent en majorité. Ce fut le dernier congrès du parti jusqu'à 1917.

Cependant la conférence de Prague de janvier 1912 fit toutefois date dans la vie du parti, les bolcheviks s'y rassemblèrent, ils constatèrent en effet que les divergences étaient devenues irrémédiables et

exclurent les mencheviks du parti. Toutes les autres fractions, y compris le groupe de Trotsky, désavouèrent cette conférence dans les réunions de Paris en mars et de Vienne en août.

Il ne nous intéresse pas ici de suivre la valse des noms et la longue polémique posthume sur les mérites et les démérites qui se rattache peut-être plus à un autre thème, celui des dissidences tactiques dans la Troisième Internationale : une falsification organisée a jeté sur tout cela d'épaisses ombres artificielles. Selon Trotsky, très doué pour de telles reconstructions mais que l'on a mis à mort pour le faire taire, en août 1914 la guerre en brisant tout et en jetant tout dans la fournaise, détermina un alignement de tendances nouveau et original et traça une barrière entre le « tri » des groupes et des personnes avant et après cet événement crucial.

Cela n'a pas grande importance et il nous suffit d'indiquer qu'en substance la situation historique de la veille de 1905 se représente avec les mêmes lignes essentielles à la veille de 1917 : classes et partis sont identiques et la même situation de guerre et de défaite se répète.

La façon de poser la question constitutionnelle et la question agraire dans la puissante continuité théorique que, d'un commun accord, Lénine personnifie, mais qui est un patrimoine impersonnel du marxisme, du mouvement communiste, est donc juste et à partir des années de lutte 1905-1907 elle détermina les deux *lectures*, avant et après les faits, de la question de la Révolution.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

46. CONTRE-RÉVOLUTION
ET RÉVOLUTION

[Retour à la table des matières](#)

Le 17 octobre 1905 le fameux Manifeste du tsar « accordait une constitution » en fixant les élections de la Première Douma et en nommant Witte premier ministre. Cela advint sous la pression de l'insurrection triomphante et alors que le soviet de Saint-Petersbourg assumait déjà des fonctions de gouvernement national. Mais le 30 décembre l'insurrection était écrasée à Moscou, la légalité triomphait sous le masque constitutionnel.

À la conférence de Tammerfors de ce même mois de décembre les bolcheviks - qui en août avaient réalisé le boycott de la précédente Douma, celle de Boulyguine, purement consultative - décident de boycotter également les élections de la Première Douma. Dans le même temps les socialistes-révolutionnaires s'étaient scindés en une droite de socialistes nationaux et une gauche favorable au boycott de la Douma qui est élue en mars.

À Stockholm en mai, le IVe congrès (comme on l'a dit, à majorité menchevique) voit la majorité de la fraction bolchevique favorable à la tactique de la participation à la Douma (où le groupe est composé seulement de mencheviks) mais pour des considérations bien différentes.

Mais le tsar avait dissous la première Douma législative en convoquant les élections pour la deuxième qui s'ouvrit en mai 1907, peu de temps après le V^e congrès où les bolcheviks l'emportèrent.

Le conflit entre les deux fractions était également évident dans la question parlementaire, et peu dissemblable de celui qui s'agitait alors en France et en Italie. Les mencheviks étaient pour le bloc avec les *cadets*, libéraux bourgeois, jusqu'à former avec eux un gouvernement ; les bolcheviks dénonçaient le parti cadet comme un ennemi du prolétariat et de la révolution démocratique elle-même, et admettaient des ententes transitoires seulement avec les populistes et les socialistes-révolutionnaires, en maintenant fermement leur critique à ces mouvements petits-bourgeois.

Ce n'est pas le lieu de traiter de la question que l'on appela par la suite la question du « parlementarisme ». Il suffit de noter que la ligne tactique revendiquée alors par Lénine avait été exposée avant la chute effective de l'absolutisme et après la fin de la période de lutte. Par rapport à celle-là on avait une situation différente dans les parlements européens des États pleinement démocratiques jusqu'à 1914, avec une situation *pacifique* de la lutte de classe entre ouvriers et capitalistes. On obtint une situation encore très différente, d'une phase plus avancée, dans les pays démocratiques occidentaux après l'ouragan de la grande guerre quand - comme en Italie - le prolétariat était debout avec un potentiel de classe très élevé, et il fut submergé non pas par les légions des chemises noires mais par la soumission bêlante du troupeau entraîné aux urnes par le socialisme électoraliste.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

47. LA RÉACTION DE STOLYPINE

[Retour à la table des matières](#)

Le tsar ne tarda pas à dissoudre également la IIe Douma en appelant au pouvoir Stolypine alors que les 64 députés sociaux-démocrates prenaient le chemin de la Sibérie. Il s'ensuivit des années de répression, très dures pour le parti.

Lénine manifesta une grande *estime* à l'égard de Stolypine pour sa réforme agraire, complétant la fausse émancipation de 1861. À des fins politiques réactionnaires, Stolypine encouragea l'évolution des campagnes vers des formes résolument bourgeoises, en calculant qu'une agriculture plus riche aurait brisé la révolution en accélérant l'évolution vers le paysan-proprétaire que Lénine prévoyait aussi clairement que lui. Il accéléra la liquidation des dernières communes, favorisa la concentration de la terre entre les mains des paysans riches qui la géraient avec une main d'œuvre salariée ; en un mot il opéra pour la domination de l'économie marchande et du capitalisme. En 1908 Lénine écrivait : « La constitution de Stolypine et sa politique agraire marquent une nouvelle phase de l'effondrement du vieux système tsarisme semi-patriarcal et semi-féodal, un nouveau pas vers sa transformation en une monarchie des classes moyennes. Si cela continuait longtemps nous pourrions être contraints de *renoncer à tout programme agraire*. Ce ne serait qu'une vide et stupide phraséologie démocratique de dire que cela est impossible en Russie C'est possible ! Si la politique de Stolypine se poursuit, alors la structure agraire de la Russie deviendra pleinement bourgeoise, et toute "solution" de la question agraire, qu'elle soit radicale ou non, deviendra impossible *sous le capitalisme* ».

Stolypine, lui, voulait réaliser la réforme agraire pour éviter que le heurt entre les paysans misérables et les propriétaires féodaux et semi-féodaux ne prît la forme d'une révolution agraire qui - dans la doctrine qui est la nôtre et celle de Lénine - est une révolution *bourgeoise* ; chose que Lénine en tant que marxiste espérait alors et il avait raison à cent pour cent.

La phase difficile que le parti marxiste traversa par la suite fut caractérisée par une nouvelle sélection interne.

Sous le poids de la réaction déchaînée, l'aile droite, renouvelant les fastes du marxisme « légal », proposa la *liquidation* du parti comme organisation illégale et insurrectionnelle, et même la liquidation de son autonomie puisque les mencheviks voulaient le dissoudre dans un plus grand parti mi-labouriste, mi-populaire, méli-mélo de toutes les idéologies. Lénine résista résolument à la vague des liquidateurs de droite et il les mit hors du parti, la conférence de Prague de 1912 que nous avons déjà citée sanctionna définitivement cette situation.

Lénine lutta également durant cette période contre les *otzovisti* qui voulaient que l'on boycottât la troisième Douma inaugurée le 14 novembre ⁵⁵ 1907, et par la suite ils demandèrent que l'on en rappelât les députés. Une telle Douma dura jusqu'à 1912 ; en octobre la quatrième et dernière Douma fut élue.

Il est indiscutable qu'une possibilité - et nous le disons car nous méprisons froidement tout le bruit fait vulgairement en spéculant sur les écrits et les positions de Lénine en la matière - de stérilisation du marxisme par un vide extrémisme de gauche existe et consiste dans le fait de fermer les yeux pour ne pas voir plus loin que le secteur étroit en lequel se meuvent les deux seuls personnages du travailleur salarié et du patron capitaliste, en ignorant le reste de la société. Il s'agit d'un syndical-labourisme gauchistoïde qui reste en deçà du marxisme. La puissance de la vision marxiste réside dans le fait de se placer à tout moment face à toute la société, à tout le monde habité par l'espèce humaine, et de plus, à toute l'histoire.

⁵⁵ Le 1^{er} novembre.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

48. MARXISME
ET PROGRAMME AGRAIRE

[Retour à la table des matières](#)

Après l'apport de tant de matériaux, des citations suffiront pour démontrer que Lénine ne s'est jamais éloigné de la théorie agraire définitive de Marx et que la formule de l'« Histoire » bolchevique officielle est grossière et malhabile : Lénine aurait reporté à la lumière d'*anciennes* idées de Marx et d'Engels sur la nécessité de combiner la révolution prolétarienne avec une insurrection de paysans en Allemagne. (C'était des idées connues et évidentes puisqu'il s'agissait de travailler à la révolution *bourgeoise* en retard : 1848-1856. Il se peut que de nombreux socialistes de la période d'entre les deux siècles ne l'aient pas compris). Lénine, cependant, ne se serait pas simplement limité à les répéter, « il les *transforma* en une théorie harmonique (!) de la révolution socialiste en introduisant un nouveau facteur *obligatoire* (ces italiques sont officiels) pour la révolution socialiste, - l'*alliance* (idem) du prolétariat avec les éléments semi-prolétaires des villes (?) et des campagnes, comme une *condition* pour la victoire de la révolution prolétarienne ». (chap. III, n. 4)

Lénine a usé sa vie à démasquer les *conditions* de la révolution qui équivalaient à des éliminations de la révolution. Celle-ci est l'une des plus liquidatrices !

Nous avons vu il y a peu que, même dans la Russie très arriérée, Stolypine aurait pu réussir à nous ôter « tout programme agraire » : c'est-à-dire tout *allié*. Selon la doctrine citée, non seulement il aurait mis des obstacles à la révolution *bourgeoise* mais il aurait éliminé la

révolution *socialiste*, laquelle, si elle n'avait plus de programme *agraire*, devrait se défaire également de son *programme industriel* et, ayant perdu son allié - *facteur obligatoire* -, elle devrait démobiliser sa propre armée.

Et c'est justement ce qu'ils ont fait en Russie.

Il ne faut pas faire parler seulement Lénine. Quand nous disons, nous pauvres idiots, que nous n'avons rien *transformé* du tout, cela compte peu. Que lui le dise et les gnomes historiographes se taisent.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

49. NATIONALISATION

[Retour à la table des matières](#)

« Même d'un point de vue strictement scientifique (nous sommes au passage cité sur l'erreur de sacrifier la théorie à la pratique), du point de vue des conditions de développement du capitalisme en général, nous devons absolument dire - si nous ne voulons pas être en désaccord avec le III^e volume du *Capital* - que *la nationalisation de la terre est possible dans la société bourgeoise*, qu'elle favorise le développement économique, facilite la concurrence et l'afflux de capitaux dans l'agriculture, etc. ». « L'aile droite de la social-démocratie ne porte pas à son terme logique (comme elle l'affirme) la révolution démocratique bourgeoise dans l'agriculture parce que ce terme *logique* (et économique), en régime capitaliste, est seulement *la nationalisation de la terre* conçue comme abolition de la *rente absolue* ».

Rappelons notre exposé sur la question agraire, rappelons que les mencheviks étaient pour la « municipalisation », Lénine pour la « nationalisation », les populistes pour le « partage » - trois types de pro-

grammes agraires différents, mais (et vous l'entendez cent fois chez Lénine) tous les trois *bourgeois et démocratiques*.

Une révolution bourgeoise poussée à ses extrêmes conséquences nous est utile, et nous sommes pour le plus avancé des trois programmes, le plus *grand-bourgeois*, la nationalisation, le deuxième est petit-bourgeois, le troisième carrément réactionnaire.

En effet - nous parlons en 1907 - pour toute révolution *bourgeoise* un programme agraire est *obligatoire*.

Quand il s'agit de la seule révolution *socialiste* prolétarienne, nous nous foutons totalement des trois programmes. Surtout du premier qui est *obligatoirement bourgeois, capitaliste et marchand*.

« Qu'est-ce que la nationalisation de la terre ? » demande Lénine pour commencer. Il relève que l'on avait l'habitude de dire que tous les groupes populistes russes donnaient un tel mot d'ordre. Mais pour eux il était synonyme de *partage*. Il faut citer : « Le paysan a une seule revendication, pleinement mûrie, pour ainsi dire, dans la souffrance et par de longues années d'oppression, celle de rénover, consolider, stabiliser, étendre *la petite agriculture*, de la rendre dominante et c'est tout. Le paysan imagine seulement le passage dans ses mains des grandes propriétés foncières ; avec les mots d'ordre "la terre appartient toute au peuple", le paysan exprime l'idée confuse de l'unité, dans cette lutte, de tous les paysans en tant que masse. *Le paysan est guidé par l'instinct du propriétaire* auquel fait obstacle l'émiettement infini des formes actuelles de propriété foncière médiévale et l'impossibilité d'organiser la culture de la terre d'une façon qui réponde totalement à "ses" besoins de "propriétaires" ... et dans l'idéologie populiste ces aspects *négatifs* du concept confus de nationalisation prévalent de façon incontestable ».

Mais l'analyse marxiste est différente. « Même s'il existe la liberté la plus complète et l'égalité entre les petits agriculteurs installés sur "la terre de tout le peuple", ou de personne, ou "de Dieu", nous nous trouvons toujours face au régime de la production marchande qui devient production capitaliste ».

« L'idée de la nationalisation de la terre, ramenée sur le terrain de la réalité économique, est donc une CATÉGORIE de la société marchande et capitaliste ».

« La nationalisation présuppose que l'État reçoive la rente des entrepreneurs agricoles qui paient un salaire aux ouvriers et retirent un profit moyen de leur capital, moyen en rapport à toutes les entreprises, tant agricoles que non agricoles, du pays ».

Arrivé à un tel point, Lénine expose toute la théorie de Marx de la rente, différentielle et absolue, que la classe des propriétaires fonciers reçoit. Nous ne nous répéterons pas sur tout cela.

Tous les terrains, même le plus mauvais, produisent une rente absolue ; elle est un effet de la propriété privée de la terre et la nationalisation l'abolit. Il resterait, passée à l'État, la rente différentielle, étant donné que le produit d'un terrain plus fertile se vend, pour des raisons de marché, au prix du produit individuel du terrain le plus mauvais. Cette rente dépend de la forme de distribution marchande : l'État peut l'encaisser, il ne peut pas l'abolir. Avec la nationalisation, les prix du blé baisseraient mais seulement de ce qui constitue la rente absolue (la partie la moins importante). Que l'État encaisse le même bas loyer de tous les fermiers capitalistes : il offrira à certains de ceux-ci un surprofit variable en créant une nouvelle classe rentière, et le pain sera toujours cher, comme la civilisation bourgeoise et marchande le commande. En compensation les cure-dents coûteront moins chers.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

50. MUNICIPALISATION

[Retour à la table des matières](#)

À ce propos un coup de bâton théorique tomba sur l'échine du menchevik Pierre Maslov qui, dans le but de soutenir sa version du programme agraire - qui l'emporta à Stockholm - sur la municipalisation, reproduit toutes les vieilles confusions pour pervertir la théorie de la rente de Marx.

Si, comme Maslov le veut, la rente absolue est une vue erronée de Marx, et s'il n'existe qu'une rente différentielle, alors étatiser la propriété foncière est sans effet aucun. Selon Maslov, quelle que soit la rente, il importe seulement de voir s'il convient de la faire passer à l'État ou aux communes périphériques.

Lénine démolit ici la résolution de Stockholm qui visait à donner aux communes la terre des propriétaires fonciers pour qu'elles la louassent à des entrepreneurs et à laisser une autre moitié des terres à la petite propriété foncière là où elle en avait déjà la possession. On aurait déjà ainsi divisé la population agraire en deux parties : propriétaires et fermiers de plus ou moins grandes étendues de la terre communale, avec la zone de résidence obligatoire dans la circonscription communale.

Cela donne l'occasion à Lénine de répéter toutes les thèses critiques de la propriété privée, établies par le marxisme.

Nous nous contentons, toujours par souci de brièveté, de citer des formules qui confirment des thèses déjà pleinement illustrées. « Le

populiste pense que la négation de la propriété privée de la terre est la négation du capitalisme. C'est une erreur. La négation de la propriété privée de la terre est l'expression de la revendication de l'évolution capitaliste la plus pure ». « Marx adresse sa critique non seulement à la *grande* mais aussi à la *petite* propriété foncière. Dans des conditions historiques déterminées, la libre propriété de la terre du petit paysan accompagne nécessairement la petite production agricole ». Et ici Lénine dit que Finn a raison contre Maslov, Finn est partisan du partage entre les paysans qui travaillent directement la terre. Mais on ne doit pas oublier que toute libération de la terre la rend également libre d'être vendue et achetée. Et Lénine cite le passage de Marx sur lequel nous avons tant travaillé : « Un des maux de la petite exploitation agricole, quand elle est liée à la libre propriété de la terre, dérive du fait que le cultivateur avance un capital dans l'achat du terrain. Et l'investissement de ce capital liquide pour l'acquisition de la terre soustraie ce capital d'exercice à la culture ».

Nous ne répéterons pas non plus l'analyse de l'usure et de l'hypothèque qui ruinent féroce­ment la petite exploitation privée à tel point que le cultivateur est dans un état pire que celui du petit fermier, et peut-être de l'ancien serf.

Mais le projet menchevik disait que l'État doit aider les petites exploitations à l'aide de subsides et de prêts. Ici Lénine au moyen d'une remarque puissante détruit toute la politique obscène des réformateurs agraires pestiférés qui n'ont pas cessé de sévir en ruinant la terre, l'agriculture et les populations rurales : « L'État ne peut être qu'*un intermédiaire de la transmission de l'argent des capitalistes* ; et à son tour il ne peut obtenir de l'argent qu'en se tournant vers les capitalistes. Donc, même avec la meilleure organisation possible de l'aide de l'État, la domination du capital n'est en aucune façon éliminée, et la question reste la même : en quelle forme le capital peut être appliqué à l'agriculture ? »

Tout notre beau monde très moderne est plein de questions résolues avec les subsides de l'État ! La grande formule que nous venons de citer rappelle la nôtre presque tout aussi sérieuse pour la « question méridionale » chère aux gramscistes (en fait, en ce domaine, à ceux qui se prétendent gramscistes). Trois revendications : N'exigez jamais

d'impôts, ne donnez pas d'aides d'État, ne faites pas d'élections. Le Mezzogiorno italien *sortira de sa dépression*. Cela à propos des Lois Spéciales et des Caisses du Mezzogiorno, vampires de profit à capitaux extra-régionaux ⁵⁶.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

51. PARTAGE

[Retour à la table des matières](#)

Lénine se demande encore si la nationalisation ne conduira pas *sic et simpliciter* au partage honni. Il a dit que la *révolution bourgeoise* russe se trouve dans des conditions favorables, après avoir cité un autre passage de Marx, que nous avons nous-mêmes évoqué en un autre endroit : « Le bourgeois radical arrive en théorie à la négation de la propriété privée de la terre. Mais dans la pratique il lui manque le courage de le faire puisque l'attaque contre l'*une* des formes de la propriété serait très dangereuse également pour l'autre forme, la propriété privée des conditions de travail (Marx veut dire outils, machines, matières premières). De plus, le bourgeois a lui-même acquis de la terre ». Et Lénine avait commenté : « Chez nous, en Russie, il y a un "bourgeois radical" qui n'a pas encore acquis de terre, qui ne peut craindre, aujourd'hui, une "attaque" des prolétaires. Ce bourgeois radical c'est le *paysan russe* ».

⁵⁶ Cf. L'article de Bordiga « Cette péninsule friable se désintégrera sous le raz de marée des "lois spéciales", vaines, équivoques et stériles si auparavant la machine rouillée de l'État capitaliste électoral ne saute pas », se trouve dans *il programma comunista* n°22, 7-21 décembre 1966, son dernier article, semble-t-il, paru dans ce journal. On trouve une traduction de ce texte dans l'anthologie d'articles de Bordiga, *Espèce humaine et croûte terrestre*, éd. Payot.

Voilà pour vous, les gnomes. L'alliance avec le paysan est aussi *obligatoire* que celle avec le bourgeois radical. Ils se placent sur le même plan historique et social.

Or la nationalisation peut fort bien conduire au partage ; du reste, dans l'abstrait, l'un comme l'autre sont *antisocialistes*. Elle peut y conduire dans certaines conditions historiques. Une fois la théorie assurée en avant. Il y a trois points à examiner : 1) Le partage convient-il au paysan ? Nous l'avons déjà dit : oui ; il n'aspire à rien d'autre qu'à être propriétaire. 2) Dans quelles conditions ? Il est difficile pour Lénine de dire si la « faim de terre » l'emportera sur toute autre influence opposée. 3) Comment tout cela se répercute-t-il dans le programme agraire du prolétariat ? Là, pour Lénine, il n'y a pas de doute. Le prolétariat, dans la révolution bourgeoise, soutient la bourgeoisie combattante quand elle est engagée dans une lutte révolutionnaire contre le féodalisme. Mais ce n'est pas la tâche du prolétariat de soutenir une bourgeoisie qui incline au calme. La nationalisation, c'est-à-dire l'expropriation des barons et des grands propriétaires fonciers de la part du pouvoir central révolutionnaire, sera un fait positif, un coup porté à une forme de propriété. La tendance à revenir à des formes nouvelles de propriété privée sera le fait de forces réactionnaires qui relèvent la tête ; le prolétariat s'y opposera de toutes ses forces ».

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

52. COUPS PORTÉS
À NOUVEAU EN 1913

[Retour à la table des matières](#)

Quand nous étudierons les actes de la révolution, nous verrons s'il est vrai que Lénine a volé le programme des populistes. Si cette thèse philistine l'emportait, nous serions toujours prêts à dire que nous ne sommes pas toujours enthousiasmés par l'activité la plus récente des révolutionnaires qui ont tant œuvré, tout au long de tant de phases. Nous le sommes par exemple par le Plekhanov de 1900 mais pas par celui qui suivit. Que signifie tout ceci ?

En 1913, comme il ressort de quatre des articles de ses *Œuvres*, Lénine n'avait, pendant ce temps, rien changé ni rien *transformé*.

Ni vivant, ni mort, nous ne ressentîmes le besoin de le sanctifier. Mais nous le défendons contre les batraciens qui le sanctifient comme *transformiste*.

« Dans les journaux et les revues populistes (et cominformistes) on rencontre souvent l'affirmation que les ouvriers et les paysans “travailleurs” forment une seule classe ... Le soi-disant paysan travailleur est en réalité un *petit patron* ou un petit bourgeois, qui presque toujours vend sa propre force de travail ou emploie lui-même des salariés. Étant un petit patron, il oscille également en politique entre les patrons et les ouvriers, entre la bourgeoisie et le prolétariat ». « Pour cette raison dans tous les pays capitalistes, les paysans, dans leur ensemble, sont restés jusqu'ici éloignés du mouvement socialiste des

ouvriers et ils adhèrent à différents partis réactionnaires et bourgeois ».

« Le paysan se tue de fatigue, plus que le travailleur salarié. Le capitalisme condamne les paysans à la plus grande des oppressions et à la ruine. Il n'y a pas pour eux d'autre voie de salut sinon l'union avec les travailleurs salariés dans la lutte de classe (c'est-à-dire la voie qui passe par la ruine des *propriétaires*). Mais pour comprendre cette conclusion, le paysan doit perdre, au cours de longues années, toute illusion sur les mots d'ordre trompeur de la bourgeoisie ».

« L'économie politique bourgeoise et ses partisans, non toujours conscients, que sont les populistes et les opportunistes, s'efforcent de démontrer que la petite production est vitale et plus avantageuse que la grande... ».

« Les marxistes défendent les intérêts des masses en expliquant aux paysans : il n'y a pas d'autre salut pour vous que votre adhésion à la lutte prolétarienne. Les professeurs bourgeois et populistes trompent les masses avec des fables sur la petite entreprise des paysans "travailleurs" en régime capitaliste ».

Et enfin :

« L'utopie des populistes est le rêve du petit propriétaire qui est entre le capitaliste et le salarié et pense qu'il est possible de supprimer l'esclavage salarié sans lutte de classe... La dialectique de l'histoire est telle que les populistes et les *troudoviks* proposent en conséquence, en tant que remède anticapitaliste pour résoudre la question agraire en Russie, une mesure résolument capitaliste. L'égalitarisme dans le partage de la terre est une utopie ; mais la rupture complète avec toutes les vieilles formes de propriété de la terre en petits lopins, ou du *domaine*, nécessaire pour toute nouvelle répartition, est, pour un pays comme la Russie, une mesure économiquement progressive, la plus nécessaire, la plus impérieuse *du point de vue démocratico-bourgeois* ».

Lénine explique en quel sens nous attendons le soulèvement des paysans et, dans le même temps, nous démolissons sa portée sociale

dans la Russie entre deux révolutions *démocratiques bourgeoises*, les ouvriers et le parti socialiste combattant cependant dans ces deux révolutions. Il l'explique avec des paroles d'Engels qui achèvent ici cette systématisation difficile du programme agraire. Et il faut également méditer, en même temps que tout le matériel que nous avons exposé, ces puissantes paroles :

« Une chose qui est totalement fausse du point de vue formellement économique peut être exacte du point de vue de l'histoire universelle ».

Simplicité et simplisme, fussent-ils de gauche, ne sont pas pour nous.

Lénine, mort à temps, a toutes les cartes en règle d'un grand combattant et d'un grand maître.

L'attente de la double révolution, qui est aussi une étape de l'attente de la révolution communiste mondiale, doit être conduite comme il la conduisit.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

53. LA QUESTION POLITIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Plaçons-nous maintenant sur la voie lumineuse du texte *Deux tactiques* ⁵⁷. Il nous conduit directement à la gare d'arrivée. Quand nous en repartirons, nous étudierons comment les faits répondent à l'attente difficile, comment les deux révolutions bouillonnèrent dans la phase aiguë, nous étudierons ce que signifiait la période post-révolutionnaire et ce qu'elle signifie aujourd'hui.

Les personnages sont solidement rangés. État despotique tsariste et partis qui le soutiennent. Partis paysans. Parti démocratico-bourgeois. Parti social-réformiste. Parti marxiste révolutionnaire. Nous choisissons l'opuscule *Deux tactiques* également parce que, écrit après deux congrès séparés et adverses, il met en évidence justement deux partis historiques, et se place au-dessus des querelles à l'intérieur d'une même organisation qui - dans son importance indiscutable - contraignent parfois à des polémiques personnelles et rapetissent même les Trotsky, les Lénine, et tous les véritables révolutionnaires. Mal cependant tolérable, alors que le pardon à l'opportunisme est désastreux.

Lénine écrit alors que la révolution de 1905 est sur le point d'éclater en prévoyant que son cycle contiendra la fin du tsarisme.

Le bolchevisme est dès lors le parti de la classe ouvrière qui se range de façon décisive contre tout opportunisme révisionniste russe

⁵⁷ Il s'agit de *Deux tactiques de la social-démocratie russe dans la révolution démocratique* écrit en juillet 1905.

et européen, avec la doctrine et le programme politique de classe pour la voie révolutionnaire de l'avènement du socialisme, du renversement du capitalisme bourgeois.

Mais il ne s'agit pas encore ici de renverser la bourgeoisie capitaliste, mais l'État despotico-féodal, et l'on débat la question de la tâche du parti dans la révolution *démocratique, bourgeoise et populaire* qui requiert que l'on ait une tactique et un programme immédiats. Tout cela, on l'entend bien, en plaçant fermement à la base les intérêts et les objectifs de la classe prolétarienne et de la révolution socialiste à venir, qu'elle soit proche ou lointaine, et dans ses rapports européens et internationaux.

Avec la lutte contre les populistes, économistes, marxistes légaux, toute perspective qui prônerait le désintérêt du prolétariat et du parti pour la révolution parce qu'elle est bourgeoise, a été rejetée au loin comme antihistorique et réactionnaire.

Il s'agit maintenant, toujours dans le rayon d'une lutte déjà ouverte, d'établir la condamnation de la méthode menchevique et réformiste d'entrer dans la lutte.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

54. LES TERMES DE L'OPPOSITION

[Retour à la table des matières](#)

L'histoire de tous les pays a détruit l'hypothèse d'un prolétariat absent des révolutions bourgeoises. La question est posée ainsi par Lénine dans la préface à l'écrit en question : « La classe ouvrière aura-t-elle la fonction d'*un auxiliaire de la bourgeoisie*, auxiliaire puissant par la force de son assaut contre l'autocratie, mais politiquement impuissante ; ou bien aura-t-elle la fonction *de dirigeant dans la révolution populaire* ? »

On comprend donc qu'il ne s'agit pas de la révolution *socialiste* : personne ne se poserait la question de savoir, si c'était le cas, si le prolétariat doit être ou non politiquement puissant, dirigeant absolu et si, à telles fins, pour nous qui ne sommes pas des marxistes et des léninistes de cour, il doit assurer la dictature de son parti contre toutes les autres classes et contre tous les autres partis.

L'*Iskra* de droite, en cohérence avec le révisionnisme d'Occident, diminue « l'importance des mots d'ordre tactiques strictement conformes aux principes ». Pour eux la tactique est imposée par le mouvement réel, ce n'est pas le parti qui l'établit, ce dernier est *ouvert* à n'importe quelle tactique. Pour Lénine : « Au contraire, l'élaboration des décisions tactiques justes a une très grande importance pour un parti qui veut diriger le prolétariat dans un esprit rigoureusement conforme aux principes du marxisme, et non pas simplement se traîner à la remorque des événements ».

Le thème est donc clairement défini : « Se rendre bien compte des tâches du *prolétariat socialiste* dans la *révolution démocratique*. »

Toute révolution bourgeoise se présente avec la revendication de convoquer une assemblée populaire élue. Dans toutes les révolutions cette dernière prend des formes différentes et toujours plus radicales, de l'Assemblée nationale convoquée par le monarque jusqu'à l'Assemblée constituante, à la Convention révolutionnaire, à la dictature d'un Directoire.

En Russie, en 1905, il y a trois programmes. Le pouvoir tsariste prépare une assemblée consultative élue selon un système de caste (ce fut la Douma de Boulyguine dont nous avons parlé). La bourgeoisie libérale (le parti *cadet*, représenté par le journal illégal *Osvobozdenie*, Libération) réclame un suffrage libre et étendu pour que l'Assemblée soit véritablement l'expression du peuple et puisse dicter la nouvelle constitution de l'État. Lénine définit cela « une transition, la plus pacifique possible, entre le tsar et le peuple ». Enfin les socialistes et le prolétariat révolutionnaire sont pour le renversement révolutionnaire du pouvoir tsariste, la formation d'un gouvernement provisoire et la convocation d'une Assemblée constituante avec les pleins pouvoirs.

Les différents partis petits-bourgeois n'ont pas d'orientation vraiment décidée, mais ils oscillent entre la position des cadets et la position révolutionnaire, ils n'excluent pas une alliance totale avec les premiers et une constitution accordée d'en haut ; le but de Lénine est ici de démontrer que la position des mencheviks tend vers celle des cadets radicaux et, en un certain sens, elle est moins cohérente que la leur.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

55. LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE

[Retour à la table des matières](#)

La résolution du III^e congrès (bolchevik) arrête ces points : 1) Le prolétariat luttera pour remplacer la dynastie autocratique par une république démocratique. 2) Cela ne pourra être obtenu que par une insurrection populaire victorieuse. 3) Seul un gouvernement révolutionnaire provisoire pourra convoquer une assemblée constituante au suffrage universel. En outre, on admet la possibilité de la participation du parti au gouvernement provisoire, surtout si c'est nécessaire pour éviter un retour de la contre-révolution. Qu'il participe ou non au gouvernement, le parti cependant « sauvegardera son indépendance absolue, dans la mesure où il aspire à la révolution socialiste complète et, justement pour cette raison, où il est irréductiblement hostile à tous les partis bourgeois ».

Lénine dessine une politique d'entente possible même dans l'exercice du pouvoir avec les sociaux-paysans, mais jamais avec les cadets bourgeois, et il va développer cette idée fondamentale dans la formule fameuse de la « dictature démocratique révolutionnaire du prolétariat et des paysans » comme forme du pouvoir qui développera la révolution bourgeoise.

L'équivoque énorme est que Lénine n'a jamais proposé qu'avec une telle formule l'on pût ou l'on dût conduire une *révolution socialiste*, ni alors, ni jamais, ni en Russie, ni en Occident.

Dans la conception de Lénine, le gouvernement provisoire, en plus d'avoir dirigé l'insurrection armée et préparé l'élection de l'Assemblée Constituante, doit immédiatement réaliser le programme

minimum de la révolution tel qu'il est vu par le parti (les huit heures, le suffrage universel, la nationalisation de la terre).

« En assignant au gouvernement révolutionnaire provisoire la tâche d'appliquer le programme minimum, la résolution élimine par cela même les idées absurdes et semi-anarchistes sur l'application immédiate du programme maximum, sur la conquête du pouvoir pour la révolution socialiste ». Cette dernière est déclarée incompatible avec le niveau du développement économique de la Russie. « Seuls des hommes très ignorants peuvent méconnaître le caractère bourgeois de la révolution démocratique en cours en Russie ».

Avant de voir en quel sens la révolution de 1917 dépassa ces perspectives de 1905, nous sommes certains que les camarades comprennent pourquoi nous insistons tant sur ce fait absolu : le plan de Lénine était alors celui d'une révolution seulement *bourgeoise*. À une distance d'un demi siècle ce qui n'a pas succombé à la contre-révolution est justement le résultat historique d'une révolution capitaliste. La formule de la dictature démocratique partagée en deux parts égales avec la classe paysanne propriétaire, également et justement pour cette raison, ne peut pas être invoquée pour la *révolution prolétarienne dans les pays capitalistes développés*. Le défaitisme stalinien consiste à emprisonner le prolétariat moderne des villes et des campagnes dans le carcan d'une alliance avec des classes semi-bourgeoises, historiquement rétrogrades par rapport à la bourgeoisie elle-même.

Puisque l'on triche sur la formule de Lénine, il importe au marxisme révolutionnaire d'établir que cette formule historique fut forgée au seul service de la révolution bourgeoise, et l'histoire confirma qu'elle répondit à une telle fin.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

56. LA TACTIQUE OPPORTUNISTE

[Retour à la table des matières](#)

Les mencheviks de Genève opposèrent une de leur résolution et Lénine en fit l'analyse. En se comportant avec intransigeance ils condamnaient la formule de l'entrée éventuelle dans le gouvernement provisoire, la comparant au *possibilisme* occidental, au *millerandisme*, c'est-à-dire à l'entrée des socialistes dans un gouvernement bourgeois bien établi. Mais Lénine dépouille la tactique équivoque des mencheviks en prouvant qu'ils finissent par admettre une solution non *républicaine* de la formation du nouveau gouvernement. « C'est cela le fait incontestable dont, nous en sommes certains, se servira le futur historien de la social-démocratie russe. Une conférence des sociaux-démocrates en mai 1905 adopte une résolution qui contient de belles paroles pour faire avancer la révolution démocratique, mais qui dans les faits la fait marcher à reculons, et qui en réalité ne va pas au-delà des beaux mots d'ordre de la bourgeoisie démocratique. » Indiscutablement l'historien de 1917 a noté le tapage parlementaire commun aux cadets bourgeois et aux socialistes mencheviks contre le parti de Lénine qui, les ayant mis à la porte à coups de pieds, fit tomber les têtes dynastiques.

Alors, toujours en se basant sur des faits acquis, il apostrophe ainsi les mencheviks : « La différence entre nous et vous est, dans ce cas, que nous marchons aux côtés de la bourgeoisie révolutionnaire et républicaine sans nous fondre en elle, alors que vous marchez, peut-être sans vous y fondre non plus (l'Histoire fera les comptes, semble dire Lénine), avec la bourgeoisie libérale et monarchique ».

« *Voilà comment vont les choses* » finit-il en soulignant. Sont-ce de petites choses ! ? Elles sont si grandes qu'il est aujourd'hui vital - et qu'il le sera pendant de nombreuses années quand le parti renaîtra partout où il le doit - de comprendre notre démonstration : Lénine n'a pas voulu assigner à aucun pays du capitalisme moderne l'*obligation* misérable de confier la révolution *communiste* à une alliance démocratique et interclassiste.

Pour achever ce résultat apparemment modeste il sera bon, l'exposition ayant été longue, de le faire encore parler le plus possible.

« Les marxistes sont absolument convaincus du caractère bourgeois de la révolution russe ». « Les transformations dans le domaine social et économique, devenues une nécessité pour la Russie, non seulement ne signifient pas l'écroulement du capitalisme, mais au contraire elles débarrasseront effectivement le terrain pour un développement large et rapide, européen et non asiatique, du capitalisme » Ceci, dans le sens où dialectique et perspective convergent, est, à la lettre, une prophétie.

« Les socialistes-révolutionnaires ne peuvent pas comprendre cette idée parce qu'ils ignorent l'abc des lois du développement de la production marchande et capitaliste et ils ne voient pas que même le triomphe complet de l'insurrection paysanne, même un nouveau partage de toutes les terres conforme aux intérêts et aux désirs des paysans ne supprimeront pas du tout le capitalisme mais donneront une impulsion plus grande à son développement ».

« Les néo-iskristes comprennent de façon radicalement erronée le sens et la signification de la catégorie *révolution bourgeoise*. Dans leurs raisonnements, on rencontre constamment l'idée qu'elle est une révolution qui ne peut être avantageuse qu'à la bourgeoisie. *Et pourtant rien n'est plus erronée qu'une idée pareille* ». Et Lénine récrit les thèses du marxisme qui ont été démontrées et rabâchées (sic !) dans les moindres détails soit dans leur ligne générale, soit en ce qui concerne la Russie et l'Occident (il est tout autre que transformiste !), en démontrant que la révolution bourgeoise et capitaliste contient les plus grands avantages pour le prolétariat. « Nous ne pouvons pas sortir du cadre bourgeois de la révolution russe, mais nous pouvons

l'élargir jusqu'à des dimensions immenses ». Ce fut fait. Mais, nous crierait le philistin, 1917 est bien autre chose que 1905. C'est vrai. Mais dans le *sens historique universel* 1955 est à la hauteur du programme de victoire de 1905.

Et quand nous dénonçons la falsification kremlinienne du léninisme et du marxisme nous n'oublions jamais que le Kremlin travaille toujours dans un sens *révolutionnaire*, en élargissant le cadre capitaliste jusqu'à l'Himalaya et aux mers jaunes.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

57. DICTATURE DÉMOCRATIQUE BOURGEOISE

[Retour à la table des matières](#)

Pourquoi une dictature ? Demande-t-on à Lénine (peut-être encore aujourd'hui). Parce qu'elle devra s'appuyer sur la force armée, et non « sur telles ou telles institutions constituées par voies légales, pacifiques ». Parce que des résistances terribles s'élèveront contre l'expropriation des terres, contre la république, contre l'extirpation des formes asiatico-despotiques même dans les usines. Parce qu'elle seule pourra - *last but not least* - « étendre l'incendie révolutionnaire à l'Europe ». « Cette victoire ne fera pas du tout encore de notre révolution bourgeoise une *révolution socialiste* ; la révolution démocratique ne sortira pas directement du cadre des rapports sociaux et économiques *bourgeois* ; mais néanmoins cette victoire aura *une importance immense pour le développement futur de la Russie et du monde entier*. Rien n'accroîtra plus l'énergie révolutionnaire du prolétariat mondial ; rien ne raccourcira autant sa voie vers la victoire complète que cette victoire décisive de la *révolution commencée en Russie* ». *Commencée*

mais non pas *mise en bouteille* en Russie en la dégradant au rang de parodie.

À tout moment ce lien international est présent chez Lénine. Mais restons un peu encore à l'idée de dictature.

« Si la révolution réussit à emporter la victoire de façon décisive, nous réglerons les comptes avec le tsarisme à la jacobine, ou si l'on veut à la plébéienne, selon une phrase de Marx. Toute la terreur française - écrivait-il en 1848 - ne fut rien d'autre qu'un moyen plébéen pour régler les comptes avec les ennemis de la bourgeoisie, avec l'absolutisme, le féodalisme et l'*esprit petit-bourgeois* ». Ici Lénine se complaît à comparer l'opposition des jacobins aux girondins dans la révolution française avec sa propre opposition aux mencheviks. Plus loin, il revient en effet sur ce thème en utilisant les informations données par Franz Mehring sur les écrits de Marx en 1848. La *Nouvelle Gazette Rhénane* revendique « l'institution immédiate de la dictature comme unique moyen pour réaliser la démocratie ». Le bourgeois, note Lénine, entend par dictature l'abolition de toutes les libertés et les garanties de la démocratie, l'arbitraire généralisé, l'abus systématique du pouvoir dans l'intérêt personnel du dictateur. L'ultra-réformiste Martynov avait écrit que la prédilection pour le mot d'ordre de dictature s'expliquait par le fait que Lénine « désirait ardemment tenter sa chance ». Et Lénine, qui dans ces cas souriait de façon indulgente au lieu de rugir, lui explique « la différence qui existe entre le concept de dictature d'une classe et celui de la dictature d'un individu, entre les tâches de la dictature démocratique et celles de la dictature socialiste » avec les conceptions de la *Nouvelle Gazette Rhénane* :

« Toute organisation provisoire de l'État (N.R.Z., 14 septembre 1848) après la révolution exige la dictature, et une dictature énergique. Nous avons depuis le début reproché à Camphausen (président du conseil des ministres après mars 1848) de ne pas agir de façon dictatoriale, de ne pas briser et extirper immédiatement les restes des vieilles institutions. Et alors qu'il se berçait d'illusions constitutionnelles, le parti de la réaction vaincu renforçait ses positions dans la bureaucratie et dans l'armée, et ça et là se risquait même à reprendre ouvertement la lutte ». Et dans un autre article sur la puérilité de l'assemblée constituante Marx disait : « À quoi sert le meilleur ordre du jour et la meil-

leure constitution si dans le même temps les gouvernements allemands ont déjà mis à l'ordre du jour les baïonnettes ? ». Voilà dit Lénine le sens du mot dictature ! Les grands problèmes de la vie des peuples sont résolus exclusivement parla force.

Marx, en montrant la faiblesse et le manque de volonté républicaine de la révolution allemande en 1848, fait une comparaison suggestive avec la France. « La révolution allemande de 1848 n'est qu'une parodie de la révolution française de 1789. Le 4 août 1789, trois semaines après la prise de la Bastille, le peuple français eut raison en une seule journée de toutes les obligations féodales. Le 11 juillet 1848, quatre mois après les barricades berlinoises de mars, les obligations féodales ont eu raison du peuple allemand ». « La bourgeoisie française de 1789 n'abandonna même pas un seul instant *ses alliés, les paysans*. Elle savait que la base de sa domination était l'abolition du féodalisme dans les villages et la naissance d'une classe libre de paysans propriétaires (...) La bourgeoisie allemande de 1848 trahit sans scrupule ses alliés les plus naturels, les paysans, qui sont la chair de sa chair, et sans lesquels elle est impuissante face à la noblesse. Le maintien des droits féodaux, leur consécration sous l'apparence (illusoire) d'un rachat : tel est le résultat de la révolution allemande de 1848. La montagne a accouché d'une souris ! »

Aucune transformation ! Depuis 1789 à 1848, à 1905 et à 1955, notre « fil » n'est pas interrompu. LES PAYSANS SONT LES ALLIÉS NATURELS DE LA BOURGEOISIE. Lénine répète : « Le succès de l'insurrection paysanne, la victoire de la révolution démocratique, débarrasseront simplement la voie pour la lutte véritable et décisive pour le socialisme, sur le terrain de la société démocratique. *Les paysans, comme classe de propriétaires fonciers, auront dans cette lutte la même fonction de trahison et d'inconstance que la bourgeoisie a aujourd'hui en Russie dans la lutte pour la démocratie* ».

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

58. UNE COMPARAISON HISTORIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Ici Lénine relève que la *Nouvelle Gazette Rhénane* était un organe de la démocratie et non pas de la classe ouvrière ; et pourtant, dans ses colonnes, Marx et Engels conduisirent la lutte pour le radicalisme révolutionnaire bourgeois, alors que paraissait déjà un journal ouvrier rédigé par des partisans de la doctrine du *Manifeste* (mais dont la ligne était peut-être insuffisante). Cependant c'est seulement en avril 1849 que Marx et Engels se prononcèrent pour une organisation prolétarienne distincte. Il fallut donc à Marx une année d'expérience dans la lutte démocratique pour aller plus loin et tracer les limites entre politique démocratique et politique ouvrière dans l'organisation. Nous, dit Lénine, nous sommes plus avancés en Russie en 1905 ; les tâches prolétariennes dans la lutte sont mieux dessinées qu'alors. Et il rappelle comment Engels avait été très mécontent de l'adresse de la Fraternité Ouvrière qui, formellement classiste, était empreinte de corporatisme par sa négligence du mouvement politique général. Et Lénine trace un parallèle entre la considération d'Engels et la sienne dans les « deux tactiques » et sur l'opportunisme ouvrier et « réactionnaire ».

Nous nous demandons pourquoi Lénine, en formulant bien comment le fait de rester dans des sociétés et des journaux démocratiques bourgeois était une bonne tactique pour Marx et Engels dans l'Allemagne de 1849 et ne l'était plus en Russie où des journaux et des partis étaient indépendants, n'a pas, quand il le pouvait encore physiquement, lutté plus durement contre la méthode stupide consistant à appliquer dans le premier après-guerre en Occident les tactiques adaptées à la *prérévolution bourgeoise*, l'offre d'unité et d'accord politique dans des fronts communs aux partis opportunistes.

Deuxième partie

PARTI PROLÉTARIEN DE CLASSE
ET ATTENTE DE LA RÉVOLUTION DOUBLE

59. INTERNATIONALISME

[Retour à la table des matières](#)

Ailleurs Lénine, comme dans de très nombreux de ses écrits, même beaucoup plus récents, retourne au point à partir duquel, avec Marx, nous avons commencé notre chemin. Il critique la froide énonciation donnée par les mencheviks dans leur résolution, dans laquelle il est dit que les sociaux-démocrates pourraient prendre le pouvoir seulement dans le cas où la révolution s'étendrait aux pays de l'Europe occidentale, dans lesquels les conditions pour la réalisation du socialisme étaient arrivées à *une certaine* maturité (pleine maturité, dit Lénine). Dans ce cas il deviendrait possible en Russie, disait la résolution, d'entrer dans la voie des transformations socialistes. Et Lénine dit :

« L'idée principale ici est celle énoncée plusieurs fois dans *Vperiod* (« En avant ! » - organe bolchevik de Lénine) qui affirmait que nous ne devons pas craindre la victoire complète des socialistes dans la révolution démocratique, c'est-à-dire la dictature démocratique du prolétariat et des paysans, puisque cette *victoire nous permettra de soulever l'Europe* ; et le prolétariat socialiste européen, après avoir abattu le joug de la bourgeoisie, nous aidera à son tour à faire la révolution socialiste. *Vperiod* assigne au prolétariat révolutionnaire de la Russie une tâche active : vaincre en Russie dans la lutte pour la démocratie et profiter de cette victoire pour étendre la révolution à l'Europe ».

L'idée menchevique était au contraire de refuser le pouvoir dans la victoire bourgeoise contre le tsarisme et l'accepter seulement *si* la révolution prolétarienne avait submergé l'Europe. Mais la conception de

Lénine était autre : la bourgeoisie démocratique russe, en prenant le pouvoir parlementaire, n'aurait pas été à même de résister aux assauts de la contre-révolution ; il fallait la mettre de côté et *gérer* par procuration la révolution démocratique bourgeoise avec la dictature ouvrière et paysanne.

Dans tous les cas, il n'était pas question de réaliser le socialisme économique en Russie sans la révolution prolétarienne à l'Ouest.

Une remarque intéressante de Trotsky montre que la vue de Lénine était encore plus géniale. Non seulement en l'absence de la direction prolétarienne (avec l'alliance, dans ce seul but historique, avec les paysans) il aurait été impossible d'empêcher au tsarisme réactionnaire de relever la tête mais pour en avoir la certitude - c'est-à-dire pour seulement sauver la révolution bourgeoise en Russie - le soulèvement du prolétariat européen était nécessaire ! Une conception qui conclut le cycle avec la doctrine de Marx sur la réserve de la contre-révolution européenne formée par la Russie, pouvoir monstrueux qui juggle les rébellions bourgeoises comme les rébellions ouvrières.

À Stockholm voici comment il répondait à Plekhanov, adversaire de la prise du pouvoir, mais partageant avec lui l'idée que la révolution ne pouvait être que bourgeoise. Ou nous prenons le pouvoir, disait-il, ou *même* la révolution bourgeoise échouera et alors jamais la nôtre n'advientra.

« On doit tenir la restauration pour pareillement inévitable dans l'éventualité de la municipalisation, de la nationalisation ou du partage de la terre parce que le petit propriétaire reste, dans toutes les formes possibles de propriété et de possession, le soutien de la restauration. Après la révolution démocratique complète, le petit propriétaire se retournera inévitablement contre le prolétariat et plus vite l'ennemi commun du prolétariat et du petit propriétaire (absolutisme) sera renversé, plus vite il se retournera. »

« Notre révolution démocratique n'a pas d'autres forces de réserve que le Prolétariat Socialiste de l'Occident. ».

Encore une fois, sous forme symbolique, Lénine n'a pas manqué son terrible rendez-vous avec l'Histoire. Nous l'avons manqué, nous, communistes d'Europe, de la Troisième Internationale, et l'Opportunisme nous regarde aujourd'hui avec son rictus de Bête Triomphante.

FIN

Il programma comunista, du n° 21, 11-25 novembre 1954, au n° 8, 22 avril-6 mai 1955.